



En Chemin de fer: nouvelles de l'est et de l'ouest

Xavier Marmier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Tons droite léserrés

DNE AVENTUBE

Saint-Pétersbourg, 17 septembiv».

L'automne en Russie! Quelle ennuyeuse saison! Les maisons de campagne désertes, la ville encore déserte. Le temps humide et froid, la pluie qui empêche de marcher. Dans les rues, des voitures chargées de meubles; sur la Néva, des barques également remplies de meubles. Partout des meubles, et pas une figure de connaissance. Partout les déménagements, les préparatifs pour Thiver, fatigue, ennui. Décidément l'automne m'est insupportable.

t UNE ATENTURB EN CHEIIN DE FER.

Que faire? Au théâtre, peu de monde. Dans les fiâtons, personne. Pétersbourg est tout simplement intolérable. Je vais à Tzarko-Celo dîner avec les officiers de hussards.

20 leptembra.

J'ai été hier à Tzarko-Celo, et j'ai fait une singulière rencontre. Le ciel était sombre et pluvieux, et moi je me sentais dans une assez triste disposition. Pour essayer de me distraire, je me dirige vers le chemin de fer, enveloppé dans mon manteau. Je regarde de côté et d'autre, et ne découvre f'ersonne de ma connaissance. Un Tyrolien, avec sa Tyrolienne^ chait impitoyablemeiit

un chant lamentable. Deux Allemands fument en silence dans un coin, et un cadet[^] debout devant le buffet, se régale d'une tartine de beurre. Je m'approche èè l'employé du bureau. Il me connaît.

— Point de hussards, lui dis-je, allant aujou[^]d'ho; à Tzarko-Celo?

— Non.

— Ni de cuirassiers?

— Non.

— Que c'est ennuyeux ! Donnëz-nioi, je vous prie, un fcîUel de première classe pour le premier wagôii. Peut-être trouveraî-je là cjuelque ami.

Je traverse la salle d'attente. Aux murs aeréfri- Jbarcadèrë est suspendu un placard eii trois langues, annonçant aux voyageurs que dans les voitures do première classe il est expressément défendu de fumer. Je tire un cigare de ma poche. Au premier coup de sonnette, je demande dû feu au conduc* ieur, et je m'asseois dans mon wagon, pensant que, pour compléter Tennui dé la journée, j'y serais complètement seul. Tout à couj) un léger mouvement me fait tourner là télé. Dans ce riïème wagon est une femme, assise dans un coin, immobile, regardant par la fenêtre, contrariée probaMeméht de ma brusque apparition. Mais moi, je considère celte rencontré comme un signe favorable du sort dans mes heures d'ehniî.

La cloche sonne ; le sifflement de la îiîachine[^]

fait entendre. Â ce bruit, ma voisine éprouve une sorte de tressaillement, mais ne change pas de position. Cela devient assez

désagréable. Enfin, nous voilà en route, et je me mets à l'examiner attentivement. Ce premier examen ne me révèle rien de particulier : un chapeau de soie, orné d'un bouquet de violettes, un voile noir; un manteau écossais à grands carreaux. J'imagine que c'est quelque gouvernante sans emploi. L'obstination avec laquelle elle détourne la tête annonce qu'elle est laide. Probablement des taches rouges sur le visage, et quelque cinquante ans, si ce n'est plus. Cependant je voudrais vérifier le fait.

— Madame, dis-je respectueusement, mon cigare ne vous incommode pas?

Elle se retourne gracieusement de mon côté.

Dieu soit loué ! Je me trompais. Elle n'est pas laide et ne doit pas- avoir plus de trente ans. Ses traits sont réguliers. Et ses yeux ! Jamais je n'en vis de pareils, si grands, si noirs, si vifs, des yeux de Géorgienne, et un visage allongé, blanc, comme celui des Allemandes. Avec tout cela elle peut bien être Russe.

Elle se retourne de mon côté et me répond simplement :

— Non, monsieur; je vous remercie. Vous pouvez fumer.

Puis, de nouveau, elle se rapproche de la fenêtre, et regarde le ciel gris et l'uniforme perspective des tristes environs de Pétersbourg. Ma curiosité pourtant était éveillée. Qui est-elle? me disais-je. Une provinciale? Non. Pour montrer son savoir, elle n'aurait pas manqué de m'adresser la parole en français. Une femme du demi-monde? Non ; elle ne m'aurait pas répondu, ou ne m'aurait répondu qu'en faisant plus d'une minauderie. Une femme de la haute société? Elle ne voyagerait pas seule, et, d'ailleurs, je les connais toutes. La femme d'un fonctionnaire? Elle ne serait pas

vêtue avec un si bon goût ; il n'y aurait point tant de distinction naturelle dans ses mouvements, dans sa prononciation, dans toute sa personne. Une étrangère ? Elle ne parlerait pas le russe si purement.

Je fumais, et je l'observais. Elle restait silencieusement dans son coin, contemplant le morne horizon. Evidemment elle n'avait nulle envie de

6 UNE ATEMTUIVfS 6N GHS|[[9 DB TW.

se faire connaître et d'engager un entretien* Ç|ependant je ne voulais pas renoncer à tout espoir.

— Comme nous allons leqtewcjutl lui cjii^—je. Elle rae regarde d'une façon singulière, comme

si je venais d'^xpri[ner sa secrète pensée.

— Oui, répond-elle, très-lentement. Quelle heure est-il?

Je tire avec empressement ma montre.

— Une heure et dix minutes.

— Il n'y a, réplique-t-elle, que dix minutes seulement que nous sommes partis. Je croyais qu'il y avait plus longtemps.

— Et moi, repris-je, j'ai trouvé^ a^ contrée, ces dix minutes très-courtes.

A ces mots, un demi-sourire {^e dessina sur sa figure. Elle porta la main à ses cbevfiux, ^\ rajusta son manteau sur ses épaules. Je remarquai que ça main était petite et recouverte d'ui[i gapt glacé, boutonné avec soin, p'est un plajsir pQ^f moi d^ voir une main délicate hi^ n ganté?)-

De nouveau un silence, et un silence tenace.

En vain j'adressai h nion incoquuuQ diverses; amabilités ; eA
^ain JQ cberof^si) diCl^rept^ \$[ly6^

de conversât jon. I^ipn çç; pje réusg^^. E)|ç BM répondait
par une légère inclination de tête, et cpn* tinuait à regarder le
pays.

— Vous aimez donc à voir la pluie? lui dis-je avec un mouve-
ment de dépit.

-^rîùn,. râpondit-dlâ d'Uft tan molfincM^liqoç; mais j'aime
Taspecl dQ TaiitomAe.

Je voulais user de cette réponse pour fOPg^g^ un entretien
sui^ . le» seiuf^tipys <|ue l'on peut éprouver par un mauvais
teofp^ ; n^aîa, on çq ipoment, la maudite locomotive ^rriv^it ^
T^kq- Celo.

Ma co^pagnp abaissa aussitèt aoa \oiIfi auf 8% figure, et, à
peine)e condi])CtQt^ siH^i^Til oi|y^ 1^ portière du wagon,,
qu'elle s'êlsinç^ âsbçM^ fit 4^h parut. Je voulais la suivre, Qt m
pf s^ y p^i^efiir. Étrange fei;nme! Qui est-elle? Jaok^isijfi
p'fm|)Uerai rimpression de ses y^uii, quafid e^Q pifi ^\\ qu'elle
aimait rautomme. '

A Tzarko-Oelo, je me sentis tris*.wnuy4<> I<f8 hussards que
j'allais checbet ne pQuyaient me distraire. Je revins le soir chez
moi. La nuit m'attristait. Qui donc est cette femme? Je cher-

che, je cherche à devmer, et ne puis y par>

venir.

22 septembre.

' Je l'ai vue cette nuit en rêve. Elle était vêtue de deuil, et me priait de ne pas chercher à la cènnaitre.

Cela ne signifie-t-il pas que cette rencontre en cliemin de fer n'est qu'un rêve? Mais Thomme est un être si bizarre I II s'attache à ce qu'il ne peut découvrir. Si j'apprenais que ma mystérieuse voyageuse est la femme de quelque employé de tribunal, ou de quelque médecin de régiment, aussitôt je cesserais d'y songer.

* A présent, je ne sais que faire. Irai-je à l'Elysée ûianger des huitres? Irai-je au café rejoindre mes amis? J'erre au hasard, et il me semble que toutes les femmes qui passent dans les rues doivent avoir des chapeaux de soie ornés de bouquets de violettes et des manteaux écossais.

25 septembre.

Je suis retourné à Tzarko-Celo, et de nouveau j'ai rencontré mon inconnue. Je ne sais quelle voix intérieure me disait que je la rencontrerais. Par malheur, cette lois, notre wagon était à moitié rempli. Il y avait là trois jeunes fonctionnaires et un gros homme que je n'avais encore vu nulle part. Ce gros homme se donne, aux yeux des trois jeunes fonctionnaires, un air important, parle pompeusement de ses rapports avec des personnages puissants, de refTicacité de sa recommandation et de sa protection, et se délecte dans sa vanité et s'enfle comme la grenouille. A chacune de ses fanfaronnades, les jeunes employés se soulèvent à demi, portent la main à leur chapeau et le regardent avec respect, comme pour lui dire : c(Daignez vous souvenir de nous. Ne nous refusez pas votre protection. Soyez-nous propice. » Ensuite, ils se

regardent timidement Tun l'autre, comme s'ils n'osaient respirer devant un homme 61 considérable,

La scène est Yraiment comique. Assis en face de ma belle inconnue, je lui indique par un clignement d*yeux le ridicule vantard. Elle sourit, et son visage, irradié par ce soutil, m'apparaît comme v\n jour lumineux après la pluie.

-r- ypus retournez, lui 4js-4e, à Tzarko-Celo?

— Oui, me répond-elle.

— Vous y allez souvent?

— Non, non, réplique-t-elle avec une sorte de crainte, j'y vais au contraire fort rarement.

— Et pourquoi ne feriez-vous pas cette promenade? Elle est fort jolie. Et les jardins de Panlowki sont si agréables, surtout à Pâques, quand Ilermann joue, et que le Yauxhalle est illuminé avec des lanternes chinoises.

Une fois Tentrelieu commencé, nous en sommes venus à parler successivement des plaisirs de Phiver, des joies de la famille, puis de littérature. Ma jeune compagne cause spirituellement, et d'une façon qui indique un jugement éclairé. J'éprouve un très-grand plaisir à Pentendre, et il me semble qu'elle nPécoute aussi avec quelque satisfaction.

Tout à coup, notre gros vaniteux s'interrompt

UNB A\EiSTIIE E» GH1(!fi8 D^ FBR. il

dans le cours de ^s van^rje^, \$e lourne de notr^ côté, jelte sur nous qn regai:ç(^e trs^vers, comq^^ s'il remarquait que

gou§ nou9 nioq\)ops de ll^; puis, au moment où je pM\à^ k, w^
^<MSJfifi ^ef

vers 4*André Chénier, fiK>ii^in i) s'adr^^ à eV^, et lui dit :

— Maxime Ivanowiteb 9e porte bi^n?

A cette question, elle se tr^ubiq, et Fépoud 4'wi| Toix faible :

— Il est parti.

— Parti! burol Ed vériti? el\oti9 Vou^pcome nez pour vous distraire 1

En prononçant ces mots, il sourit d'un ^ir si impertinent, que je me serai^ réjouï dq le battre.

Mais qui est ce Maxime Ivanowiteb? Frobs^t^lement le mari de mon inconnue I E4 il e^^t absent f Je ne suis pas fâcbé d apprendre cette nouvelle.

27 septembre.

Mon inconnue ne me sort pas de la tête. Hier, je suis retourné au cheminr de fer dans l'espoir

^ la rencontrer^ SU^ Yoiia près du))urç?u, maîfi

ik UNE ÂVE.NTURÈ EN CHEMIN DE FELi.

elle dciiiaide un billet de deuxième classe, probablement poirne plus faire le trajet avec moi. Eh bien, n'a-t-elle pas raison? Que Dieu soit avec elle! Pourquoi la poursuivrais-je? Â quoi sert ma puérile persistance?... Non, pourtant, il ne sera pas dit que je renoncerai à cette aventure, quoi qu'il en puisse advenir. Je me hâte de prendre aussi un billet de deuxième classe, je re-

joins la mystérieuse beauté et je la salue comme une ancienne connaissance.

— Le sort, lui dis-je, me favorise, puisque j'ai encore le bonheur de vous rencontrer.

Elle me répond assez sèchement :

— C'est tout simple.

Elle ne pourrait faire autrement. Quelques minutes avant notre départ, la salle se remplit de voyageurs arrivant de Tzarko-Celo. Parmi eux se trouve notre gros fanfaron. Il nous regai-de d'un air railleur, murmure quelques paroles à l'oreille d'un de ses compagnons, puis se perd dans la foule. Son aspect a visiblement effrayé ma belle inconnue. Mais la cloche sonne. Nous prenons nos places. Il n'y a avec nous, dans le wagon, que

l'aveventure en chemin de fer. 13

deux personnes qui me sont étrangères; Tune qui est fort occupée de la lecture d'un journal russe, l'autre qui s'endort. L'occasion est excellente pour reprendre mon entretien d'avant-hier et accélérer mes affaires. Cependant les choses ne vont pas si bien que je me plaisais à l'espérer. Ma charmante compagne est distraite, plus que distraite : agacée. Elle ne me répond que par phrases entrecoupées. Évidemment je l'embarrasse. Peut-être suis-je sur la voie d'une intrigue. A vrai dire, mon amour-propre est irrité. Cette indifférence me blesse. Pourtant, je ne suis pas amoureux d'elle, et, si je l'étais, à quoi serviraient mes tentatives? Bien certainement la place est prise. Sans parler de Maxime Ivanowitch... Mais je saurai ce qu'il en est; je saurai, ma belle dame, qui vous êtes et pourquoi vous allez si souvent à Tzarko-Gelo. En

arrivant à la station, elle s'échappe de nouveau lestement. Cette fois pourtant, je la suis et ne la perds pas de vue. En laissant, tomber son voile sur sa ligure, et en regardant d'un air craintif de tous côtés, elle traverse à pieds plusieurs rues, et enfin arrive à une petite maison devant laquelle elle s'arrête.

comme si elle attendait quelqu'un. Un instant après, une femme, vêtue d'une courte pelisse, apparaît et fait un signe avec un mouchoir de couleur. Aussitôt ma jolie compagne de voyage se dirige vers elle et toutes deux franchissent le guichet de l'habitation. Caché à quelque distance, je les observe sans qu'elles puissent me remarquer. Après avoir attendu quelques minutes, je m'approche de la mystérieuse demeure d'une assez chétive apparence. Sur la porte, le n° 139 et une inscription indiquant que cette maisonnette appartient à M. le greffier Boubnovoi. Un petit domestique, que je rencontre près de là, m'apprend que cet humble logis est occupé par un peintre. Pour cette fois, cela me suffit. Je vais rejoindre mes amis les hussards. Je suis dans une singulière disposition d'esprit : distrait et pensif, triste et gai, tout disposé à rire et aussi disposé à pleurer; je ne sais pourquoi.

20 septembre

Aujourd'hui, je ne Tai pas revue. Je suis retourné au chemin de fer. Je Tai cherchée partout.

UNE AVENTURE Eli CHEMIN DE FER. 15

j'ai regardé dans tous les compartiments. Vain espoir. C'est ç[o]nnage. Je m'étais déjà habitué à la voir, et je ne pourrais voir une autre personne à sa place. Je parlais dans l'espérance de la rencontrer; je voulais me montrer très-sévère envers elle, lui faire des reproches, lui reprocher sa liaison coupable. De

quel droit? Je ne sais. Mais je. me sens tout chagriné dp np pas la rencontrer. Qu'elle fasse ce qui lui plaira, pourvu que je la voie, que je l'entende, comme une simple connais- 8ance,'sans aucune idée de séduction.

A Tzarko-Celo, je me suis bien ennuyé. Je n'ai pas même pu me décider à aller rejoindre mes amis. 4'ai été errer autour de la maison du greffier. Le temps était sombre. Le ciel apparaissait lourd et morne comme une calotte de plomb sur la campagne jaunie, et la maisonnetie qui attirait mon attention n'était certes pas plus riante que la veille. Tandis que je regarde la chaumière noire et son toit gris, la vieille femme, que j'ai déjà remarquée il y a deux jours, sort de cette maison avec un homme de haute taille enveloppé avec soin dans. HQQ, manteau. Il di(quelques i:^ots à la vieille^ lui

fait du doigt un signe de menace ou d'admonestation, puis s'éloigne en dardant sur moi deux yeux pareils à deux charbons ardents. Il semble irrité, et la vieille a gardé près de lui Tattitude de la crainte et du respect. Sans doute il a été trompé dans son attente. Dieu soit loué I Je ne suis pas fâché, à présent, que mon inconnue ne soit pas venue aujourd'hui à Tzarko-Celo.

!.' octobre.

Tout cela me paraît facile à expliquer : une femme qui trompe son mari absent, ou lui persuade qu'elle sort pour aller voir une tante ou une nièce, et se' glisse dans une maison suspecte où une affreuse vieille lui procure des entrevues avec quelque bel ollicier!...Quoi de plus ordinaire et pourquoi suis-je maintenant si chagrine et si tourmenté de cet événement journalier?

Je me reproche encore de songer à elle.

Que joue-t-on aujourd'hui au théâtre? Un ancien opéra et un nouveau drame, Tun et l'autre mortellement ennuyeux. Si j'allais voir ma gi^-

cieuse comtesse? Non, c'est le jour où elle reçoit. Elle est entourée de courtisans et d'adorateurs. Et moi je ne me soucie de voir personne. J'essaye de lire ; mais les livres russes ne m'apprennent rien et les livres français me fatiguent.

Je ne sais quoi imaginer pour me distraire. Je voudrais aimer... non pas froidement et prudemment comme on aime dans le monde, mais d'un amour profond et ardent. Je voudrais vivre d'une vie étrange, avoir d'étranges joies et d'étranges douleurs. Quel dommage que mon inconnue ne mérite point mon estime. 11 me semble qu'elle doit avoir une profonde faculté de sentiments et de dévouement... Au reste, les femmes sont aussi trompeuses que dissimulées. Bien fou celui qui s'efforce de deviner ces énigmes vivantes. En aucune tentative il n'éprouvera plus de tristesse, de chagrin et de mécontentement.

3 octobre.

Je Tai revue. A mon aspect elle a rougi. Dans ses yeux il y avait une expression de satisfaction

IS UNB AVENTURE EN GHEVII9 PE FER.

et en même temps de crainte. Mon cœur battait vivement. Au loin brillait l'espoir... Elle a remarqué ma persévérance. Qui sait! Peut-être que cette persévérance ne lui est point désagréable... Mais pourquoi ces fréquentes excursions à Tzarko-Çelo? Pourquoi se cache-t-elle? Et pourquoi a-t-elle peur? Le fait essentiel, je le connais : il y a là une l))^-toire d'amour.

A côté de nous il y a des Anglais qui vont çî^^mincr, les merveilles de TzarJio-Celq.Ma graciçu^p inconnue se met ? parler avec moi de difie^etitç^ choses, mais çvit^ avec soi|j> tout ce qui pourr^^| me donner syir elle quelque indice. Notre en^yeljjjjj^ est animé, varié çt piçme assez gai. Eljçi caus^ç d'une façon charmante, mais peu à peu mon esprit prend une autre direction, c^ plus elle rpe cl^^r^ij^ç^ plus je n^e sens douloureusement affecté p^r le, souvenir de la maisQnnçlte du peindre et (je la vieille femme stationnant sur la porte. A la lin je ne puis plus me contenir, et je lui dis :

— Vous avez beaucoup de connaissances à Tzarka?

«^ Non, quelques-une? sei^leipient.

UNE AYENTUÏiB EN CHEMIN DE FER. 19

-- Et la maiçon du greffier Bqv^bnoYQi, n** 1 39?

A ces mots elle a pâli, et j'ai vu ses lèvres Irembler. Elle jette s,ur mQx ufi rcgqpd jl^ans lequel je lis à la fois un reproche pt uoe prière, puis e|le me dit (l'une voix oppressée :

— Vous Qtes up liftARêtc hoDftinÇ}?.

— Je Tespère.

— Donnez-moi votre parole d'honneur de ne pas chercher à me connaître avant la semaine prochaine.

— Volontiers, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous m'expliqperç^ Ténign^e ^e, votre situation, que voqs me direz po^iniuoi vou^^ vous rendes à U #ro{}ée dans

la maison à peindre?

Elle gaiement a vu le silence, puis me répondit d'un murmure

— Revenez jeudi de la semaine prochaine, je vous raconterai
Bref l'histoire; mais d'ici à jeudi, entendez-vous? D'ici à jeudi
vous ne retournerez pas à Tarko-Celo, et vous n'interrégerez
personne à sujet si et, Si vous jurez que vous saurez

tout jeudi prochain, sinon, vous ne me reverrez jamais.

— C'est convenu, c'est convenu.

— Votre parole d'honneur?

— Ma parole d'honneur.

A ces mots nous nous sommes quittés.

* 7 octobre.

Que le temps est long à passer! Une semaine, toute une semaine sans aller à Tarko-Celo! Ce n'est pas une plaisanterie. Mais celle qui m'impose cette pénitence est-elle vraiment jolie? Oui, ses yeux sont très-expressifs, sa main mignonne, sa bouche fine, son nez parfait, sa taille fort élégante. Mais ce qui est surtout charmant, c'est l'harmonie de ses traits, c'est son ensemble. J'ai vu beaucoup de femmes plus jolies qu'elle, mais pas une si ravissante.

Je suis curieux de savoir ce qu'elle peut me raconter et comment elle expliquera ses visites à Itt demeure du peintre. Je n'ignore pas que, sous le prétexte de faire faire son portrait, plus d'une

Temme a noué et prolongé une intrigue. Et il en serait de même démon inconnue? Quel dommage I Elle me plait extrêmement. Peut-être que je pourrais aussi lui plaire, et nous nous comprendrions parfaitement Tun Tautre, et nous serions heureux. Mais cette petite maison avec la vieille femme et le peintre sera toujours une barrière entrei nous, et quand même elle serait parfaitement vertueuse, je ne pourrais Vépouser. Dans ma position, je ne puisque faire un brillant mariage, épouser une personne qui porte un nom distingué. Telles sont les lois de la société. Tout cela est vrai. Mais ma tendresse pour elle serait ma joie secrète, mon trésor ignoré, un trésor que je déroberais avec soin à tous les regards, de peur qu'on ne le profanât... Oui, et' ce sont là des chimères. Elle en aime un autre; elle est dominée, subjuguée par un autre, et je sais qu'on la jette dans un grand trouble si Ton prononce devant elle le nom de Maxime Ivanowitch...

la uns AVEHTURB EN CHEMIN DE FEU

11 octobre.

J'ai eu tort... J'ai eu tort... Jem^en accuse sineèrement... Comment recueillir mes souvenirs? Comment raconter tout ce que j'ai appris hier?

J'étais au chemin de fer une demi-heure avant le départ, et j'avais pris huit billets de première elasse, afin de pouvoir disposer entièrement d*un wagon et d'être seul avec elle. L'attente me (Semblait terriblement longue. Chaque femme que je .yoysiis apparaître de loin me donnait une nouvelle émotion ; sous chaque chapeau, je croyais la reconnaître. Et je me trompais. Elle ne vient pas. La .cloche sonne une première, une seconde fois. Elle ne vient pas. Se serait-elle jouée de moi et de ma crédulité? En-

core quelques minutes jusqu'au der- [met signal. Et tout à coup une sorte de conmio* tidn électrique m'avertit, de son approche, et, en effet, la voilà près de moi.

— Dieu soit loué! lui dis-je; Dieu soit loué! Vous arrivez à temps. Voici votre billet.

Le conducteur nous regarde en souriant d'un

t5E ATEKttnii El? CBEMIIH DE FER. S5

âir main. lofais peu m'importe. Qu'il pense ce qu'il voudra ! Ma gentille inconnue paraît assez paie ; il y a dans ses yeux une douceur extraordinaire. Je nie i*éjouid de la voir ainsi, quoique à son aspect je me sente, malgré moi, intimidé, et en l'observant je remarque dans son sourire une fâprèssiôn de triomphe qui Hi'é-tôrine et me déconcerte. Je Pattendais avec impatiêilce, avec inquiétude. Je pensais qu'elle n'oserait me donner son explication. Etmaintenaht je me trouve en face crélfç cotnme un ccofier.

— Vous avez tenu votre parole; me dit-elle.

— Quelle parole?

— Vous n'avez pas, pendant toute celte seinaine, clicrché à me connaître, ni épié mes démarches.

— J'ai pleinement obéi à vos injoticlôns.

— Je vous en remercie cordialemeni.

En prononçant ces inols elté me tend sa pelUe main, et je la porte à mes lèvres avec uil'mouvcmént sans doute trop ardent, car aussitôt elle la retire.

— Vous avez, i:eprend-elle, accompli votre promesse comme im homme d'honneur. A présent^

j'accomplirai la mienne. Ma vie est un roman dont j'attends aujourd'hui le dénouement.

— Dans la maison du greffier?

Elle me regarde fixement, et répond en souriant :

— Oui, dans la maison du greffier.

— Et votre roman se dénoue comme tous les romans, par un amour.

— Oui.

Ce oui me fait mal.

— Et Tobjet de votre roma;i est dans les dossiers du greffier?

— Précisément.

Un si net aveu me révolte.

Son héros, me dis-je, est quelque fade élégant pommadé et frisé, quelque poète incompris, quelque jouvenceau désenchanté, ou un présomptueux officier, ou un étranger aux moustaches noires, à la barbe noire, avec des yeux étincelants et une figure d'ange déchu.

Par bonheur, je me contentai de faire ces suppositions en silence, et je demandai tout simplement :

— Qui est voire héros?

— Mon héros, me répondit-elle, a de jolis cheveux bouclés, des joues roses, des yeux de colombe, et la voix si douce, que rien que d'y songer je me sens battre le cœur.

— Mais qui est-il?

Elle sourit, et me répondit avec une expression de joie et de tendresse indicible :

— Mon héros ! c est mon fils.

Je la regardai comme si j'avais le vertige.

— Vous saurez, continua-t-elle, que dans la maison du greffier, chez le peintre, est mon fils. Il a été malade, très-malade, le pauvre petit, et j'ai été bien tourmentée. Aujourd'hui, enfin, il va mieux.

— Mais pourquoi donc vous cachiez-vous pour aller le voir?

— C'est là rhistoire que j'ai promis de vous raconter. Mais il me semble que vous n'êtes pas aujourd'hui disposé à Ten tendre.

— Au contraire, au contraire. Racontez, je vous en prie.

— Eh bien , écoutez et ne m'interrompez pas.

26 tNĚ AVENTURE EN CHEMIN DE FER.

Mon récit commence comme la plupart des vieux romans. Je suis née d'une famille peu riche. Mon |)èrè, d'origine alleiriândë, était un bon et digne hbinrnfe. Il eritra au Service de là Russie et se fixa près de Varsovie. Ma mère était Polohaisc; Je n*ai point connu d'autres parents. Quatit à mon nom, Vèlflâ iiié dis|jënsë-re2 de vous lè dire. Je fus placée dans une pension, et j'^ restai

juâqu à dix-sept ans ; ensuite on me mariaï avec uil homtne dont jusqu^à présent là famille... Mais J'ës'pêi'e que...

-^ Comment?

— Écoulez. Ce que je vais vbUs dire ressemble ^n peu à ufaè cbiifésâion. Eii face die notre pensiofnnat vivait un jeune hoinme dé tîrigl-deUx ans, qui, du matin au soir, assis à sa fenêtre, ne cessait ié tous regarder. Vbtis sâ^î Ce qtii arrive souvent dans les écoles de jeunes filles. Au lieu d'étudier très leçons, nous pasibtis de longues heures à nous ^ccaper de notre voisin- à rêver aux aniors idéales, à nous abandonner à toutes sortes de «him^res. J'étais encore totit enfant. Lé |eune homme se mit à m' envoyer des billets dont je jn'enorgueiUisdaiB devailt méB compagnes. Mais

UNE ATÇIfTV^Ç BJN qHfl^fp DÇ F!|I^ . 27

mv^r^y ^yant dçcoqvp^rt fççtç correspondance^ se fâcba , et obligea inoi^ ad^^ateur à faire un voyage en pî|ys étrangers.

— E\ YOu\$ ne me ^\Tez pas son nom?

— ,fe pjji^ très^-bien vous le dire si vous le désirez. Il §*^ppé-lait Maxiiiïe Ivanpwitch.

— Et ycjuç Tayez épousé ?

—Non. Qii^nd il partit, mes parents me retirèrenf de ppia pension et me marièrent avec un inconnu. La jeune fille ignprqnte 2(ccepte sans difQculté Tépopx flu'pn lui présente, pourvu seulement qu^ ce ne çq^t pas un monstre. Moi ie n'avais pas la m^fpe indifférence. J'aimais Maxime Ivanowitch avec toute Tardeur d'un enthousiasme enfantjp. |i|a passion se manifestait par

des soupirs, par des écrits en vers et en prose, par des vers romanesques. Mais en vain je pleurai et priaï. Je fus conduite à TauteL et alors je devins très-malheureqse.

« Mon mari était défiant et jaloux. Que Dieu lui pardonne I Nous nous rendîmes à Pétersbourg dans rmteniion de fréquenter le monde : mais qptre monde se composait d'un petit cercle de per-

sonnes que nous avions connues à Varsovie. Nous voulions aussi voir le théâtre, et figurez-vous ma surprise et mon saisissement lorsqu'un soir, en y entrant, la première Bgure que j'aperçois est celle de Maxime Ivanov^itch. Il avait vieilli, et d'épais favoris couvraient une partie de ses joues. Dès qu il- m'eut aperçue, il vint dans notre loge. Je le présentai à mon mari, qui, ne connaissant pas mes anciennes relations avec lui, se montra très-courtois envers lui et l'invita à venir nous voir. Maxime Ivanowitch accepta avec joie cette invitation. Je remarquai (les femmes en pareilles choses se trompent rarement) que Taffectation qu'il m'avait témoignée autrefois n'était point un caprice passager. Le temps n'avait fait que Taflermir. Je remarquai aussi tout ce qu'il y avait en lui de bonnes et vraies qualités. Héritier d'une fortune considérable, il n'employait ses revenus qu'à soulager les pauvres.

— Et vous l'aimez? dis-je en tremblant à ma belle compagne.

Elle ne répondit point; elle ne rougit ni ne sourit: elle soupira.

— Au nom du ciel! m'écriai-je, ne me laissez

pas dans une telle incertitude. Diles-moi si vous i aimez ?

— Non, me répondit-elle résolument. Je ne suis plus la candide pensionnaire ; je ne rêve plus comme autrefois, en regardant la lune. Non, je n'aime personne, et c'est peut-être le plus grand malheur.

— Comment donc?

— Plus tard, vous le saurez. Maintenant, laissez-moi continuer, sinon je ne pourrai finir avant d'arriver à la station. Je ne vous ai pas dit que mon mari avait la passion du jeu. En apprenant que Maxime Ivanowitch était riche, il songea à l'exploiter)

c(Vous ne pouvez vous figurer ce que souffre la femme d'un joueur. Tantôt des monceaux d'or, tantôt le dénûmentle plus complet, et toujours les soucis et la crainte; toute la nuit des cris, des querelles, des malédictions. Si je n'avais pas eu un fils, je crois que je serais devenue folle. Les tendres devoirs que j'avais à remplir envers lui donnaient un nouvel intérêt à ma vie, et m'aidaient à supporter mes cha^ins.

a Malgré toutes les instances qui lui furent faites, Maxime Ivanowitch ne voulut point jouer. Ordinairement il restait assis près de moi dans le salon, tandis que dans la chambre voisine i'nr résonnait sur la table de jeu. Il aimait mon fils ; souvent il le tenait sur ses genoux en même temps qu'il nie regardait avec une expression de commisération. Tout cela déplaisait fort à mon mari. Quelqu'un lui dit les rapports que j'avais eus autrefois avec Maxime Ivanowitch, et dès ce moment mon existence devint un enfer. A tout instant mon mari m'outrageait, non point quand nous étions seuls, mais même devant des témoins. Maxime, offensé aussi par des paroles acerbes, dut se battre. Dans ce duel, mon mari fut blessé. Sa rage alors ne connut plus de bornes; il en

vint à me chasser de sa demeure, à me priver de mon fils, seule joie de ma vie. Maxime Ivanowitch se fit un devoir de me consoler; dans sa bonté d'âme, il souffrait de penser que lui-même était la cause de mes souffrances.

a Quelques mois après mon exil, on racontait sur jOdOQ mari une fâcheuse histoire. D fut obligé de

quitter sa maison pour se soustraire aux poursuites de la police et de se réfugier secrètement chez le pauvre peintre qui habite la ç^emeure du greffier. D me défendait encore de voir mon enfant. Un jour j'appris par sa vieille nourrice qu'il é^ait malade. Vous ne pouvez vous imaginer la doreur que me causa cette nouvelle. Mon iils malade, etnioi condamnée à rester loin de lui... Non, à (ont prix je voulais le revoir, et voici ce que je fis. Quand çacon mari sortait, la nourrice m'en avertissais par un sij^nal convenu, et alors j'entrais clans la chambra qui m'était intçrdite ; je m'approchais du 11^ oii le pauvre enfant de sept ans languissait en proie à la fièvre, et dans sa faiblesse ne cessait de répéter le nom de sa mère.

— Et JIaxime lyanov^i^chî

— Maxime ^vanowitch partit pour la Pologne, afin d'y obtenir pour mo\ une sentence de divorce et le droit de reprendre possession de mon fils. Le divorce fut prononcé, mais je ne puis avoir mon fils sans la permission de son père. Et voilà ce qui me tourmente. Que deviendra-t-il, ce mal]lieureu^ ^^1 avec les exemples qu'il ^^ sous les yeux?

Quelle éducation rccevra-l-il? Quel sera son avenir?

A ces mots, la jeune mère se tut, et des larmes coulèrent de ses yeux.

Nous arrivons à Tzarko-Celo. Autour de Tembarcadre étaient réunis un grand nombre de curieux. Parmi eux se trouvait cet homme au sourire diabolique que j'avais remarqué quelques jours auparavant.

— Ah ! me dit à voix basse mon inconnue. A présent, je le connais. C'est un de ceux qui passaient la nuit à jouer avec mon mari.

12 octobre.

Singulier récit ! . . . N'est-ce pas une invention? . . Mais pourquoi aurait-elle inventé cette histoire ? Et qui est ce Maxime Ivanowitch? Qui est-elle elle" même? Quelquefois, tandis qu'elle me parlait, il m'a semblé qu'elle me regardait avec une expression particulière ; alors elle s'arrêtait, elle soupirait, et quand elle m'a dit :« Je n aime plus personne, » son visage annonçait quelle pourrai^

aimer cm^ore. Quelle musique dans sa voix! Quel aitrrit dans son regard ! Comme elle me charme I Comme elle est belle quand elle parle!

le ne sais quel nom donner au sentiment que j'éorouve. Mais je sens que mon cœur est enchanté par elle; je sens que je suis prêt à Taimer... que je Taime... Son image me suit partout... et tout le reste m'ennuie ; le monde, le théâtre, la perspective de Newski. Je ne vis, je ne suis content que sur le chemin de fer, et j^attends avec impatience le moment où je puis retourner à Tembafcadère, Béni celui qui inventa la locomotive, et béni surtout

celui qui construisit un chemin de fer entre Pétersbourg et Tzar-ko-Celo !

13 octobre.

<re l'ai vue... comme je ne l'avais pas encore vue. Elle avait un joli chapeau orné de dentelles, une mantille de velours et une robe noire. Jamais elle ne m'avait paru si belle. Je la regardais et l'admirais. Elle m'a fait un salut de la tête. Sur ses lè-

31 UNE ÂTENXUBS EN GHEMIS DE FEK.

vres était un sourire, ipais dans ses regarob' n y avaii une cec-tainc inquiétude*

Nous nous asseyons dans le wagon. A coté ue nous se place un acteur allemand et deux insuf^portables bavards qui ne cessent de raconter les noyelles de la ville, et se vantent à qui mieux mieux de leurs relatix)ns et de leurs succès aans le monde. Mon inconnue et moi, nous n'osons reprendre un de nos entretiens, mais nous nous regardons à la dérobée, et il y a dans ce muet lap-gage un charme indicible. Quelquefois je m aperçois que ses yeux, en se fixant sur mpi, ont une expression de tristesse, et je lui répons par un regard dans lequel je metç toute mon âme, et sans doute elle me comprend, car elle se détourne, et une légère rougeur se répand sur ses joues. Éviden^p^pflt;, le souci de la mère est dissipé, ot ^e sentiment de la femme reprend le dessus. A ma place, un écolier lui aurait parlé à voix basse, et par là aurait attiré Tatlention de ses voisins. Maig^ je sais depuis longtemps que le monde ne cherche à écouter que ce qu'on cherche à lui dérober, et que le mystère reste* un mystère quand on parle à

Il eut la voix. Tandis que mes jeunes gens faisaient une sotte description d'une aristocratique demeure qu'ils ne connaissaient ni Tun ni Faulre, je profitai de l'occasion pour tâcher de délivrer mon esprit d'une idée pénible. Je me tournai vers la belle voyageuse et lui dis :

— Que devient Maxime Ivanowitch?

Elle devina ma pensée, rougit un peu et me répondit :

— Il est arrivé hier, mais malade.

— De quoi, malade?

— De quoi? dit-elle d'une voix timide et faible, du chemin de fer, et je crains qu'il ne soit pas très-empressé de se marier.

Et il est à craindre aussi que ce mariage, retardé par un jeu du sort, ne soit rompu par de méchants propos.

Elle pourrait se justifier, elle devrait même le faire, dans l'intérêt de son fils. Mais il y a en elle trop de fierté.

— Et peu d'amour! lui dis-je avec ardeur.

Elle baisse la tête, et me regarde si tristement,

si tristement, que j'ai envie de pleurer.

36 UNE AVEISTDRE EU L'HEMION DE FER.

Ainsi, elle me sacrifie un beau mariage, un riche fiancé et l'éducation de son fils. Non, je ne dois pas accepter ce sacrifice; je dois, au contraire, quoi qu'il m'en coûte, la détourner d'une préférence passagère et d'une résolution insensée.

Nous ne causâmes plus guère jusqu'à notre arrivée. Elle était très-préoccupée et paraissait en proie à une lutte intérieure. Moi, j'étais heureux2Z«

11 octobre» 5 heures du matin.

Toute la nuit je n'ai pu dormir. Toute la nuit j'ai entendu sa voix et contemplé son regard mélancolique. Que Dieu soit avec elle! Je ne veux pas être un obstacle dans sa vie. Un autre peut-être ne croirait point à ses paroles. Mais il y a en elle un tel accent de vérité et une telle noblesse, que je ne puis douter de sa sincérité... Non, je ne la séparerai point de son bienfaiteur... Non. Décidément, je ne retournerai plus sur le chemin de fer..^ Aujourd'hui, je dois me rendre à l'exercice. . . Après l'exercice, je pourrais encore partir... Et quand

j y réfléchis, ai-je le droit de la déterminer à une résolution qui ne lui plaît pas? Puis-je disposer de ravenir d'une femme dont je ne sais pas même le nom? Peut-être que je dois l'arrêter au bord d'un nouveau mariage. Peut-être qu'elle m'aime pro. fondement sans savoir pourquoi. Et je serais froid, cruel, inflexible envers elle! Non, ce ne serait pas seulement de ma part une lourde sottise, mais une félonie, et un acte impardonnable d'ingratitude. J'irai... décidément... ne fût-ce que pour la dernière fois. ..Et- Texercice?.. Après l'exercice!.. •• Qu'importe ce qui arrivera? J'irai...

14 octobre, le soir.

Une nouvelle singulière aventure. J'arrive un peu tard à l'embarcadère... l'exercice avait duré si longtemps. Dans les wagons presque toutes les places sont prises et les conducteurs fermaient les portières. Je m'approche d'un compartiment de première

classe. A travers un assemblage de vilaines têtes apparaît, sous un joli chapeau violet,

le visage delà chère inconnue qui me regarde avec

fëniplî. Quel inalheiiirl ïï faïit eii 'cticrecliér un àutire. Darlà ce-lui bù je m*îrislâlle, jè vois entrer iiti voyageùir èh retard 8omme moi. II pâfàit fàCÎ-^ giîé. Son eitériëht est isi^re^ble ^oicjùé sa îîgiiré tiè soit pas Vèllè. Un mdèkmtôsh l)lanc iiasquè sa ftrte taillé fet m^^à fâvSrîs 'dmbràgéht è'ès trailà bàsahès. Il itné re-garda kvec linè ëiràiige è'uribsilé. f allume iiti èïgsiré Ht ne pro-hôUéb p^s linmot. ÏI Ine s'ëiïiblë)^ué là locôbïotive marché cdûimè une tbrtûë. LéVoyàgédér qui esi venu à' asseoir près de moi continue à kil'dbserver. tl me senible que jé l'ai va quelque part, à un concert, si je ne me trompe. Probablement un amateur de musique. Il me connaît peut-être, et moi je ne me rappelle pas qui il est. Taiit de gens me connaissent sans que jé sache leur nom I

Enfin, nous voilà arrives. L'étranger sort avant inbi, s'âjp-prbche de ma mystérieuse amie, lui adresse quelques paroles auxquelles elle répond d'un air Histräit. Tout à coup elle se préci-pite vers une vieille femme qui s'avahce à rextrémité de rembar-cadère, conduisant jpar la main uii char-

mant petit enfant, vêtu d'un caftan russe. L*étran ger s'arrête têt edr«

^ Enfin, fiiedis^j€(, toici atie oceasioti de satisfaire ma curio-sité. Je vais àavoîr p&r cet hoHune le nom de ma belle Î9Connu6.

Je m'approche de lui et le salue poliment. Il répond à mon sa-lut pat une froide inclination de tête.

— Voulez-vous bien, lui dit-je^ me permettre de vous adresser une question?

— Parlez.

— Voulez-vous me permettre de vous demander qui est cette personne avec laquelle vous venez de vous entretenir?

— Il me regarde d'un air de défiance et me répond :

^^ Comment! Vous ne le savez pas?

-^ Non, «la vérité»

— Vous n'avez pas été chez elle?

— Non.

— Vous ne savez pas où elle demeure?

--Non.

*— Et vous ne savez pas comment elle s'appelle?

10 UNE ATBNTUnS EN CHEMIN DE FER.

— Non.

— Cependant, vous la connaissez?

— J'ai eu quelquefois le bonheur de la rencontrer sur le chemin de fer.

— Et vous ne lui avez parlé en aucun autre endroit?

— En aucun autre endroit.

— Votre parole d'honneur.

— Ma parole d'honneur!

A ces mots, l'étranger se jette à mon cou, me serre dans ses bras, de telle sorte que je m'imagine qu'il devient fou.

— Permettez... luidis-je, permettez...

— Ah! s'écrie-t-il, comme on s'abuse en ce monde! On se figurerait, Dieu sait pourquoi, que vous aviez avec elle des rendez-vous journaliers, qu'elle me trompait. Et moi aussi, j'en étais venu à avoir un fatal soupçon... Non... Elle ne pouvait me tromper.. • Laissez*moi vous embrasser encore. Vous me rendez le repos. Vous êtes mon bienfaiteur, mon sauveur... Vous...

Il n'achève pas sa phrase. Il court à la poursuite de ma chère inconnue.

UKE AYENTURE EN CHEMIN DE FER. 4C

15 octobre.

Ce matin j'ai reçu cette lettre sans signature.

« Hier vous m'avez mariée. Maxime Ivanovitch m'a montré tant de dévouement que je ne puis refuser sa proposition. Il me dit que pour mon honneur, pour l'avenir de mon fils, je dois l'épouser, et je sens qu'il a raison. Que la volonté de Dieu, s'accomplisse. Le méchant joueur qui nous a vus deux fois ensemble sur le chemin de fer avait dit à Maxime que nous nous connaissions intimement, et le pauvre Maxime était très-tourmenté. Mais vous Tavez tranquilisé. Par suite de la décision que je viens de prendre, mon premier mari ne sera plus obligé de se cacher. On a réglé ses affaires, à la condition qu'il me rendrait mon fils. A

présent, ce cher enfant est avec moi, et je vivrai pour lui. Bientôt nous partons. Adieu. Soyez heureux.

« P. S. Quand vous irez en chemin de fer, souvenez-vous quelquefois de moi.

c Saint-Petersbourg, 15 octobre 1841. i

Comte SOLLOHOUB.

Le hasard me conduisit, il y a quelques années, dans le ch^o Mieu du gouvernement de E[^]**. En me promenant sur les nouveaux trottoirs de cette ville ; en examinant ses récents édifices, je m'arrêtai à diverses reprises devant une grande maison en pierres, dont la sombre grandeur appartenait à une autre époque, et qui semblait comme oubliée dans le mouvement de la civilisation moderne. Il était évident que cette maison, bâtie avec le luxe de l'architecture italienne, avait

été autrefois très-animée, que ses fenêtres avaient été illuminées pour de joyeuses fêtes, et qu'elle avait fièrement dominé toutes les maisons des environs.

Je crois à la vie et à la mort des êtres inanimés, et cette construction me semblait défunte, et, de plus, défunte depuis longtemps : dans les murailles, de longues crevasses ; aux fenêtres, des vitres cassées, et quelques-unes remplacées par des feuilles de papier ; sous le balcon brisé, quatre colonnes en ruine ; çà et là, dans les fissures des briques, quelques plantes sauvages ; à l'entrée de la cour, toute couverte d'herbe, quelques tonneaux vides, et pas un être humain dans cette demeure morte.

J'interrogeai sur cette singulière maison un marchand du voisinage. Il me dit qu'elle avait été en dernier lieu occupée par un

marchand de vin» qui venait de transporter ses magasins à l'autre extrémité de la ville. Un tel renseignement ne pouvait me suffire; je m'adressai à l'avocat du gouvernement, que je connaissais ; il me dit que cette maison était en ce moment l'objet d'un procès très-compiqué, et qu'elle venait d'être mise

liA FQFIiLB. 4S

SOUS le séquestre. Comme il n'était que depuis peu de temps en possession de son emploi officiel dans cette ville, il ne put me donner d'autres explications.

Enfin un vieux bonhomme, aimant à causer, apaisa ma curiosité. Quand je lui parlai de cette ancienne habitation qui m'occupait, je vis son œil , ^inceler, sa taille se redressa, il se rajeunissait par le souvenir de sa jeunesse : et Dans cette habitation, me dit-il, j'ai passé les plus agréables moments de ma vie. J'y étais reçu dans l'intimité, et on y vivait gaiement jadis; à présent il n'en est plus de même. »

Le vieillard alors se mit à me narrer sa biographie, qui ne m'offrait rien de très-caractéristique, et que j'écoutai cependant avec patience. Ses jours de jeunesse étaient évanouis depuis longtemps. Les jeunes filles qu'il avait courtisées étaient devenues de vieilles femmes, et lui-même ne pouvait plus faire autre chose que de jouer toute la journée aux cartes. Cependant il m'entretenait de ses bals et de ses joies juvéniles comme d'un événement de la veille.

le ' LA ttOPfLLS.

lorsqu'il en vint enOa k répondre m% questions que je lui adressais sur la maison déserte, il me cacoipta une bistotre si

étrange, que je ne doutai pas un instant de sa véracité, car souvent la fiction

ne peut etWiuâre s^ V^tcangeté quî noua surpx^end dans la réalité de la ^ie. J'ai reproduit fidëem^t son récit, et je le ^ivre à me^ lecteurs.

U y a ^aviron quarante ans qu'un incident inaltendu mit tout à Q3up cette; capitale de prorioef en grand éqoi. Des travaux de réparation et d'embeUissement y furent subitement ordonnés par le directeur de la pqlice. On venait d-ppprendre la prochaine arrivée d'un haut personnage, M. le coopte de^% et œ noble seigneur n'entreprenait point ce .lointain i^oyage pour passer seulement quelque temps d^ns ses domaines; il aqnoçait r intention de Êfer sa résidence dans cette viUe de province. On s'entretenait à voi^ basse d'une (résolution si inexplicable, on Tattribuait à une retraite forcée, à une disgrâce subite. Quoi qu'il en fût d^ ces conjecturea, le comte fit édifier cetle grande et pompeuse maison, cette paisqn italienne. Vn architecte de Pétersbourg vint ici tout exfirès

diriger ce travail, ^t niaçpqsj^ çbarp^ntieir^, tapissiers y furent actiyejfment fijiylpyp?. Enfin, |put étant pf*ét, }e coip.^e çi]rrjya. C'était pn bp^me JQinjt encore^ pi^is ij ^yait \^ fig\jfc çévfirp et qa teint iaune, jndjce â*un état i^^ila^iç* i^hes notables

habitant ^ft^^Pl^Ç^y^^"^^^ '^^^ cfl\$.^VI"?Ç fl'^pparat, fe préscntèr^r^t rp^spectuf^i^seiner^t d^y^nt lui.

Il les reçut ^vec u^ isourir^ mélancolique, l^s pria de ne faire aucune cérémonie et çç re(ifa d^ps son intprieuf. Dè\$ ce mpn^en|, il n|^ yit pli(3 qii'uo trèçh pelit poipbrc de personqçiç,

\\ (qy^ilt la çocié|é, št de temps i f^lrq yeuleîppnt \$e r.cp4?|i^
 chp? le gouverneur, les jours où il savait n'y trouver quçuqp yéu-
 nion. Selon les usages du |emps, pq gouyerneur était fpft
 hQspit^ljpr, et, çapa s^ spuçjer de l'avenir de ^ fflppijl^? dépen-
 sait galamment tout spn rçYfiqq. Q^'on šfi ^gure ça joie pt la
 surpnie pni3ffr^elle qu^nd tput à ç^up le comte lui deipapd? fsi
 filjp m mariî^gj^ . L'^RONflp fo^que, le titrp.» }e. poip, leç
 f^Ujaifce^ d*^uq te) pritpnd^nt ne Pf^Rl^ltaçpt f^ d^ 3ûpgpi:
 une rpintuç k un reifos, Çi cflits unjftfl flçy^5<t ^p 6U>^ 4p
 ppuvç^m entre-

^^m fil âfe 9âHY^IM bîpûtbùM. Qh ^ndlr^it <{»•

le comte ferait des noces splendides, qu'il donnerait des bals
 et des diners, mais il ne voulait point s'écarter de son plan de vie
 habituelle, et son mariage fut célébré très-modestement; seule-
 ment il embellit encore sa demeure. Uiityenir de Pétersbourg des
 meubles, des objets de luxe inconnus aux provinciaux. Plus d'une
 fois les plus hardis curieux supplièrent les laquais galonnés d'or,
 et surtout Théodore, le valet de chambre du comte, de les laisser
 pénétrer dans le mystérieux palais, pour en voir les magnifi-
 cences. Leur demande ne fut point écoutée; la volonté du comte
 était inflexible.

Les gens riches ont des chagrins secrets, des infirmités parti-
 culières, que les simples gens ne comprennent pas. Le comte
 avait la maladie des cours. Habitué à une lutte perpétuelle contre
 ses puissants rivaux, obsédé sans cesse^f)ar Tambition et Tenvie,
 poursuivi par un insatiable désir de nouveaux titres et de nou-
 velles marques de distinc. tion, le comte dépérissait sous le far-
 deau de son indépendance. L'humble considération qu'on lui té-
 moignait, en vertu de son ancienne situation, le

blessait, en le r^happelant au sentiment de sa situation nouvelle. Plus on se montrait respectueux envers lui, plus il éprouvait le regret maladif de son pouvoir perdu. Il ne portait aucun intérêt à ceux qui Tentouraient; il haïssait le monde. L'ennui lui rongait le cœur. Ses jours s'écoulaient sans repos, et ses nuits sans sommeil. A la fin, effrayé de sa mélancolie noire, il s'imagina qu'il pourrait y échapper par les fraîches émotions de la vie conjugale. Il épousa la seule personne qu'il pût convenablement épouser dans la province, la fille du gouverneur. Il la combla de présents et chercha dans son cœur quelques étincelles d'amour. Vaine tentative ! Dans les paroles de sa jeune femme, il entendait résonner d'autres paroles. En contemplant cette pure beauté, son regard restait firoid, il pensait aux grandeurs de la capitale. Son regard étincelait, et son cœur tressaillait quand il apprenait par les journaux l'avancement d'un de ses contemporains. Son chagrin s'accrut encore parla triste soumission de cette douce et timide compagne. Deux années se passèrent dans cet état de torture. Un jour, le comte apprit qu'un de ses en-

It LA FOPILK.

i^hemi^h venait de recevoir une distinction que lui-même n'aurait pu obtenir. Ce fut là son dernier coq. Il se mit au lit et ne s'en releva plus. Quelques semaines après il mourut, léguant à sa femme toute sa fortune.

Cette jeune femme était d'un caractère tout différent, et pour ainsi dire d'une nature provinciale. Elle ne possédait point un grand esprit, mais ne connaissait point les passions corrosives, et son cœur n'avait que de doux et indolents penchants. Elle sentait

bien qu'il lui manquait quelque chose dans la vie, mais quoi? C'est ce qu'elle ne cher* ^ait pas même à découvrir. En contractant son triste mariage, pour obéir à la volonté de ses pa* rent99 ^\h avait à jamais perdu les riantes visions, l^s fantai\$î\$ \$ ^ilé^ qui surgissent autour du chevet (\q la jeune fille. La mort du comte lui rendait sa lih.erté, mais elle résolut de ne point se remarier, n lui semblait que la fortune dont elle héri* teît i^ lui permettait point de changer Af nom, et que ce serait de sa part une mauvaise action de partager avec un autre les bienfaits de son premier mari. Ëependai|t ellp ne oesta point ^ans sa pro»

Tipç9; 8QQ pèffi ayaqt été appelé à Pétersbourg, flic t'y suivit, et la maison italienne, fermée de tou\$ côtes, fut confiée à la surveillance d'up fidèle gardien.

La pQ{ntes3e vécut plusieurs années dans la capitale de. 1^ Russie et en divers pays étrangers, 99Q\$ exposée son nom à la calomnie. Elle avait ccia^ervé cette réserve féminine, cette timidité virginalle qu'on remarquait en elle dans sa ville }atale. Le mouvement, les fêtes, le langage du grqnd monde, ne l'avaient point séduite. Souvent, au milieu dun cercle nombreux de courtisans attirés autour d'elle par sa beauté et surtout par sa fortune, sa pensée se reportait vers la petite ville PU tout s'accordait si bien avec ses goûts modestes. Ëllp regrettait la maison habillée par ses amies (^enfance, Féglise où elle assistait aux oïfices, le jardin où elle jouait avec ses frères et sœurs, les boutiques et les marchands qu'elle connaissait, les vieiHea (emmes qui T aimaient et les pauvres à qui elle faisait la cbadté. Par malheur, elle était devenue grande dame, et sa fortune était pour elle un joug. Be loua lat sentimeals innés f a elle, le

sentiment maternel était le plus développé, et eDe n'avait point d'enfants. Pour s'en consoler, elle s'occupait avec une affectueuse sollicitude de sa pupille.

Comment avait-elle une pupille? Par le hasard des circonstances. Du vivant du comte, une petite fille aux cheveux bouclés, aux yeux noirs, courait dans les luxueux appartements de la maison princière, et quelquefois sa gaieté enfantine, sa voix joyeuse faisaient éclore une espèce de sourire sur le sombre visage de Tambitieux hypocondriaque. La comtesse la prenait sur ses genoux, se plaisait à tresser sa chevelure soyeuse, la caressait, jouait avec elle, et écoutait avec un vif intérêt son gentil babillage. Cette pupille était la fille de Théodore, le valet de chambre du comte. On l'appelait NathaUe. Dans sa douce et paisible imagination, la comtesse trouvait enfin une occupation ou une distraction ; Nathalie Famusait, Tégayait. Nathalie grimpait sur les divans et les fauteuils, mettait ses deux bras autour du cou de sa protectrice et lui disait toutes ses fantaisies, et ne subissait aucun refus. Après la mort de son mari, la comtesse

s'attacha plus vivement à cette jolie petite. Elle entreprit de lui donner elle-même des leçons, et elle la faisait asseoir à la table, derrière laquelle se tenait son père, remplissant son ofRce de valet. Ce sentiment d'affection s'accrut encore quand Nathalie devint tout à fait orpheline. Sa mère était morte en lui donnant le jour. Son père mourut peu de temps après le comte.

Cependant Theure arriva où la comtesse fut ef« frayée de son imprévoyance. Nathalie grandissait, Nathalie était une douce et aimable enfant, mais volontaire, habituée au luxe et aimant le plaisir. La comtesse réfléchit, un peu tard, que la société au milieu de laquelle elle vivait n'oublierait jamais l'extraction de sa

protégée, et la lui reprocherait perpétuellement. Un instant elle pensa à la replacer dans la condition dont elle n'aurait point dû la faire sortir, mais elle ne put s'y décider, et, comme toutes les femmes d'un caractère faible, elle se laissa aller d'une extrémité à l'autre. Elle traita Nathalie comme si c'eût été sa propre fille, elle lui donna une gouvernante française et des maîtres de danse, de musique, de dessin.

« Quelquefois même » se disait-elle, « si elle est si bien élevée, si elle est si belle, si elle a une si grande taille, si elle a une si grande légèreté, si elle a une si grande franchise de gaieté, son frais sourire, son air si agréable et si argentin, forment un ensemble si harmonieux. Mais, à l'examiner de près, elle n'a qu'un esprit très superficiel et de très faibles connaissances étendues. Elle a appris tant bien que mal ce que les jeunes filles de bonne naissance ont coutume d'apprendre. Elle chante, elle monte à cheval, elle s'habille à la mode et elle adore sa protectrice.

Cependant elle se voyait, prévoyant les désagréments

qu'elle avait à sa pupille, en raison de la situation, dans la société de Pétersbourg, se voyait à l'étranger dans la ville de province où elle a passé son enfance, et près de laquelle sont ses

domestiques.

Deux ou trois des habitants de cette ville attendaient son retour. On peut se figurer l'émotion qu'ils éprouvèrent lorsqu'ils apprirent qu'elle allait arriver devant sa pupille. Tout fut alors en grand mouvement : les élégants commandèrent de nouveaux habits à Moscou, les jeunes filles pré-

purè^ot kqce. lyuçtementa, le^ fon(^oiiDaicc»s se prqcu-
rèrent des chape»aux neufs,)e\$ ^isirchai^ds

achetèrent tout ce qu'on leur offrait. Toute la population était dans l'enthousiasme, à Vexceptiop de deux ou trQi\$ fières vieilles, bien déterminées, disaient-elles, à ne pas permettre que leurs Glls fréquentassent la fille d'un serf. Cependant, lorsque la comtesse fit arrêter à leur porte sa brillante Kpiture» loçsqu elle leur dit que, pour faire plaisir ^ li^tb^lie, ejle çp propqsait de donner des bals et des soirées^, ces sévères vieilles s'adoucirent subitement et furent les premières à se rendre d^qs }^ jpaïson habitée par la fille du serf.

Cette grande maison, jusque-là si strictement fermée au^ cu-
rieqx, était majnteqant libéralemept Ouverte, pleine de yie et de joie. Nfi^halj^ ea ét^j^ l'âme. Affranchie de ses leçons, elle ne pensait qu'^ \$' amuser. Elle fit çonnais^iïance ^vec tpus les beaua^ luessieurs et tqïtes leç belles dames du çaptpq. pe n'était pliis unç ei)(ant, plj^ faisait ce qn ellç \$puhaitait, ^l la pqmte^sc, po^ir ^ui çpp^plaiçp, rer noQçait ^ g9 propre volonté..

Ceux gui çgflpsi^nl'iipiCgfgité^ l^Rnui d^MOfi

petite ville de province, peuvent se figurer Timpression pro-
duite dans le chef-lieu du gouvernement de K*** par de magni-
fiques réceptions et des réunions perpétuelles dont on parlait au
loin. Jamais on n'avait vu, jamais on ne reverra K*** dans un tel
état.

Chaque dimanche, grande assemblée chez la comtesse. Les
vieillards jouaient aux cartes et soupaient de bon appétit. Les
vieilles femmes chuchotaient des médisances. Les jeunes gens
dansaient avec ardeur. Tout le monde était content, et Nathalie,

vêtue d'une robe légère, animée par la musique et le joyeux mouvement du bal, voltigeait comme un papillon, ne comprenant pas qu'il pût y avoir des esprits chagrinés. Elle valsait, elle tournoyait avec ses élégants danseurs, et la comtesse souriait en la voyant si gaie. Les autres jours de la semaine, Thospitalière maison était également ouverte, et les jeunes propriétaires et les officiers en congé s'y rendaient avec empressement. Naturellement plus d'un cœur était ému, plus d'un regard avait une vive expression ; mais Nathalie riait de ces passions naissantes ; elle dansait, elle folâ-

LA PUPILLE. m

trait, et ne songeait qu'à inventer de nouvelles fêtes.

A l'aide de sa gouvernante, elle organisa, pour le jour de naissance de sa bienfaitrice, un théâtre sur lequel on représenta une pièce de madame de Genlis : la Rosière de Salency. Elle avait dans cette pièce le principal rôle, et elle le joua avec une telle habileté, que tous les auditeurs, et ceux-là mêmes qui ne comprenaient pas le français, applaudirent avec enthousiasme* La comtesse était ravie. Un vieux propriétaire qui assistait à ce spectacle s'écria que Torpheline semblait faite pour être actrice, puis aussitôt, comprenant qu'il avait dit une sottise, se retira tout confus. Mais le succès que Nathalie avait obtenu dans ce premier essai l'engagea à le renouveler. Tout l'hiver on joua dans la maison de la comtesse, des pièces françaises et russes, des comédies, des vaudevilles et même des drames. La plupart des principaux personnages de la ville parurent successivement sur ce théâtre. Le procureur se distinguait dans les scènes pathétiques, le président dans les situations comiques. Mais, avant tout, on admirait Nathalie. Elle montrait

daÂs chaque pièce un vrai talent. ETie ffrait un jeu naturel, un accent animé; de plus, elle était jeune et belle, et elle enchantait h comtesse.

La petite tille n'était point transforrace par tôug ces agréments. L'esprit de médisance et de ealotnnie n* était point anéariti. Quelques-tines des fëïnnmes qui, dans le salon de la comtesse, adrès* iiaïëïit à Torphefitie les pins pompeux éloges, qui rappelaient une fée, un ange, la déchiraient sans miséricorde dauâ leur intérieur. Elles raccusaient d'étre légère et coquette et d'avoir avec les hommes une liberté d'attitude impardotnable. B'nn autre côté, les pères de faniille économes disaient qite Ta comtesse pervertisiS&it leui* ville par son luie^ entraînait leurs feffltnes à des fôKes de toilette^ et qtxe si le gon^erhement M mettait ordre à dé telles prôdigalitêâ, la raison les obligerait à changer de résidericë. Les jeunes (illes faisaient aussi sur Nathalie quelques remarques êprgrammatiques, et Nathalie tl*ën ressentait rien. Elle savait qu'elle n'était point la fille de la comtesse, mais elle M'y songeait {joint; la comtesse n'y songeant point elle-même; Qiïehiubs perâdanës, epA avaient

"^our elle dé)d bietttëHIé^fiëë^ prétendaient poiïrtÉnt qu'elle ti'était point, cotilnfe on le disait^ renfant d'Un yalet de chambref, mafs l'enfant dn comte. Voilà, ajoutaient ces niêmes persoiined, ce qui explique comment elle a été étevéee avec soin. Êtte inventibn âôtitit tiii lionv^an préside à Torpheline, et lui attira un grand nombre de îprêtèn* dants. La comtesse ^vâlt, à diverses reprises, déclaré qu'elle Idi lài^sérâil ûfie partie de sa fort(me{ cette simple résolutidn bilfanta Une quantité de passions subites. Bans Féspace de deux ans à peu près, (abaque set-

naine irpj^aràissait un nouvel adorateur des grâces et de Théri-
tage de Nathalie ; et NathaRe Hait. Cdifibië elfe ne Cotnpreriait
point ramonr^ elle s'eifh'dyàit dti mariage. « Pourquoi, disâit-
ellb; bhangët* indtl heureuse existence potrr iine àiitre que je lie
contiâië pas? Et comnicnt pourrais-je me décider à quitter ma
protectridé, qui est pour moi une mère? d A ces mots, elle em-
brassait la comtesse, versait quelques larmes, puis un nouveau
plaisir effaçait son impression mélancolique, et les préteildâûts
à'éloignatent pensifs et Ibs poches viSéd.

eO LA PDPILLI.

Ces diverses tentatiyes suscitèrent de nouTelles colères contre
Nathalie. On s'écria que c* était une créature sans cœur et sans
âme, une intrigante qui trompait, par de sécréta calculs^ la
confiance de sa bienfaitrice.

La comtesse pourtant s*jnquiétait de ce qui n'inquiétait pas sa
pupille.

— Écouie, Nathalie, lui ditrelle, il faut cependant songer à toi.
Tant que je vivrai, je le sais, tu pourras éloigner de toi tout souci;
mais quand je serai morte, que deviendras-tu?

— Je ne vous survivrai pas, répondit Nathalie en frissonnant.

— C'est bien, ma chère enfant, mais tu es jeune et forte, grâce
à Dieu, et tu vivras encore de longues années. Seulement, voici ce
qu'il faut que je te dise. Tu ne penses pas .toujours rester fille; tu
dois songer à te marier.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Pour me tranquilliser. Il y a encore de braves gens dans le monde. Choisis qui tu voudras. Fais que je me réjouisse de ton bonheur.

— Si vous le voulez absolument, répliqua Na-

LA FVL»ILLt. 61

thalie, choisissez Tous-même, j'obéirai de cœur à Totre Tolonté.

— Nous choisirons ensemble. J'ai tu des prétendants qui ne te conviennent pas, mais ils ne sont pas tous de la même trempe. On m'a parlé hier d'un aimable jeune homme qui doit arriver ici prochainement. Il n'est pas riche, mais il n'est pas pauvre, et je te constituerai pour ton mariage une bonne dot.

— Cela n'est pas nécessaire. Je n'épouserai point un homme qui me séparerait de vous.

La comtesse sourit. Elle se faisait alors une riante image de son avenir. Elle voyait sa pupille mariée, continuant à vivre près d'elle, et déjà elle organisait en conséquence sa maison. Au premier étage elle plaçait les enfants. Elle aimait les enfants, et se promettait ^e prendre soin de ceux-ci. Ensuite, quand elle serait vieille, elle jouirait de leur affection et, à son dernier jour, elle s'endormirait dans leurs bras. Tout cela était très-bien pensé et très-raisonnable, et tout cela fut anéanti en un instant. Le lendemain la comtesse était

frappée d'apopleûe et mourait subitement.

69 11 rW ILLI.

Au moment de cette estalrophe^ Nathalie se promenait gaie-
ment à cheval dans les environs de la ville. En revenant à la mai-
son^ isllè vît itne agitation extraordinaire, des gens pédœ cou-
rant de côté et d'autre, des médecins catissant entre eux d'un air
singulier; àribtérieir^ retentissaient des voix de femmes plain-
tives. Elle descendit de cheval avec une impression de terreur, se
précipita dans la chambre de sa bienfaitrice, vit le corps immo-
bile étendu sur le lit, et tomba évanouie.

Quand elle se releva, après une sorte d'anéantissement, il lui
sembla que sa vie était arrêtée et qu'elle assistait seulement à
une ap|)ar^ice de vie. Elle promena autour d'elle un regard effa-
ré. L'appartement était rempli de gens de différentes sortes. Elle
voyait des ombres vêtues qui cachetaient des papiers, et des
ombres noires qui les (^servaient avec une sombre eipre^ion de
commisération.

Les prêtres entrèrent et récitèrent les oraisons. Nathalie regar-
dait et ne comprenait rien ; pas une larme dans ses yeux, pas une
parole sur ses lèvres. Elle était comme une statue ! (fè{ ateb une fi-
gure si décompose, qu'elle faisait à peine à voir.

Quelques jours ainsi s'écoulèrent. Près de Nathalie, des gens
faisaient des signes de croix, et elle faisait des signes de croix et se
prosternait sur le parquet, mais ne pouvait prier. Soudain dans la
rue brillèrent des flambeaux, et Ton vit s'avancer des voitures
tendues de noir et attelées de six chevaux. Autour de la maison,
une foule énorme. Tous les habitants de la ville avaient voulu as-
sister à ces funérailles, et jamais ils n'avaient vu un enterrement
si pompeux. Les principaux fonctionnaires, en grand uniforme,
portaient eux-mêmes le cercueil. Les dignitaires de l'Église mar-

chaient en avant. Les chantres entonnaient les chants de deuil. Le convoi se mit en marche. L'orpheline suivit le convoi.

Le service religieux est fini* La fosse est ouverte. Les prêtres bénissent la dernière demeure de la servante de Dieu. Les chantres psalmodient les dernières hymnes. Tout à coup un cri aigu, perçant, fait frissonner les assistants. Nathalie se précipite au bord de la fosse et inonde le sol de ses larmes. Elle vient de comprendre son désastre. Le sentiment d'un malheur irréparable, d'un dé-

•4 LA PUPILLE.

laissement sans fin s'est éveillé en elle avec le sentiment de la vie. La foule se disperse. Les heures s'écoulent. L'ombre du soir s'étend sur la terre. L'orpheline prie et pleure sur la tombe de sa bienfaitrice.

Près d'elle une femme s'écrie :

— La pauvre fille a bien raison de pleurer, la comtesse ne lui laisse rien.

— Elle n'a point fait de testament, dit une autre. Sa pupille a de quoi pleurer, il ne lui reste rien, absolument rien. Que va-t-elle devenir?

Nathalie relève la tête et aperçoit deux vieilles femmes pauvres, comme on en voit à tous les enterrements, qui causent entre elles en regardant l'orpheline.

Effrayée de cette interprétation de sa douleur, Nathalie se met en marche pour retourner à la ville ; mais elle s'arrête à la barrière. Où peut-elle aller? Machinalement elle se dirige vers la

maison où elle a passé tant d'heureux jours. Des gens de justice y sont réunis, et sur le seuil est la femme d'un petit fonctionnaire, Viera Ivanovna.

Après les obsèques, les principales dames de la ville s'étaient réunies pour s'entretenir de ce grand événement. D'abord, elles exprimèrent quelques regrets sur la mort subite de la comtesse et firent quelques phrases banales sur les vanités de ce monde, puis bientôt en vinrent à la médisance. La comtesse avait eu tort de se passionner pour cette créature, qui n'était point, disaient-elles, comme on l'avait prétendu, la fille de son mari, mais tout simplement la fille de son valet de chambre. Elle avait eu tort de l'élever comme une enfant de grande maison. Et maintenant quelle était la situation de cette malheureuse? Elle ne pouvait remplir l'emploi de gouvernante, ayant été si gâtée, encore moins celui de demoiselle de compagnie. Une de ces charitables dames dit qu'elle lui donnerait bien pourtant un asile dans sa demeure, si elle n'était obligée d'aller à Pétersbourg. Une autre n'avait pas d'enfants. Une troisième avait des enfants, mais elle craignait de leur donner un mauvais exemple. Une quatrième n'avait point de place dans sa maison. Toutes enfin renonçaient à s'occuper de la jeune fille devant laquelle naguère elles

te u ruFiLii.

ç'ipcliii^ispt «ii wAiiirtoisçnpicnt. Withalie n'avait ^ucun refuge.

yiejça^ lyappvp^, qui »y\$iU le coBwrgensiWe, s'appçOQh9 d'elle et lui dit :

— Katb^lte Pauloyna , oà aUesi-YOUs yiyre à pjrêscint2

— Écoutez ; je ne suis qu'une pauvre femme, j'ai une famille nombreuse, et mon mari n'a qu'un maigre salaire, mais si tous ne craignez pas d'habiter avec de pauvres gens, venez chez nous.

— Je puis-je, en conscience?

— N'ayez nul scrupule : Je ne puis vous offrir de rester toujours avec nous, mais au moins pendant quelque temps.. On écrira aux héritiers; sans doute ils ne vous abandonneront pas.

— Que Dieu vous récompense, murmura Nathalie, et elle suivit Yvonne.

Cette femme, en effet, n'était pas riche, et son mari, qui était un honnête homme, ne savait pas s'enrichir. Ils occupaient avec leurs six enfants quatre chambres. La meilleure fut assignée à Nathalie. Elle ne traitait pas comme celles que les laquais

LA EUPHROSINE. 01

habitaient dans la maison du Comte. Quand l'orpheline y entra, une chandelle y était allumée dans un chandelier de cuivre ; une servante aux pieds nus y préparait un lit; partout on voyait les traces d'une hideuse malpropreté, inséparable, en Russie, de la pauvreté, et à la porte résonnaient les cris des enfants.

Mais à tout cela Nathalie était indifférente. Les choses extérieures ne l'affectaient plus. Elle était concentrée en elle-même et vivait, pour ainsi dire, de son chagrin. Quelques-unes de ses anciennes amies lui adressaient parfois de froides paroles de condoléance; d'autres ne lui disaient rien. Ses jours se passaient dans une sombre uniformité. On eût dit qu'elle était morte subitement avec sa protectrice, et que tout d'un coup elle avait vu dans sa profondeur l'égoïsme de l'espèce humaine. C'en était fait

des joies qu'elle avait goûtées, de son ignorance et de son insouciance. En un instant elle avait fait l'épreuve des vicissitudes de la vie. Dans la tombe de sa seconde mère elle avait enseveli toutes ses illusions; elle s'agenouillait sur cette tombe et élevait sa pensée vers Dieu, ^ ealn

et LA PUPILLS.

mais sa douleur par la prière, et se soumettait avec une muette résignation à la loi de sa destinée.

Le mari de Viera et le gouverneur avaient écrit à diverses reprises aux héritiers de la comtesse pour recommander à leur générosité sa jeune pupille. Après une longue attente, le gouverneur envoya à Nathalie un billet de cent roubles, offert à l'orpheline par ces magnanimes héritiers. Bientôt on apprit qu'ils étaient en procès Tun avec l'autre. La magnifique habitation de la comtesse fut démeublée et abandonnée. Peu à peu elle se dégrada, et personne ne s'en occupa, et le procès, en vertu duquel elle est fermée, n'est pas encore fini.

Quand on sut que Nathalie n'avait plus rien à espérer de la fortune de la comtesse, Viera n'eut plus pour elle les mêmes procédés. Un an s'était écoulé, et dans la pauvre famille du fonctionnaire, Nathalie occasionnait nécessairement un surcroît de dépense. Elle le sentait et s'efforçait de lui être de quelque utilité soit en s'occupant du ménage, soit en donnant des leçons aux enfants. Elle voulut aussi aller au marché acheter les provisions, mais pour ce nouvel acte de bonne volonté elle ne

s'attira que des reproches, parce que, ne sachant pas marchander, elle payait tout trop cher. Elle ne rendait pas non plus de vrais services aux enfants, car elle les gâtait.

Ce qui est difficile, ce n'est pas de faire une bonne action, mais de la continuer. Viera Ivanovna avait de généreux instincts, mais dans la difficulté perpétuelle de sa situation matérielle, elle perdait le sentiment de délicatesse, qui donne le plus de prix à la bienfaisance. Elle se plaignait devant Nathalie de la cherté de toute chose, des besoins d'une famille nombreuse, et quelquefois laissait entendre qu'elle pourrait louer la chambre occupée par la jeune fille. Souvent son mari lui reprochait de parler ainsi, et elle lui répondait d'un ton aigre et gémissait des privations imposées à ses enfants par le séjour de Tétrangère. De sa chambre, Nathalie entendait ces plaintes, et elle voulait y mettre fin à quelque prix que ce fût. Mais que faire? Où aller? Elle alla trouver les personnes qui autrefois lui témoignaient une tendre affection, et les pria de lui procurer un emploi. On la reçut d'un air de protection et on l'engagea à revenir, en lui pro-

70 U PUPIL|f.f.

mettant 4e s'npçuper d'elle. Elles semai^eis 9'i^cpii- Isient de joiii: en jour et Yiera se montrait pluç sjççrb^^ et la positjpn de la pauv^e orpbeliae deve* naît plus intolérable.

Un ipat^ elle passait dan^ m^ rye, triste, le front baissé, pensant qu'cUci était inutile sur cette terre, inutile à topt la monde, ^ charge même à \^ famille qui lui donnait un fefugQ. Tandis qu'elle cheminait faisant ces réflexions, elle rencontra le vieillard qui avait signalé son talent dramatique.

Cet homme était un singulier original. Il employait tou^ ses revenus à satisfaire sa passion pour la musique, bien qu'il ne sût pas ^a musique. Il avait ofganisé un orchestre dans i^pp village, et, çonipe tous ceux qui se laissent abso^^ber par uno idée, il ou-

bliait le reste. Ses affaires étaient en désordre, mais il ne s'en inquiétait point. Se^ paysans jouaient du violon; son intendant copiait des notes; son bailli frappait la meşv|^e; les ^of?nts ^ux lèvres épaisses apprenaient à jo^gi; de la flûte, et à ceux qui av-
qient de.lsirgeç ^RfMJes Pn confiait les basspi^s. Pe Mospu, 1-
ardept vj^illaril fit T^pir des instruments et un maître 4^.
clfa[>elle. 4 tput

Ifistâht, il iri^tât chez Itii ses vôi^ns, et paraissait
1r2i1iî§|)orté de joie quâiid sdèH^h^ dans tin bosquet ou dans un
taillis de son parc, ilentëfidafit rëson* ier, ctfttTthé fe'fl fie é' j fût
pas attendu, fduverture du Calife dé Bagdad m de f Aveugle de
Tolède. Apres avoit \ÀnA ëiiseigné là musique à une partie de ses
selfs, l'idée lai vint de tirer un bénéfice de leur instructioiht. Il ne
voulait pas les ^ëîiâre, bien qu'on les eût achetée à un bon prix: Il
les eonduiliiii daii^ déâ ville^^ et il le^ louait pour les bals et les
rep^éseflâtîôîls théâtrales.

B partit toiift joryeujc de rencontrer Nathalie et lui demandât,
ttvéc un visible intérêt, ce qu'elle était âevediié depuis la mort de
la cdmtesse; La jeune fille lui dépeignit francheiient sa situation,
l'embarras de Yiera, avec qui elle demeurait, Tin- Succès des dé-
marches de ses autres amies, et lui demanda conseil.

— Ah I vous en êtes là, s'écria vivement le vieux faiéloniaîe;
bénissez le èort qui vous conduit ainsi 8aris votre vrai chemiii.
Dans quelques jours arrivera ici une troupe d'acteurs excellents.
Son directeur^ Ivaù KôTTimitch, est t&oâ intime ami. Il

72 LA PUPILLB.

doit prendre mon orchestre... à bon marché, en yérité... Mais
n'importe... U aime Tart... Je suis aussi un artiste.

— Eh ! quoi, s'écria la jeune fille avec effroi, TOUS pensez que je dois me faire actrice?...

— Oui, et cela ne doit point vous effrayer. Supposons que vous trouviez un emploi de gouvernante. D'abord, vous serez par là réduite à un état de servante ; non, je me trompe, à une situation pire que celle de la servante... Ensuite, que gagnerez-vous? Une trentaine de roubles au plus, tandis que dans la carrière qui s'offre à vous, vous serez votre maîtresse, vous obtiendrez trois, quatre mille roubles, et vous aurez ainsi le moyen de récompenser celle qui vous a ouvert sa demeure.

L'idée de pouvoir faire un présent à Yiera souriait à Timagination de Nathalie. Cependant son cœur était péniblement agité.

— Que faire? murmura-t-elle. Je ne puis, en tout cas, prendre une si prompte résolution. Il faut réfléchir... et d'ailleurs, si je n'ai pas de talent!...

— Pas de talent I Vous avez des facultés telles

LA PUÏPILLE. 73

que je n'en ai jamais vues de semblables. Croyezen un vieil artiste... Rappelez-vous ma prophétie.

Quelques jours plus tard, le viellard se présenta chez Nathalie avec Ivan Kommitch. Ce directeur ressemblait à un maître d'hôtel. Une cravate blanche en mousseline, un large cachet tombant sur son pantalon, et son grand nez et ses grands cheveux lui donnaient un certain air imposant, et t^npnéraient^in^i Vexppe-sion naturelle de sa figure rouge et nijiise. Dans son entrevue avec laT jeune fille, il s'efforça de se rendre charmant. Il parlait

d'une ^voix caressante, clignait les yeux, et comptait imiter dans la perfection l'homme du monde. î

— Mademoiselle, lui dit-ij, en |a,is.ant diverses

contorsions, vous avez été habituée à une vie

éthérqe,. çt pai;, malheuf .nous , n'avons point de palais à vous olfrir. La fortune est capricieuse et volontaire. Je n'ose pourtant pas l'accuser, parce qu'elle est fenime, et que je suis l'humble adorateur des femmes. Au, re^te, .e^^^ que

vous n'aviez pas be^o^;i de palais, qu'il fallait à votre beauté le tjemple solennel, le temple de Mel-

pomènc. Ne craignez point de venir à nous, mademoiselle, nous serons vos serviteurs, vos esclaves. Ma troupe, pour ce qui tient au bon ton, est sans pareille dans l'empire de Russie. Je sais choisir, et parmi mes acteurs il y a plusieurs gentilshommes de naissance. L'un d'eux, nommé Velski, a reçu une éducation distinguée au gyninase, et il est le neveu d'un conseiller; un autre a été fonctionnaire public. Tous d'ailleurs, quelle que soit leur origine, sont des gens bien élevés, et nous vivons ensemble, dans un parfait accord, comme les colombes. Pour eux, je me sens prêt à tout sacrifier. Quelquefois on me reproche cet excès de dévouement, mais ma conscience est pure, mon ftme tranquille. Je veux seulement qu'on m'aime.

Ces belles paroles n'éblouissaient point Nathalie. Mais que faire? Elle était jeune, inexpérimentée, ne sachant rien des secrètes coulisses de la vie. Dans l'art, elle ne voyait que l'art. Longtemps cependant elle hésita encore, elle éprouvait un effroi

qu'elle ne pouvait surmonter. De nouveau, elle invoqua Tâppui des personnes de sa connaissance ;

ie nmremj eHlè-isùbitf (éhcore jpatîcnimiBnt les pénibles remarques de Viera. Puis un jour vint où sa patience se l'ôU-ta'Ëpùisée. Un jour, Viera se mit à dire iqtie Qr'élâStttnë gtmié-Mie de dbifnfér une brillante éducation aux filles pauvres, que cela lie «e?i?»it^'^**^vé16pf)èr leur vanité, sans leur fournir ufi mëyen'^ gagneriez vie; ensuite l'âpre Yiera s'écria qu'elle regret-tait bien de ne pas louer la meilleure 4e ses ehambres.

Après ceÊte démise récrimination, Nathalie écrivit â<]Ummt-telbqu^4elle consentait à entrer dans sa troupe. 'H acoowftft tout joyeux, la félicita de siai décision, L'àec9bla*âe éomplimeits'^ - lui assignk un traitement de déiixiyiillè roubles, san\$ compter une représentation à son bënë&ce. Ensuite il liii présenta un(écrit que Natfadflie signa sans le lire. Ce jour-là lâême, elle alla s'installer dans une autre demeure. ^Vî^rff, saisie de repentir, la conjurait de rester avec elle, et, ne pouvant la fléchir, l'accusa d'ingratitude.

La semaine suivante, une énorme affiche annonçait aux'babitants de la ville que très-prochainemeni une jeune actrice, nom-mée l^éodrine.

yf^a li PUPILiE.

aji^ir^k rjipnneur de débutcar dami pluâieur» rôles tragiques, et cpnûques^::, .7 . n ^ . ^OnneffÇ^t sei figurer rio^gaf^ion «K<^Uée dans , les, boQOtea; limes 4^ lahpeijle^ capitale par cette

. nQUVÇUe. : y,'-.- :::::.;■. -j-. .\ • ■ '

. — VoUà doDje, .s'écrite-t-^a,jfjiiitf«':en)!est venue, cette
fiUe.de.3erfi.A:ar.liett.deiCberQber à se prûGurer>rUii bonnête
moy^ⁿ d'existence,/ voilà le parti qu'elle a pris. Pour^pioi.n'lart-
tûlle pas eu re- ..cours à nous? Bien certainement nous lui au-
rions trouvé une place, ne fût^^{-G^}.iqufen méiQDire de la com-
tesse! Mais il .n'y. avait riie»4eboQ à attendre de cette effrontée.
Du vivant «desa protectrice, elle pouvait gardec^encore qvbejqe
réserve. .Maintenant rien ne Tarrêtera. - . t , . Ainsi parlaient les
femnies* Les hommes riaient. .. Nathalie commença à- ap-
prendre ses rôles, se rendit AUX répétitions et fit coQnaissa^cç
avec les gens de la troupe. Dans cette troupe.il y avait en effet
deux acteurs d'origine aristocriatique :: l'un, renvoyé du service;
ethanni<de toute! administration publique; Vautre, ^ei^voyé
du:gyn;ip9^ pour diverses ^ç^isc^. Çelui-^p^^^^tiia joua^^
homme

aveuglé pàl'èa présomption et peu à peu entraîné par de mau-
vaises habitudes. Uh rêve chimérique y avait' «conduit à la car-
rière théâtrale ; il y menait avec ses camarades iinê vie dissipée et
grossière. A tout ihstant it se repentait de la résolution qu'il avait
prise; il méprisait son oisiveté, son existence hotitéusQ, il passait
des jours entiers dans un profond chagrin.

La troupe divan Kommitch se composait d'une vingtaine de
personnes qu'on pourrait caractériser en quelques mots : le co-
mique Koulitchôf buvait quelquefois; le noble Ivanoff buvait
frêc[ueniment; le tragique Condratof buvait sans cessé. Les
autres buvaient plus ou moins. Un seul, un vieillard, nomètié f
ierre, était plus sobre, peut-être parce qu'il n'avait pas le pouvoir
d^être autretnent. On ne lui 'confiait qiie lès rôles miiets du insi-
gnifiants, et il né recevait qii*un taïsérable salaire. Koulitchôf

effrêx-ëiëndiant Velskî s'efforçaient de l'embarrasâer, et s' amusaient à lui faire toutes sortes de ïnéctiântes plaisanteries. Un jour, par exemple, ils lui'affiritiâieht du (oiï le plus grave qu'il remettait 'avec une grâce ravisisanie une lettre sur

79 LA P! ?P|Li^

la ficène, que le mouvement seul de cia main suffisait pour, attei}.drir les spectateurs jvs^'aux larmes. Uu autre jour, ils lui envoyaieat divers billets anonymes, qui étaient autant de déclarations. d'amour, et ils lui persuadaient qu'il atvait tellement fasciné la femme du secrétaire du gpuverneur, que, pour le suivre, elle était prête à quitter son mari. Ces mauvaises inventions faisaient quelquefois pleurer le pauvre Pierre*

La partie féminine de la troupe se composait de deux ou trois vieilles commères pareilles à des cuisinières, de deux jeunes filles de douze ans et de trois soubrettes prétentieuses, perpétuellement occupées de médisances, d'intrigues et de toilette. La principale actrice, nommée Ivanpvna, n'était pas listide, elle avait occupé le premier rang ; . elle se vit éclipsée par Nathalie et la prit en haine.

La jeune orpheline ne pouvait avoir le moindre goût pour une telle société. Elle prit le parti de passer seule dans sa chambre tout le temps où elle n'était pas obligée d'assister aux répétitions. Les acteurs et les actrices paraissaient fort peu satisfaits de sa fi;oide politesse. Yelski pourtant, à

cajMiife 4'dle4 cessa de boire, et Pierre, eochanlé de V élé-gance et de la grâce de la jeune fille, résolat de se dévouer à son service. Ce fut pour ses camarAdjSs un nouveau sujet de plaisanterie. On Ipi conseilla d'instituer Nathalie son héritière et de lui

abandonner sa tabatière en argent, Tunique trésor du pauvre comédien*

Enfin arrive le jour du début.

Le théâtre, organisé dans Tarsenal de la ville, avait été réparé, les loges reblanchies, les banquettes recouvertes de calicot neuf. Iva Kom- Biitch avait voulu se distinguer. À l'heure indiquée, tous les habitants se précipitèrent dans les galeries ou au parterre; un grand nombre ne purent trouver de places pour s'asseoir. Le rideau se lève.. L'étudiant, vêtu assez convenablement, grâce à l'assistance de ses amis, joue avec succès

Le comique Keulitchof,. qui a Vhumour naturelle 4çs fusses, amuse les spectateui». Tout cela pourtant n'est qu'un prélude. Soudain une vive curiosité se manifeste dans, toute h salle. Sur la scène s'avapce Nathalie, vêtue d'une simple robe blanche. Elle s'avance avec sa noblesse de main-

tien et sa grâce naturelle. Elle parle non point avec cet accent aigu ou tauque qu'on entend si souvent résonner eh Russie, mais avec une douceur d'organe qui enlante tous les auditeurs.

Elle promène autour d'elle un regard calme, mais mélancolique, et voit de côté et d'autre ses aïïiis de la veille. En ce moment la salle retentit d'applaudissements. Par une sorte de mouvement électrique, tous les hommes se lèvent et, entraînés par cet enthousiasme qui quelquefois s'empare des masses, ils manifestent le profond sentiment d'intérêt que leiii^ inspiré la jeune 'fille J Tous les -visages sont animés/; tous les yeux étiirtcellent; le bruit ne fait (Jue s^dcifoitre ; la pièce ést'ètispendué; les femmes sont attériBWës;qûelques-uhèy pléiiren!/?; les vieilles chuchotent âvôîx basse ;'les a(îteurs sont ébahis; Ivati'KoinniîLA

se frotte les mains; le bon Pierre esttfems'le'Tdvîèsenient ; Naltalie sanglote.

Jamais,- dktfe ce'tlfef-lieu 'de' gduvémeàient', Si n'avait rieri vu de semblable. ' ^ ^ "'■•

Peu à peti l'enthouslàsTne se calma et le public redevint ce qu'il est habituellement, c'est-à-dire, un enfâit ignorant et fantasque, à qui il faut sans

tesS^ d^%t(iJiVeàUl jouetè. L'impfedâion produite par Nathiâlfe qvlaôd, 'p6tir la première fois, elle parut sftHal^sèètifié, Hfeffii^ graduellement. Biètîtôt on en tiful à disèùière s(Jn talent; des critiquaes se prononêê^kt; d'ésvoîx ennemies furent entendues. Des partife se farinèrent, qui; peu à peu, s'éloîgnarit de la première question, se disputèrent sur diffëfentes cHosiBS,'è'échauffèrent et colomnièrent. Plusieurs intérieiirs de famille furent désunis,- et latlt de querellés occupèrent la petite Tille, que l'hivet 8*écbulà sans qu'on s'en aperçût.

De Nathalie personne rie s'occupait plus. Elle revêtait son costume; jouait et souriait : donc, cela devait lui plaire. Le théâtre était toujours très- Iréquenté, et elle était applaudie. Que pouvait-elle désirer de plus? '

le printemps vint, ou, pour mieux dire, la saison qui, en Bus-sie, doit faire l'office du printemps. Les propriétaires attendaient les beaux jours, et, après les avoir " ^âineïïietit ^attendus, par-taient, aux premiers 'rayôhé* dû feoîéil, pour la campagne. Le gouverneur etilrè'prit tfhe -tournée officielle. Le

théâtre fat fermé.' NàthâHe espérait^ être délivrée

Ivan Kopisûtcb faisait di'aAitres :Com})iw^M^.

Eipi:é% il, s^ rdndaiyt W9fSQ sa troupe am^ ii^^ i^ent^g. foii^i^, érigeait à, h hâte ua. théâtre, àzm un haogar qv^ cl»Qs,ua.iaua^e,.et y doobail.phi* sieurs représentations. Nathalie r^t. l'ordre de

se préparer à qe^e^.i^igration.JElKD^. s^'iltepiiail point 4 une. t^e. iiypnctioifi. E)le^'|i'aurait^. j^ai^ pu se décider. à^seCftire! actrice^ ^h eU^s^aît^su qu'elle devait maliser. avec^ des hal^dios^ d^,chaglatans et des ménag^ries. En montait sur lascène, elle se tiouyait encore au n^oins en partie j^ son élén^t* Repoussée par la société^ elle, voyait encore autour, d'ella cette qième société (piî, peu de temps auparayai)it| lui témoignait tant d'affection. Et maintenant il fallait qu'elle s'en allât err^ en différents lieux avec, des gens dont le, caractère l'ef-frayait, dont les habitudes lui étaient insupportables. La nouvelle obligation que son directeur voulait lui imposer révoltait ses instincts de pudeur et suscitait en elle une ferme résolution. Elle déclara à. Kommitch qu'el]^ ne voulait pas^ qu'elle ne pouvait, pas aller aux foires* Ivan Kpnuoitch

tira de sa poche le contrat qu'elle avait signé et lui répondit froidement qu*il s^adresserait à la police. Par ce contrat, Nathalie s'engageait à jouer, pendant six ans, partout ou le directeur Tordonnerait, et à payer, en cas de refus, une indemnité de six mille roubles. Ivan demandait ou qu^elle jouât ou qu'elle payât. En vain la pauvre Nathalie pleura, gémit, invoqua sa compassion. Elle était en son pou;voir ; il resta inflexible.

Alors elle se souvint du vieillard qui l'avait entraînée dans cette odieuse voie et sollicita sa protection. D Técouta avec attention, s'attendrît à ses plaintes^^ lui baisa la main, puis, ayant réfléchi un instant, lui dit que cette aflaire n'était point difficile à

arranger. Pour payer le dédit de six mille roubles, il allait vendre deux de ses serfs, tous deux excellents musiciens ; il mettait seulement à l'accomplissement de ce sacrifice une condition si extraordinaire, que Nathalie ne pouvait le comprendre, et lorsque enfin elle le comprit, elle chassa de chez elle, en rougissant de colère et de honte, l'impudent vieillard, et ordonna à son domestique de ne plus jamais le laisser entrer.

Il se retira en riant et en disant qu'il avait déjà vu de pareilles scènes et qu'il en connaissait le dénouement habituel. On commence par s'emporter et Ton finit par céder à la nécessité.

Mais déjà Nathalie ne l'entendait plus : elle s'était enfuie dans sa chambre ; elle avait fermé sa porte elle priait, pleurait, agenouillée devant les saintes images, et elle était comme anéantie par la découverte qu'elle venait de faire. Tout à coup elle découvrait qu'en se rangeant parmi les actrices elle avait non-seulement rompu les liens qui pouvaient subsister encore entre elle et ses anciennes connaissances mais qu'elle avait perdu l'honneur de son nom .. Tout à coup elle comprenait le sens de certains éloges et de certaines paroles qu'elle avait entendus proférer au théâtre par ses admirateurs. Elle se sentait saisie alors d'un profond dégoût pour son succès et pour l'approbation du public. Elle maudissait la folie qu'elle avait faite dans son inexpérience, et qui la condamnait à être perpétuellement l'objet d'une louange honteuse et d'une poursuite dégradante. Oh ! si elle pouvait s'affranchir de cette affreuse profession !... elle

aimerait mieux commander Faumône dans les rues ; elle aimerait mieux être un rude travail, qui au moins ne la ferait pas rougir.

Peu à peu sa tête se troubla. Il lui sembla voir près de son lit la comtesse, qui la regardait avec un méchant sourire. Ensuite il lui sembla que, l'un après l'autre, tous les acteurs s'approchaient d'elle et lui adressaient des déclarations du répertoire, puis mettaient le doigt sur leurs lèvres et la priaient d'être discrète, et elle les écoutait et les encourageait. Bientôt, elle se sentit dans tout le corps un froid glacial puis une chaleur ardente. Elle avait la fièvre, elle soupirait, gémissait et appelait à son secours ses anciens amis..

Toute la journée, son mal ne «fit que s'accroître : toute la journée sa vie fut en lutte avec la mort, et sa jeunesse triompha. Le médecin qui fut appelé près d'elle s'occupait beaucoup plus d'agriculture que d'études médicales, cependant il guérissait ses malades tout aussi bien qu'un autre ; mais ce qui aggravait l'état de Nathalie, c'est qu'elle ne voulait accepter aucun remède. ,.

Pas un des habitants de la ville ne lui donna en

M LA PUPILLE.

cette occasion un témoignage d'intérêt. Pierre seul se dévoua à son service : il s'établit à la cuisine ; il allumait le feu, faisait chauffer les bouillons, courait chez le pharmacien, stimulait son! activité, irritait le docteur, enfin, ne cessait de s'occuper de la pauvre malade. L'étudiant passait sous les fenêtres de Nathalie et en regardait avec tristesse les rideaux baissés. Il avait renoncé à ses ,••■«.

distractions d'autrefois. Il était taciturne et mélancolique.

Ivan Eommitch était aussi fort troublé de cette maladie. Il calculait ce qu'elle lui faisait perdre en retardant son départ, et ce

qu'il pourrait retenir sur les appointements de Nathalie. Après de longs jours de souffrance et de langueur, lorsque enfin la jeune malade se sentit mieux, elle remercia avec un tel accent de sensibilité le bon

Pierre de l'attention qu'il lui avait témoignée^ que Pierre, dans l'excès de son émotion, ne se possédait plus, et dès ce jour il aima l'orpheline comme si elle avait été sa fille.

Ivan Kommitich' venait la voir chaque jour, et, ayant reconnu sa délicatesse et sa fierté de carao-

LA PUPILLI. 87

tère, il eut recours, pour la gouverner, à un tout autre langage; il se mit à gémir sur les sacrifices auxquels il se condamnait pour entretenir sa troupe; il dit que, comme il ne gagnait plus rien, il ne pouvait plus continuer ses dépenses, qu'il était réduit à la misère, et que ses acteurs, forcés de se disperser, vivraient aussi dans la misère. Il ajouta qu'il Nathalie seule aurait pu les sauver (Tune telle détresse; si elle avait voulu les accompagner à la foire de Temenef, où elle trouverait un beau théâtre, fréquenté par une société distinguée, n parla si bien que Nathalie ne se sentit plus la force de résister et annonça qu'elle irait où on voudrait, quand on voudrait. Ivan, ravi, donna l'ordre de faire les préparatifs de départ.

Les cuirasses de chevaliers, les manteaux espagnols furent raccommodés, les décorations rafraîchies par quelques coups de pinceau, les perruques réparées, et enfin la cohorte dramatique se mit en marche

La route était sablonneuse, l'air était lourd, le soleil ardent. Nathalie, épuisée par sa maladie, était ass-

.. ■ r . | ' • • .. • , : . fi " : ' - : ' .. * - ; . s . j ^ i

mise entre , deux vieilles actrices, dans une kibitka garnie de haltes et conduite par Pierre. Devant cette voiture étaient deux Tourgons portant toute la troupe et le mobilier au théâtre. Les femmes

cassaient des têtes ; les hommes, eh bien

de chemise, cherchaient à se préserver de la chaleur du soleil et sommeillaient tant bien que mal. Tout le jour on cheminait ainsi. Le soir on s'arrêta dans un grand village, dans la cour de la poste. Les chevaux sont étourdis ; les voyageurs se réveillent, se lèvent, s'appellent l'un l'autre : oh

exhibe les provisions . réparées pour le trajet et les grosses bouteilles carrées pleines de Uqueur. Les enfants se rassemblent autour de ces nouveaux venus ; le maître de poste salue d'un air spacieux.

.. , ■ • ■ \ i : ; V ' - . jr ' l : - . ' . ■ ; - r l . ' . : . • ■ ' : > ' ■ ' " • l

et sa femme prépare le thé. Bientôt le repas est achevé et les bouteilles sont vides ; alors com-

mencent des plaisanteries et des chants singuliers dont Nathalie n'a jamais entendu le moindre mot. Ivan Kommitch est parti en avion pour accélérer l'organisation du théâtre de Temnef, et sa troupe est en pleine liberté. Les plaisanteries de- Viennent de plus en plus grossières ; quelques ac-

trices en rougissent. A ce honteux à nusélnent succèdent des discussions, puis des injures, et aux injures, des batailles. "Deâ-feteries Ti'ènt ét'applaudissent. JUfe écteurs tonàbéùt |(àfr tè-Wrey se relèrent, se prennent aux cheveux en poussant des terribles féroces. Nathalie regarde avec effroi éssence, et les enfants continuent, -et font des draps et des Cibles.

Le comique Kullit<b6f, cotoplétietttiVëy s'avance, en trébuchant le préfixe de la kSWftat'''^- '

— Quo'ftis iw là? dit il eri"«adressattt' a Torpheline; -esl-è qiëtufétJî?oïé* meilleure que moiW, petite pécure?... Je te conseille de faire la Pécieuse avec moi/ji A'ètl&siL. è'tlais te montrer...

— Ne la touchez iptisl k'iiti^"W'&né v'eixronique Ivanovna. C'est une fièvre attlèj^d-ttftte haute origine. Son père montait derrière les fosses J'Il était laquais; -'-"^ "' ^^ • - "'-^^ ' '

— Ah! nous allons lui dire déifie 'irÈtôâ à' cette belle datiié, fél^fiâ EoûÛÂAôf avé* un'^éclat de rire^Etirs'apprtehedelakîbifka: '^'^^^^ ' '

Nathalie, effrayée; (îfiôî^bhè à -siéécîiier.' ' " ^ ' L'élû^iântW^rfciipilevéfs elle. ' '■

— Arrêté I dit'il âKôuHtchûf.

«o f.â PWILlil.

— Oui, toi.

— Noiiy je ne m'arrêterai pas.

— Arrête, ou sinon prends garde à toi.

— Je ne te crains pas.

— Nous verrons.

— Oui, nous verrons, s'écrie KouHtchhof en s'élapçant sur la kikitka i mais^ au même instant, Tétudiant le saisit d'une main vigoureuse, le jette par terre et, la figure atdente, l'œil enfUoximé par la colère, lui met le genou, sur la peitriae et lui serre la gorge»

— Demande pardon, lui dil-il* — Non, murmure Tivrogne.

-^ Demande par4on«.. sinjon je te tue comme un chien.

En prononçant ces mots, il lui serre la gorge des. deux mains.

— Pa,i.«. ar.>.« «jipa! balbutie Koulitchof.

L'étudiant lui permet de se relever et s'éloigne.

Pierre fait, le signe de la cf oix«

Enfin le tapage s'apaise. Çl^ et là retentissent encore quelques plaintes et quelques grossiers

là FDPILLf 91

propos. Mais toute la troupe se sent fatiguée. Les femmes se retirent dans la maison du maître de poste ; les hommes cherchent de côté et d'autre un endroit pour dormir. Nathalie n'ose quitter sa kikitka et y reste seule. Pierre, s' étant recommandé à Dieu, s'enveloppe la tête dans sa touloupe, se couche par terre sous la voiture et ne tarde pas à fermer les yeux.

La nuit est très-belle : dans l'ombre apparaissent les cabanes de paysans, rangées sur deux lignes et dominées par les flèches des clochers ; des millions d'étoiles scintillent à la surface d'un

ciel gris ; un léger vent agite les feuilles des sorbiers, et à quelque distance résonne le bruit régulier des pas des gardiens du village. Nathalie ne peut fermer les yeux, l'impression de cette fraîche nuit s'associe dans son esprit à un perpétuel sentiment de tristesse. Sa vie n'est-elle pas semblable à l'aspect de ce ciel gris? Ces étoiles ne sont-elles pas l'image des heures lumineuses de son enfance? Qui sait ce que l'avenir lui réserve? Ne verra-t-elle pas luire quelque part une clarté bienfaisante? Quelles injures, quels chagrins doit-elle subir encore? Quand

o2 iA'PUHL'tfc.

finira son lristè'Wrt,""at ^W"ijlli"éï commeit

Tolit à C'otip bIIc (îistîigùe 'Une Voix Ireiiblaitte qui l'appelle par son liom.

Elle se lève sur la charrette et aperçoit Tétu-

V\i'if i-'i---] '■'"filiy Lhi

.. -jU.

diant, qui évidemment désiré lui parler et qui nesite.

Après quelques minutes de silence, elle lui dit :

— J'ai à vous rémerciei'. Vous m*âvëz tantôt sauvée a un affront.

L étudiant secoue la tête tristement, . ,

— Un affront aujourd'hui, répond-il; demain peut-être un autre. Voyez dans quelle société vous êtes tombée.'

— Je le sais, Hélas ! Telle est ma destinée.

— Vous rie connaissez pas ces iiécnants hommes ; ils sont capables' de tout.

L'étudiant prononça ces niots avec un pénible agitation.'

. — Toute ma vie ne peut se passer ainsi, reprit Forpheline. Qui sait ce qui arrivera?

— jNoii, toute votre vie ne peut se passer ainsi ; mais comment là cliàri'ger? ihl si vous voulez

le permettre ; si j'osais, j'en ai bien peur, je craindrais de vous

-rHathalie le'regardq ftvşç»^npç, jçxpre^sion de curiosité.

— Lai3f#rnïovp^s,jl^ dwa^^erif rfipref|d_réftidîaat : eatril
coAvenable.qu vue. personne coipçie Toia,'.&iijeun€i,.si.bien
é^Bvpe^ g'en. Tiewe^sans pèii&)ni mèr^.ei S2^ns>a|ic|m
appui^,;s'a6soci|er à des gens comme nous?

in^Oht n<ai,i non, s'écrit Nathalie en. rougissant.

"i'-^^ C'est ce ^te^epenssii^f M?i|Sx:c^mefit:fai.re? Vous avez contracté, mi Qi^^onieiiit. h^p]:^dent, et ^vons né pouvez Je ron)prek,y.Ppuy£ZiNyouS jTuir? . . . Nonv. .' laepoHcevcms arrêterait ;S^s c^e^je songe àoeqlay «tiemè pins armyer à uDe|i^p)i4iopv.*

— Que n'ai-je, murmure tristement Nathalie, demandé vos conseils pliiis;itôtl rt u::,

!'-û-Oaiy je vou\$ aurais en conscience jjit la vérité. A présent, il est trop tard..r et §5 youjs le roiaiei absoluinent.ii. s'il. m'est pcormis de vous oxprimeil mon idéCé*^ si je n'avais peur, je pourniâ vous indigiM: un moyen..:

94 LiL POPILLI.

— Lequel? parlez, de grâce.

L'étudiant se tait. Son âme est en proie à une lutte violente. Enfin il dit, d'une voix à peine wtelligible :

— Ce serait devons... de vous maHer.

La jeune fille ne répondit pas. Pierre donnait sous la Idbitka. La nuit était belle, les étoilesbrillaientau ciel, e^les rameaux des sorbiers se balançaient doucement.

Aprêi^ quelques minutes ^ de ^ileiiee, Tétuéiant dit à voix basse :

— Par malheur, il n'y a pas un homme ici digne de vous. Ainsi il serait absurde d'y penser... You^ voyez ce que sont vos compagnons... D*aitteur^ peut-être vous n'êtes plus libre...)Toi]savezea, dit-on, beaucoup de prétendants... Vous avçBpeor bablement aimé?

— Non, murmura Nathalie. \ A ce mot, la figure de l'étudiant s'éclaircit et

sa voix se raffermir.

— Alors, dit-il, pourquoi- ne ^feriez-vous pas le bonheur d'un homme., d'un homme, il. est vrai, vulgaire, grossier, fougueux, mais qui pourrait se

LA PUPILLE. m

transformer,, qai a déjli commencé à se transformer dès qull TOUS a connue... Mais vous n'avez pas besoin de penser à lui . . . L'essentiel seulement est que vous veuillez l'accepter pour époux. Alors personne n'oserait vous adresser une parole inconvenante... tandis que maintenant...

^ Je ne suis pas digne de vous, bdbutia l'orpheline.

— Pas digne de moi! s'écria l'étudiant avec des larmes dans lès yeux, vous, Nathalie... Savezvous qai je suis? le n'ai rien appris; je ne sais rien, l'^aî quitté l'étole pour me livrer à toute mes folles fantaisies. J'ai peut-être fait mourir de cliagriniimon père'et manière. Je né les ai pas revus avaiQt leur mok, et ils ne m'ont pas pardonné. #d vécu'd'iine vie de dissipation et d'égarement avec des «gens dont le souvenir me fait honte. Je svls devenu le compagnon de ce KouÛitchof, que j'ai jeté tout à l'heure par terre, et vous, dont l'âme descend en droite ligne du ciel, vous me dites <pie vous n'êtes pas digne de moi?

•— tVous m'aimez donc? murmura péniiilement Nathalie. .. -

jgÇ^tpJUe ,^ttlreiï^»U^XQfi% ^ougiçiez de m'aitffffi^IWi^ ?
îfi«i*H\ f deïf|qj,,44aïssç?TW«i^eule-
«W}»*.4ÇfTfifi'iïffi^% ^nr^ ^ fait

je puis en sjft^p^jUflft^tQS^^.A .ÎS[?tll^]»PT8»^^>» IHJFi-
fiç%«taii.4e aaia^ .j£sens

combien je suis indigne de vous, mais.'jei:Seifô
tAW^*.t/»ftJl*TqWdf«uHè)W i4géné\$fir. -Wîlthalie,
-5%ViS^:.^fti^P»l-fl?«^?»i'^^^^ ^ chaque

Bffîî"»?Pof'^?nftLY.^^^J^^6* fl*^ ^. f#e une

^Pfle^ .œjAXÇÇji 4>s^uç/?p i(.,iwai5î Icji saitt .d'un

^ Iiigit^ ^ifi, 4i(B ,i^1eydndpiioeil«fntuSurKla voi-

,)^qf^ ^t,t9f}f)ijli,l4,,P[iHin,à JJétudiant, puis. lui dit

^^if^HjÇ^yûkitjrpWafAe, unfe. figure

-iiMïini^^ l? ,y^JopJé4ç Dfewi»,accomçli8\$el .n=— {Çieyçç^
jP^r^AiVié^îâajyiieJski dans le ravisseipçpt^,pi^er;»ç l.sUfl
«s^vP» feneée. ,.

Sonç^tp^ .ç/;9J^t,^pHnpiif 4«n,telbe)nhpur et d'un
,bonbf^«i:,s^« ipat^D^Ju^ qu'il filait qu'il le proclamât, eût-il
dû en mourir.

Pierre.

— Nathalie Paulovna... Dites-Ie-Ii^i donçi, Na-

Laj JfURQ fiUfl^iicima.li^ tête^.

■ r., ^r^fiomaentl si-vil»?. s^écriaPierri9v Mais que
•la^l^énédiçtifpi 4Çrflww soit .aveQ,)M)ys,|Jtai^ . mon

an^i :plasr.4? BS)f^e3 4e îeune^e, plm5fr'de.rfolies.

Jig^,,coinpr^o4r8«,,.j!esjpèr^^:qHe. çdairdiwt être

• — Oai^ certof, à jam^is^ni.; >r.; .' .

, En ce moment l'aurpT'^ ico^mençaft à poiadre. Bientôt'
toute Lsi .troupe ambuUpjta^prit- ce qui venait de se passer...
Leai, femmejs.se 'infittent à rire tà, à chuchoter; ^njbre elles.,.
j^isiJvai^pvQa . est furieuse 3, ^e youl^iell^niêfqçconqupfir

Titidiant, et elle;fluxe <de JÇaire^mpurir.i^a rivale» Les hommes aussi sqntfms d€is6anQçâUes.de Y^l^Mi. i^ célibataires penseut à 'la gïâce^' ;^^ la b^uté^de Nathalie et envient le^sort de T étudiant; les hommes mariés comparent la jeun^.fille à la femme qu'ils

o8 Ik PUPILLE.

ont épousée, et éprouvent lé mèaoe sentiment d'envie.

Cet événement, qui préoccupe les esprits, interrompt le tapage habituel. Le voyage s'achève a^sez paisiblement.

A côté de Nathalie, dans la kibitka, est assis l'étudiant. Dans un simple mais éloquent langage, il dit les émotions qui l'exaltent, son repentir pour le passé, son espoir pour l'avenir. H saisit avec ardeur chaque parole de ^a douce jeune fille et suit chacun de ses mouvements comme une mère suit son petit enfant. Lui-même est comme un enfant soumis, docile, affectueux. D est si heureux!

Quelle femme peut rester indifférente à l'expression d'une vraie, profonde passion? Nathalie, voyant* celle de son jeune compagnon, ne regrettait poiit la résolution qu'elle avait prise. Elle comprenait ce que Velski avait conservé de généreuses aspirations dans le désordre de sa vie. Elle voulait relever jusqu'à elle et effacer en lui la tache du passé. Elle ennoblissait les souffrances qu'il avait éprouvées. Blfé n'aimait pas encore, mait elle s'imaginait déjà qu^elle aimait«

Là i'UPILIK. 99

Ivan Kommitch attendait sa troupe à Xemenef.

La grande foire de cette ville s'annonçait d'une façon brillante. Des officiers de remonte, des propriétaires y arrivaient de tout côté, et le gouverneur était là, avec deux généraux et un conseiller intime, décoré de plusieurs ordres.

Ivan fit placarder sur toutes les boutiques de grandes affiches rouges annonçant la prochaine ouverture d'un théâtre où seraient représentées les pièces qui avaient eu le plus de succès à Pétersbourg et à Moscou. Le régisseur n'avait rien négligé pour rendre les sièges des spectateurs plus commodes et les décorations plus parfaites. La troupe se composait d'une réunion d'acteurs distingués, parmi lesquels se trouvait mademoiselle Théodrine, qui avait débuté d'une façon éclatante dans la capitale du gouvernement. Le prix des places pourtant restait le même que les années précédentes, Ivan Kommitch ne faisant point de son entreprise une spéculation intéressée, mais désirait avant tout aider à l'agrément et à l'instruction des habitants de Temenef.

100 LA FUPILLE.

Quelques jours après le théâtre fut ouvert et Nathalie parut sur la scène. ^ "

Animée par un nouveau sentiment, ravivée en quelque sorte par une nouvelle jeunesse, elle oublia ce qu'il y avait de pénible dans sa situation et cessa de gémir de son état d'actrice. Son Sourire d'une autre ténue vivifiait ses traits; de nouveau elle avait la gaieté dans l'âme, non plus l'étourderie de l'enfant, mais la gaieté un peu pensive qui se sent aimée. Dans une telle disposition, elle joua gracieusement et librement, joyeusement. Elle apparut avec un corset de velours noir, un tablier blanc, dans le

rôle d'une paysanne, et joua avec une verve charmante. Ælfé ne redoutait plus les applaudissements ; l' aràôûr de î'fiomme ^ul s*éfâîl donne a elle lui faisait oubuet ce qu il pouvait y avoir d'oi-Tensâîîi (lans cêrtisiîns enthousiasmes.

— ^v r'A K -^ ^'i ^ ^'n J::... J. ..., .. * 1<. ^.'.'i' Alla

Le théâtre ou elle se montrait amsi dans le nou-' vel clan de sa pensée était plein de monde, et, sans y songer, elle enuamina le cœur des omx^iers, agita celui des propriétaires et troubla même celui des marchands. A la fin du spectacle, les musP ciens de l'orchestre furent de côté et d'autre ' re-

LA pupille! 101

Çalés par les don Juan de la ville, qui désiraient savoir comment on pouvait faire connaissance avec Nathalie ; et les musiciens, tout en buvant du puncii, répondaient que cela ne leur semblait pas facile, parce que la jeune fille était fiancée.

Nathalie sortait gaiement du théâtre^ le bras anpuyé sur celui de Yelski. Elle riait et plaisantait, quand soudain son rire ingénu s'arrêta sur ses lèvres. L'étudiant raccompagnait en silence, d'un air sombre. Elle lui demanda ce qui lui était airrivé et s'il était malade. Il lin répondit froidement qu'il était en parfaite santé.

Elle le regarda tendrement. U détourna les yeux. L'orpheline se sentit le cœur serré. D*où pouvait venir un tel changement?

Yelski n'osait lui dire que la méchante Ivanovna lui avait chuchoté de perfides paroles sur la crédulité d^s homn^es, Tastûcedes femmeç,Ja. beauté de Nathalie et Tenthou^asme des spectateurs.

Yelski était jaloux, et comme il n'avait jamais su réprimer ses passions, il en subissait les conséquences. Il aurait voulu enlever Nathalie et la soustraire à tous les regards. Il savait qu'un grand

103 LA PUPILLE.

nombre d'hommes étaient plus que lui dignes d'elle et qu'il ne serait pas difficile de le remplacer. Nathalie lui avait avoué qu'elle ne l'aimait pas encore. Pourquoi n'en aimerait-elle pas un autre? Mais, à présent, il ne la céderait à personne, et l'idée qu'on put la lui ravir le jetait dans un état de rage. Il était jaloux de chaque officier, de chaque spectateur, du public entier. Il comprenait son indignité, mais il ne comprenait pas la noble nature de Nathalie, qui ne pouvait éprouver qu'un sentiment d'honneur, de devoir, et en faire une loi sacrée. Il pouvait aimer passionnément, ardemment, mais il ne pouvait comprendre celle qu'il aimait ainsi. Tous deux, ce soir-là, se quittèrent tristement, elle le cœur rempli de crainte et de soupçons, pressentiments, lui dans un orageux désordre d'esprit.

Toute la nuit ils ne purent dormir. Le lendemain Yelski se présenta chez sa fiancée. Elle était pâle, défaite et tenait à la main des lettres, des lettres emphatiques, de ceux qui l'avaient admirée au théâtre. Les uns lui offraient leur cœur, d'autres lui offraient de l'argent. L'étudiant prit ces

hk PUPILLE. 103

déclarations avec fureur, les déchira en lambeaux, les foula à ses pieds, jurant de tuer ceux qui les avaient écrites, de mettre le feu au théâtre -et d'égorger Nathalie, si elle le trahissait. La pauvre

filles, toute tremblante, le conjura en pleurant de s'apaiser, d'avoir pitié d'elle et de mépriser ce qu'elle méprisait elle-même. Longtemps elle le conjura, longtemps elle pleura. Peu à peu enfin il se calma ; puis tout à coup, emporté à une autre extrémité de sentiments, il maudit sa colère, il se maudit lui-même, il pria Nathalie de l'abandonner, de l'oublier ; puis il se jeta à ses genoux en s'écriant qu'il voulait se tuer, dans son désespoir. La jeune fille, par ses douces paroles, réussit à le consoler, et tous deux sortirent pour se rendre à la répétition. Mais à chaque représentation la jalousie et la colère de Yelski se rallumaient, et chaque jour il recommençait les mêmes scènes lamentables.

Parmi les officiers envoyés en remonte à la foire de Temnef se trouvait un jeune cornette qui n'aspirait qu'à mériter le titre de joyeux et parfait hussard. À cette époque, le parfait hussard devait

104 LA PDPilii^

boire à outrance, contracter déjà de fâcheux états ne pas les payer, caracolier sur des chevaux fringants, être souvent aux arrêts, employer une partie de son temps à faire la cour aux femmes, le reste à jouer et à fumer avec une société peu sévère ! Maintenant nous avons à ce sujet d'autres idées, et nous n'admettons pas qu'un officier s'honore par de telles

prouesses.

Mais le cornette était un jeune fat, ébloui de l'éclat de son uniforme et pensant que rien ne devait lui résister. N'ayant point voulu s'appliquer à l'étude et se recréer lui-même incapable de remplir une tâche sérieuse, il s'abandonnait à tous les

caprices de son âge, se vantait de ses folies et cipoyait se faire admirer.

En apprenant que ses camarades avaient vainement tenté de toucher le cœur de Nathalie, il résolut de remporter cette victoire difficile et d'illustrer ainsi son nom dans la chronique de Temenef. Sa vanité le rendait audacieux. En peu de temps il se Ha avec les acteurs et avec Ivan Eommitcb, qui, désirant attirer à son théâtre messieurs les olQciers, se montrait envers eux plein de préve-

LÀ I^UilLlB;* 105

nances, oubliait même sa gravité en buvant avec eux du rhum, non toutefois sans les conjurer de ne point le trahir parmi' ses subordonnés. Chaque soir le hussard pëïfétirliit dansf les coulisses, se i%pprochaît Mè ffehlalië; mâi^ la frmde iësèrvé dé Torphèlîhë^Piütîmldait ; ' i1 rie^oUvait)iyçiû\î\& U' déclaration qti^l avait prâparéë| et danş sis béaûr projets dé 'fcbii\î\iéttf 'il"iie 'faisaîl pas le ^^Lindre progrès, ' ViM \\\iè' dte^ant ' ses ' MU if 'ei donrî^î Tair d'un homme heureux. Désespérant iïè réussir,' comme il Tavait d'abord cru, il imagina d'ofiténir au moins, piar la ruâe, ràppàréiléè'dù' sticcès. ïvanovna, à qui il avait fait présent d^une paire ide' petites boucles' -d'oreilles en or,'lur pî*ôcurâ Toccasiori die rencôhtre souvent Nathàfie, ei calomnia' impudemment Tinnocenté jéuile ffile« Bientôt les acteurs adresséretit à i étudfiant de grossières plaisàtttétie^.^ les officiers féRcîtèrent rtéureux cornette, qui TépWdàit àletii/s dôn-fipifîrnèhts pâ'run strùrit'e de satisfaction. Yélskl'p^'lissaît, maigrissait. Dans chacun de ses mduVeifnents il y avait une agitation fébrile. Nathalie supportait en silence sa nouvelle injure et comptait se lustitier pleinement.

Sur ces entrefaites, les officiers en remonte oirorganisèrent dans la grande salle du dub un dîner de garons. Nous n'essayerons pas de décrire les magnificences de ce banquet; nous dirons seulement que le yin de Champagne y coula à flots et .que, lorsqu'on en vint au café et aux cigares, tous les convives avaient la tête terriblement échauffée.

«— Une idée! s'écria soudain un colossal cuirassier; une idée superbe! Envoyons chercher les bohémiennes ; elles chanteront, et nous les écouterons.

Quelques officiers applaudirent à cette proposition.

— Ah l la grosse cavalerie, dit le jeune cornette, qui avait fait d'amples libations, die jst un peu vive et un peu oublieuse.

— Comment donc? reprit le cuirassier.

— Les bohémiennes sont restée à Moscou et ne paraîtront point cette année à Temenef.

— Diable I s'écria le cuirassier en frappant sur la table avec son verre, qu'il brisa en cent morceaux.

— S'il en est ainsi, dit un major à la figure

rouge et aux moustaches blondes, nous pourrions avoir une autre distraction ; il faut que le gentil cornette de hussards fasse comparaître sa Nathalie.

À ces mots, le cornette se troubla et répondit d'une Voix embarrassée :

— Elle ne viendra pas.

— Comment I elle ne viendra pas? Je ne suis plus un jeune, mais ma maîtresse ne refuserait pas de se rendre à mon appel.

— Nathalie, balbutia le cornette, est si timide.

— Bah! bahl quelles fadaïses! Moi, je commande, et Ton obéit.

— Pemettez. major... je vous ferai observer... il me semble...

— Ne vous fâchez pas, mon cher, cela n'est pas bon pour la santé... Mais, dussiez-vous vous en fâcher, je vous dirai ce que je pense : c'est que votre Nathalie se moque de vous.

— Non...

•— Non I Ah ! vous dites non ! Prouvez-moi donc que je me trompe.

— Oui, des preuves ! des preuves! s'écrièrent i

la fois d'une voix tumultueuse plusieurs des convives. Bravo, maipr! le hussard ^st confondu.

Le malheureux cornette, le cerveau troublé par la boisson, par Tamour-propre et le dépit, murmura :

— Des preuves! vous voulez des preuves, vous en aurez.

. — Bravo.! bravo! s'écrièrent ses camarades, le major est confondu.

— Voyons, dit le major, quelles preuves il peut nous offrir.

• ' i, . ' , • • ' • • ' . i , ' f . " ' . • ' .

— Oui, voyons. . . , i . t

— Eh bien, j'embrasserai devant vous Nathalie.

— Impossible !

— Vous croyez que c'est impossible?

— Oui. . . ,

— Je m'y e^ ^gage.

— Parions.

— Soit.

— Une douzaine de bouteilles de vin de Champagne! . . > . . ,
..... •

— Deux douzaines!

— Va. pour deux douzaines.

LÀ PUPILLE. IUU

-> Messieurs^ vous êtes témoins.

— Certainement! Un délicieux pari!

— Mais quand la chose doit-elle se faire? demanda un ofBcier.

— Ce soir même. Venez avec moi au théâtre ; Nathalie doit y être, et vous verrez si je me vante.

— Au théâtre I au théâtre I s*écia à la fois l'assemblée.

— Un instant! reprit le cornette. Buvons d'abord le vin qui doit m'être payé. J'ai soif.

—Non. C'est assez pour aujourd'hui, répondit le major; demain nous nous réunirons, et je tiens d'abord à voir comment le pari sera gagné.

— C'est juste, répliquèrent les officiers.

Tous prirent à la hâte leurs shakos et sortirent brusquement.

^

Le cornette marchait en avant, la casquette sur l'oreille, les yeux rouges, la figure enflammée, Tesprit inquiet. Deux de ses camarades lui donnaient le bras de chaque côté. Arrivés au théâtre, les joyeux compagnons firent un tel vacarme, qu'on n'entendait plus les acteurs. Quel-

ifd LA PUPILLE.

ques-uns pourtant s^endorûiirent âut leurs sièges; mais les autres continuèrent le vacâmle, causant à haute voix, et tantôt sifflant, et tantôt applaudissant à tout rompre.

Ce soir-là Nathalie jouait un rôle très-simple. lifais elle était profondément triste. Elle avait, avec le souvenir de ses dernières souffrances, le pressentiïïLent d*un nouveau liälheur. L'étudiant jouait avec elle, le cœur déchiré par le remords et par la jalousie. Il voyait dans quel abime de douleurs il entraînait la jeune fille, et ne se sentait pas même capable de f^ire respecter la sainteté de son infortune, tous denit continuaient devant le public leurs rôles

insignifiants, tandis qu'au fond de leur pensée se déroulait un vrai drame, le drame de la passion et de la douleur humaines.

Quand le premier acte fut achevé, Velski sortit pour se promener quelques instants sur une petite place attendant au théâtre. Sur Fescalier il rencontra les turbulents officiers, qui se rendaient dans les coulisses. Il fironça le sourcil et pâlit. Ivanowna, qui se trouvait près de lui, le regarda avec un astucieux sourire :

— Qoe Nathalie, lui dit-elle, est j(£d! et comme elle joue, et comme on Padmirel

L'étudiant ne répondit pas.

— Ces ofBciers, reprit-elle, sont vraiment étonnants, capables de tout pour arriver à leur but. J'ai entendu dire que le cornette a promis d'épouser Nathalie...

L'étudiant, à ces mots, se retourna et fita éulr la perfide actrice un tel regard, qu'elle recula de quelques pas. Cependant elle continuait encore à murmurer ses calomnies, et tout à coup elle

s'écria î

— Quel bruit I entendez-vous? et quels rires!... Est-ce que le hussard célébrerait déjà ses fiançailles?*

L'étudiant remonta l'escalier du théâtre, se dirigea vers les coulisses et soudain s'arrêta, l'œil hagard, le visage pâle, les traits bouleversés. Au milieu d'une cohorte d'officiers qui riaient et applaudissaient, le cornette tenait Nathalie dans ses bras.

Les yeux de Velski s'injectèrent de sang et il resta immobile. La bande tumultueuse passa de-

Tant lui ; il la laissa passer. Mais quand Nathalie, tremblante, éperdue, hors d'elle-même, se traiaa vers lui, il s'éloigna d'elle, comme il eût fait d'une vipère, et les mauvaisetés de sa nature éclatèrent en reproches et en malédictions. Puis tout à coup, dans son paroxysme, il se jeta sur sa malheureuse victime, frappa ce beau visage, profané par le baiser du hussard, et la jeta par terre. Au même moment Ivan Eommitch et Pierre se précipitaient vers lui, Ivan, avec la crainte que le public n'apprit cette scène, qui n'était point annoncée sur Taffiche, et Pierre avec sa fidèle affection pour Nathalie.

Tous deux chassèrent l'insensé Vdski hors du théâtre. En respirant l'air frais dans la rue, il s'arrêta, puis mit sa tête entre ses mains, puis poussa un cri terrible, pareil à un rugissement le bête fauve, et s'enfuit sans regarder derrière lui. Ce qu'il devint, personne ne Ta jamais su, ni à Temenef, ni dans la capitale du gouvernement.

Cependant le public attendait le second acte de la pièce dont il n'avait vu que le premier, et commençait à manifester son impatience. Nathalie

était évanouie ; Ivan Kommitich, qui avait de l'expérience, ne se laissa point démonter par cet accident. Il connnença par faire placer la jeune fille â Fécart, puis ordonna de lever le rideau, et s'avança sur la scène. Là, saluant de trois côtés avec un gracieux sourire, il annonça que, par suite d'une indisposition subite de mademoiselle Théodorine, le second acte ne pourrait être représenté, mais qu'il allait être remplacé par un vaudeville populaire. Il ajouta que ce fâcheux incident ne retarderait point le spectacle qui devait avoir lieu le lendemain à son bénéfice. Il devait lui-

même paraître à ce spectacle dans le rôle d*Hamlet, et il espérait mériter la bienveillance de ses honorés protecteurs. .

Après cette courtoise harangue, Ivan fit de nouveau trois saittts et rentra dans les coulisses. Le public était satisfait. Les officiers se retirèrent, le silence se rétablit. Le vaudeville promis fut joué, à la satisfaction des spectateurs, puis chacun retourna à se demeure. Les lampes s'éteignirent, et le théâtre était dans une complète obscurité quand Nathalie se releva de son évanouissement.

114 Li PUPliLB,

— Qui est là? dit-elle d'une voix laiigaifiBaiite#

— Moi I répondit Pierre«

— Quelles ténàbretl... Où. suisse? QUe s^est-il passé?

— fliai..; Nathalie..^ rieQ«.. Vous êtes loin* bée.»; Toili««. Mais ce U'est rien... Ma petit accident.,, la chaleur dé la soirée.. i Je ^ais voag reconduire cheB vous^ et ?ous tous reposerez.

— Attendez. . . Que vois-^je ? Quel e8t cet officier?

— D hW a que moi ici,«. calmez- youç** • Lavei* TOUS, Nathalie, Yenei:*^ je yeut yùm r^oaduive chez Toui.

--^ Attendez. »« Pourquoi ritron?..» Pourquoi tant de gens?... Dieu du ciell..« Le voilà... il s'avance... il approche... il va me sauver* •• il iq§ dit..«

A ces mots, elle éclata en sanglote.

— Nathalie, Nathalie) dit le pauvre Pi^nr^ alarmé, ne vous tourmentez donc pas ainsi ; voyez^ le théâtre est fermé. Vêliez

avec moi, je voua en prie. Vous êtes souffrante. J'irai chercher à là phartnade une potion calmante, et demain voui serez guérie.

Nathalie se leva et se mit en marche ; mais à chaque instant elle s'arrêtait, dans \in état dé di- TBgation, et tantôt parlait de la conltesse, deiûân^ dait si elle avait été au théâtre, si elle éUit è))fatêiite de la représentation ; tantôt elle fondait èh tàrmes et gémissait sur son infortune et sûr son déshonneur. Enfin elle arriva à sa demeure. Pibrfè la remit aux soins de l'hÀtessè, puis couhit à la pharmacie, revint a la cuisie préparer)là j^tiôn; dont il attendait un salulaire eftet, et Tèìlvôyià)par un domestique à la malade, n^ôsânl là pOtrlèltAmême.

Le lendemain matin seulement la JiôtiAé fillb commençait à s'aséoupir ^ùandl âoùAàïïi 4llë entendit frapper à sa porte.

— Qui est là? dit-elle avec ub ë&ièisâèniènt

d'effroi.

— Ivan Kommitch.

— N'entrez pas. je suis au lit.

— Permettez que j'agisse sans cérémôtiie. Entée nous, doit-il y en avoir?

Il entra, tenant à la main un paquet, sa physionomie était grave comme de coutume.

— 'e viens, dit-il| vous rappeler que ce soir nous jouons Hamlet.

— Comment I encore?

— Encore? A quoi songez-vous ? Nous ne l'avons jamais joué.

— Je ne puis... murmura Nathalie.

— Quoi... vous ne pouvez... pour moi, pour mon propre bénéfice, quand moi-même je joue!

De temps à autre, Ivan choisissait un rôle, et, se considérant comme un excellent acteur, ne doutait pas qu'il n'accrût considérablement la gloire <de sa troupe.

, — Vous ne pouvez pas, reprit-il avec aigreur, quand j'ai moi-même promis ce spectacle au pu. blic et fait placarder les affiches! Très-bien. Vous ne pouvez remplir vos obligations, mais vous ne craignez point de nous scandaliser par votre conduite. •• Se fiancer avec celui-ci... se laisser embrasser par celui-là... jamais on n'a rien vu de pareil. Quelle honte ! chacun en parle... Mais laissons cela, et dites-moi si vous jouerez.

— Ilclas! mon Dieu! je ne le puis.

— Ah ! vraiment? Et pour qui me prenez-vous,

s'il TOUS plait? Et quelle est votre intention ? Avez-vous juré de me ruiner?

-Moi!

— Oui. Grâce à vous, voilà Tctudiant parti... Une grande perte pour moi... un garçon habile et d'une famille noble.

— D'une famille noble! balbutia Nathalie.

— Oui. Il a même un oncle qui est conseiller intime. Cela m'honorait de compter dans ma troupe un homme de cette distinction... Et maintenant le voilà loin, et vous ne voulez pas...

Nathalie pleurait.

— C'est bon, c'est bon, continua Fimpitoyable Ivan, je connais ces simagrées, et je ne m'y laisse pas prendre. Les amourettes , voilà votre affaire. Vous oubliez ce que vous me devez, vous oubliez que, sans moi, vous en seriez réduite à mourir de faim. Avec quel argent payez-vous votre loyer 7 avec quel argent achetez-vous des provisions? Voulez- vous bien me le dire?

— En vérité, balbutia Nathalie, je suis malade.

* — Malade. Soyez debout demain, et ensuite

voui serez malade tant qu'il vous plaira... Je vous

donne trois jours de congé.. 4 Vous toyez comtaiQ je suis bon. II me semble que vous démez au moins faire quelque chose pour moi. Mais tion. A tout instant on a recours à Ivan^ on a besoin de Targent divan, et quand Ivan commandd Ift moindre chose, on ne peut, on est malade.

— Si vous le voulez, dit tout à coup Nathalie d'un ton résolu, je jouerai»

— Ah! en(iti.«;. Groyez*-moi, vous ne tous ^ai repentirez pas. h ^ous apporte votre oostume^ un charmant costume en velours et un très-beau collier en strass. La représentation est à mk heut*es.

Après avoir donné quelques conseils à là jeune actrice, Ivan sortit très-satisfait, et descendit l'es** calier en répétant le monologue d'IHamleti

Le soir, la salle était pleine, les officiers y occupaient le premier rang. Le cornette, paré d'une nouvelle paire d'épaulettes, promenait de tout côté un regard coquet. Le major était à

quelque distance, secouant la tête d'un air pensif « Ce jourlà, il avait envoyé au galant hussard vingt-quatre bouteilles de via de Champagne^ mais en lui fai- «wt dire que^ par suite do ct^il-muâs cho^e» qu'A

LA PUPILLE. m

avait apprises^ il ne voulait plufl désormais aroiir aucunes relations avec lui. Dçs qu'il eut reçu ç\$ message, le cornette appela 1^ m^(^ en iixèi^ réunit des témoins et les étonna par son sang-froi4^ Le major reçut très-traoquiliement eette {>royo#SiT tion. Puis, à la demande du cornettei ledu^l fut ajourné jusqu à la fin de la foire, et il n'eut jaminii lieu, on ne sait pourquoi.

Le public attendait avec impatience la fih^ solennelle qui lui était promise, et cette pièed m commençait pas^ Déjà Jvan ^om-mitch était r^vttu de son noir costume, mais Nathalie n'arrivait pasi, et à toute minute il lui envopit un m^^ger pour l'engager à se bâter. Sin&n Pierre ace^urut^ annonçant qu'elle allait venir. Ivaik fit lever le rideau, s'avança sur la spène, déclama d'un ton pompeuse en faisant de grands geâtes, et obtint de nombreux applaudissements.

— Yoilà un acteur, se disait-on dans la foule, un homme qui connaît son métier et qui a un vigoureux organe.

Mais quand Nathalie parut, elle étonna bien autrement les spectateurs. Il semblait qu'une nod-

velle lumière jaillît tout à coup sur la scène, et Ivan en la regardant se sentit honteux. Au Heu de la robe de velours qu'il lui avait portée et du collier de strass, la jeune 611e était vêtue tout simplement d'une robe blanche à manches flottantes, et jamais

«lie ne s'était montrée si belle, même en ses plus -beaux jours. Sur ses traits il y avait une sorte de caractère surnaturel, dans ses yeux un enthousiasme mystérieux, sur ses lèvres un sourire qui exprimait à la fois le pardon et le mépris pour toutes les injures qu'elle avait reçues et les misères qu'elle avait subies.

Le public ne pouvait se lasser de la contempler, les officiers eux-mêmes l'observaient en silence.

Elle représentait la malheureuse Ophélie, et jamais les nuances déUcates de cette admirable création de Shakspeare n'avaient été si parfaitement saisies. Les spectateurs ne comprenaient point ce qu'il y avait d'inimitable dans son jeu, mais tous restaient le cœur saisi devant elle, comme devant une apparition extraordinaire. Et quand OphéUe, avec ses fleurs champêtres entre les mains, ses cheveux épars, son visage égaré.

courut sur la scène, puis soudain s'arrêta en riant, quelques spectateurs tremblèrent, d'autres applaudirent, et tous restèrent pénétrés d'une indicible émotion.

D'une Yoix douce et triste elle commença son dernier chant, ce chant de deuil de la vie et de Tamour; puis peu à peu ses modulations devinrent plus accentuées et plus énergiques ; de plus en plus sa voix s'éleva forte et sonore, jusqu'à ce qu'elle retentit à toutes les extrémités de la salle ; puis graduellement elle s'affaissa et s'éteignit dans un gémissement douloureux, dans un adieu à l'existence.

Le quatrième acte était fini ; la toile tomba. Le public, vivement ému, appela bruyamment Théodo'rine, mais Théodorine ne parut pas. Ivan vint annoncer qu'elle n'était plus au théâtre.

Silencieusement, soUtairement, elle était rentrée dans sa demeure, sans se rendre compte à ellemême de ses .mouvements, cheminant comme si elle obéissait à une impulsion étrangère. Ses longs cheveux flottaient sur ses épaules ; à sa main elle tenait ses fleurs champêtre^* Deux officiers qui la

in Là PUPILLE.

rencontrèrcht essayèrent de lui parler; elle les regarda de telle sorte, qu'ils s'éloignèrent tout troublés.

Pendant ce temps, le spectacle finissait. Les spectateurs regagnaient leurâ logis, pleinement satisfaits de cette soirée. Plus satisfait était encore Ivan Kommitch, à qui cette représentation rapportait une jolie somme d'argent. Il rentra chez lui en faisatit léâ rêves les plus agréables. Etonné des tiouvelles qualités que Nathalie venait de montrer, il comptait sur ces rares qualités pour faire sa fortune. Déjà, dans son im^iginâtion^ il construisait un théâtre en pierres, avec trois rangs de loges et de vastes coulisses ; il detiiaidait des pièces nouvelles à Moscou ; il organisait un corps de ballet ; il amassait de Targent, achetait des maisons, donnait des dîners aux fonctionnaires du gouvernement, et devenait enfin un personnage si important, que le gouverneur même von lit familièrement prendre le thé chez lui. Il s' endormit dans ces agréables songes.

^ Le lendemain il s'habilla élégamment pour se rendre chez Nâthaliâ et la féliciter de son succès.

hk PUPILL8» ISS

Ghémin faisao1^ il rencontra trois de ses amis de Pétersbourg) qui lui adressèrent leurs compliments sur sa représentation à bé-

néCoe) parlèrent avec enthousiasme de cette Nathalie qui, au tb &âtre, portait le nom de Théôdorine, et dirent que^ dans la capitale même, il n'y avait pas une aotriced'un telmériteb

— Oui, oui, répondit Ivan d'un ton modeste, eDe a du talent... elle a*reçu une bonne éducation et a vécu dans un monde distingué... Au reste, je lui donne de beaux appointements.

En arrivant à la maison de Torpheline, il trouva Pierre sur le seuil.

— Nathalie, dit-il gaiement, est chez elle ?

— Elle dort, répondit Pierre d'un ton triste. J'ai été trois fois à la porte de sa chambre, on n'y entend pas le moindre bruit.

— n est dix heures, à présent elle doit être levée.

Ivan monta Tescalier, Pierre le suivit en silence. Il frappa à la porte puis l'ouvrit.

Nathalie était étendue sur son lit avec sa robe blanche, les manches flottantes de cette robe dé-

124 Là pupille.

ployces de chaque côté de ses épaules, comme deux ailes, et les cheveux épars, les mains croisées sur sa poitrine, et entre ses doigts une image qui lui avait été donnée par la comtesse; à ses pieds, sur le sol, des fleurs flétries. En ce moment le soleil, pénétrant par Tétroite croisée, éclaira toute la chambre. Ivanjetaun-cride douleur, Pierre tomba à genoux.

L'orpheline était morte.

CoMTB SOLLOUOUB.

LE

Il y a quelques années, une aRaire in*obligea à me rendre dans la petite ville deK... J'allai loger chez un vieil aubergiste qui faisait le commerce des vieilles hardes, et qui était très-fier de son état. Chaque jour cet homme se croyait obligé d'entrer dans ma chambre pour me demander si j'étais content. Mais il n'avait pas tant d'égards pour tout le monde, et il se souciait fort peu de la plupart des voyageurs. Je devais ses prévenances particulières à deux raisons. En premier lieu, il ipa-

Tait que j'appartenais à la noblesse du pays ; en second lieu , que je ne manquais pas d'argent.

J'aime à causer avec les vieilles gens. Mais mon hôte était monotone et ennuyeux ; il ne parlait que des gentilshommes qu'il avait hébergés, et d'un grand personnage qui, une fois, en lui donnant ses ordres, lui avait mis familièrement la jnain sur Tépaule.

Un jour il m'engagea à prendre le thé avec lui. Aucune des personnes de ma connaissance ne se trouvait alors en ville. Pour me distraire, j'acceptai son invitation. J'entrai dans une chambre dont toutes les fenêtres étaient fermées comme en plein hiver ; la chaleàlr y était étouffante. Une grande armoire d'une forme bizarre, un coffre garni i^ bandes de cuivre, une ^^I^nche sur laquelle on pl^r çait les cuillers et les tasses, un poêle en faïence bleue, quelques chaises rangées contre la muraille, un canapé en cuir déjà fort usée tel était le mobilier de cette chambre, éclairée par de petites fenêtres et vraiment très-peu agréable. Dans l'ombre 86 tenait accroupi un gros chat, d'une couleur

LE PBIJNTRQ BB POflTRiITS. iSV

foncée ; prè» de la fenêtre était assise une vieille femme, vêtue d'une robe d'indienne, la tête enveloppée dans un mouchoir noir, d'énormes la* nettes sur le nés. EUeousoitune^beffUfie d'homme, et ses mains tremblaient*

-^ Voilà itia femme, me 4it l'aubergiste en se flottant d'Un aif ih satisfaction le ipenton. Il y a quarante ans que nous vivons ensemble dans ua paisible acoord.

Elle se tourna de mon côté et me salua en silence. Sa figure semblait impas^iblQ et iaanint^ée comme le marbre.

Nous nous assîmes et^ pour engager Tentretien, jedemandai à mon hôte s'il n'avait pas d'eniants.

A cette question il fronça les sourcils ; sa femme me regarda d'un àir effaré, et il y eut un moment de silenee*

— Morte, répondit enfin l'aubergiste en jetant un regard sur sa femme, qui ei^bala un profond soupir et fit k signe de la croix..., lÊh 1 ajouta-t-il, prépdre-aous donc le samavor.

Elle se leva, et je tIs qu'elle était comme courbée m àwK.

i88 LE PEINTRE DE PORTRAITS.

— - Voilà, me dit son mari qui remarqua mon étonnement, voilà comme Dieu Ta affligée. Regardez ce tableau I

Au-dessus du canapé sur lequel nous étions assis était suspendu un tableau fait avec une remarquable • hardiesse de pinceau, et représentant une jeune fille aux traits fins, à la physionomie triste :

— Quel est ce portrait? demandai -je.

Mon hôte se frotta le menton d'un air soucieux, puis me répondit :

— C'est celui de ma fille.

— Procope Andrewitch I s'écria en ce moment la vieille femme d'un ton de voix qui me fit tressaillir.

— Que veux-tu dire? répondit-il en tournant la tête vers le seuil de la porte, où sa femme venait d'apparaître.

— Le thé est prêt.

— Bien. Puis, se retournant de mon côté:

elle avait, me dit-il, vingt ans quand elle est morte.

— Il me semble, répliquai-je en contemplant

LE PEIKTHE DE PORTRAITS. iS9

de nouveau le portrait, qu'elle était malade quand on l'a peinte.

— Oui... Voyez : la colère de Dieu... Notre unique enfant... et tout cela fini.

— Procope Andrewitch I ajouta sa femme avec un accent douloureux.

— C'est bon. Donne-nous tout ce qu'il faut pour traiter convenablement notre honorable convive.

Je ne cessais de regarder le tableau, et plus je le regardais, plus j'étais frappé de Tart avec lequel il était fait.

— Qui a peint ce portrait? demandai-je à l'aubergiste.

— Qui? me répondit-il en baissant la tête : un habitant de cette ville.

— Où a-t-il pris des leçons?

— Dieu sait. Désirez- vous lui parler ? Je puis envoyer mon domestique chez lui.

— Non. Mais cette peinture est vraiment très bien faite.

— Ressemblante , bien ressemblante , murmura Procope en jetant un regard furtif sur le portrait.

Il n'osait continuer des questions qui me paraissaient chagriner l'aubergiste. J'aime le thé. Je bus plusieurs tasses de thé avec une avidité qui réjouit Procope.

«--Plusieurs généraux m'ont fait l'honneur de s'asseoir à cette table, mais je n'en ai jamais un convive plus agréable que vous.

Ces paroles m'enhardirent à lui demander de nouveau.

— Et de quoi donc, lui dis-je, votre fille est-elle morte?

— Dieu fait. P'unemière. Elle était pourtant bonne et douce. Mais les enfants... On n'est ja-

mais sûr...

— Oui, les enfants ont les cheveux longs...

— Et l'esprit court. Ah I ah I ah I

Le dictoq populaire dont je venais de piter la première partie faisait rire Procope, et il me sembla que ce mouvement de

gaieté, peut-être aussi par les effets du thé, plus disposé à Texpan-

„ JE9 i^fijety t] ireprit la parole et me dit d'un ton amical:

Lft PRIHTRE DE PORTRAITS. IM

-^ Pourquoi vous ferais-je un mystère de mon chagrin? Ma fille a fait une sottise, ma fille a manffié à la volonté de son père, voilà ce qui a causé sa p^rte. Dieu l'a frappée et a, du même coup, frappé samère...

Dans la chambre voisine résonnait un plaintif fflunnive. Je regardai par la pwte entr'ouverte. La xieîUe femme était là à genoux, priant deva^ni les saintes images.

— Ma fille Mariette, reprit Procope, était jolie, UQ peu délicate, mais je me disais que le temps la favtifierait. Ainsi, de ce côté, je »' avais nulle in-* (fHiétude, et je faisais de bonnes petites opéra** lions de commerce, et tout allait Irès-bien, quand voilà qu'un jour, ma femme vinlb se jeter à mes genoux.

« — Qu'as-tu donc? lui dis«je.

a Elle ne répond pas et pleure*

« — Parle.

« — Hélas, notre Mariette, notre fiHe unique, qui se dessèche comme l-herbe des champs?

€c — Pourquoi?

« — Petit père, sois bon ; ne te £àche pas. C'est

notre seule enfant, notre trésor, et nous commençons à vieillir.

((Un tel préambule ne m'annonçait rien de bon. Je ne permets pas que chez moi on résiste à ma volonté. Je me fâche, et j'apprends toute l'histoire. Il s'agissait de donner ma fille en mariage au fils d'un bourgeois, nommé Donchnikof . Qu'en pensez-vous? Si vous aviez une fille et qu'on vous proposât de la marier avec un homme d'une classe inférieure, vous ne seriez pas content. Dans notre sainte Russie, le bourgeois n'a pas le même rang que le marchand. Mon père a été marchand, moi je suis marchand ; je ne pouvais, sans m'exposer à la risée des voisins, m'allier à un bourgeois. Après avoir bien réfléchi à cette affaire, j'engageai Don* chnikof à venir me parler. Il me devait quelque argent: je comptais l'effrayer. Mais il médit :

« -r- Tu n'as pas besoin de me faire peur . Je n'ai nulle envie que mon fils se marie ; au contraire^ et je vais l'envoyer à Moscou. Il sera employé dans le magasin d'un de mes amis.

« A une telle résolution, je n'avais rien à objecter. Le jeune homme partit. Je pensai que je ne

LE PEINTRE DE PORTRAITS. i53

devais plus avoir aucun motif d'inquiétude. Ma fille pourtant n*étaitpas gaie. Sa mère essayait partout les moyens possibles de la distraire et de la réjouir. Soins inutiles. Mariette se montrait de plus enplustriète. « Allons, me dis-je, il faut Jui donner un mari. » Justement il s'en présentait un qui me convenait à merveille, un veuf fort habile, à qui je pouvais confier mes affaires. En apprenant ma décision, Mariette commença à pleurer, puis, se jetant à mes pieds, me conjura de ne point songer à la marier, mais

de la laisser mourir près de moi. Je répliquai d'un ton ferme que je voulais être obéi.

ce — Eh bien, s'écria-t-elle, tue-moi ! Je ne me marierai pas.

<x Puis elle tomba évanouie.

« C'était fort triste. Cependant je ne me laissai point fléchir. J'ordonnai à sa mère de prendre soin d'elle et de la préparer à comparaître le lendemain devant son fiancé.

— Et elle obéit?...

Procope fronça les sourcils et me répondit d'une voix soifirde :

né LE PEINTRE DE PORTRAITS.

— Non, elle s'enfuit.

— Où donc?

-^ Pieu sait. Peu s'en fiillut que je ne perdisse DPlssi ma femme I Après le départ de Mariette, elle r^ta plus d'un an au lit, et toute la maison était #on8 dessus dessous. GpAeevez-Yous le poalheur qui me menaitait? Rester seul, à Bion âge!

-^ Et TOUS n^aTez pas pu dicouvrir rà Tpire fille ^'6l«t retirée?

«1^ Non. J^ayais d'abord pënc4 qu'eBe ae r»- Arait à Moscou. Mais là përsosne ne Ta me. ViteUé enoore? Èst^elle morte? Dieu le saifti

A ces mots, Procope pencha la tête sur son sein et parut on instant absorbé dans ses réflexions.

Sa femme continuait da prier «t de fdeBrer dans la «bàmbre voisine*

*^ Prie, prie, dit d'pn ton dur Faubargiste. Ta Sttfi est perdue..

Je tressaillis. Dans la voix monotone de la pauvre mère éclatait un sanglot. Elle avait entendu biff^oohe<ie scm mari.

Je me sentis saisi d'une impression ai triste, que

LE PELLfTRS D£ PORTRAITS. 135

je pm tûjon chapeau pour sortir. Mon hôte refait immobile et silencieux. Je le quittai sans qu'il s'ep

aper^t, et j'aUai tne ppodieoer au hasard, r^grettaolt d'avoir youidu sâvoit*!' histoire d^ U itialheu[4 reuse jëuûe filla. J'éтам à ml ^ où l'pn n est plos aisément frappé des infortunes d'autrui^ mais où ôlies produisent en ndQS aoe airlgulière émotion, quand elka noua saisiasént tout à cou)).

Mû proraânade solitaire à tracera dea tU^ dé* sertes, au lieu dé me distrdiire^ comme Jo l'avais efipéré, accroissait ma i^i\$te\$o^. i^ rentraî dans ma chambre et trouvai le domestique 4b Thôt^l occupé à ranger mes bafaîta, feelon Tordre qui lui en avait été donné par FrùGope«

— Connais-tu, lui dis-je» le peintire qui de^ meure dans eette ville?

— Certainement, me tépondit^il* Nous connais-' sons ici tout le monde. Avèz-vous besoin de lui?

— Oui.

— Il habite près d'ici, chez une pauvre bourgeoise.

— C'est bon. Va-t'en.

Ce garçon effronté et bavard m'aga[^]it.

Il sortit en trébuchant, car il était, selon son habitude, à moitié ivre*

J'allumai un cigare; je pris un livre. Peu à peu l'agitation de mon esprit s'apaisa, et j'oubliai l'image qui quelques instants auparavant obsédait ma pensée.

Tout à coup j'entends résonner dans le corridor la voix du grossier valet que je Tenais de renvoyer. Il ouvre bruyamment la porte de ma chambre et m'annonce qu'il m'amène le peintre.

— Qui t'a donc, lui dis-je avec colère, ordonné d'aller le chercher?

— Si cela ne vous fait pas plaisir, me répondit-il, je vais le renvoyer, et il reviendra une autre fois. Avec lui on ne se gêne pas.

Ces paroles impertinentes me chagrinerent; Tartiste pouvait les entendre.

— Sot que tu es I répliquai-je, fais entrer.

— Eh I s'écria4-il d'une voix rauque, par ici, par ici.

Sur le seuil de la porte, je vis s'avancer un homme d'une taille moyenne, d'une figure assez régulière, mais malade et triste. Il était vêtu d'un

LE PEIKTRK DE PORTftALTS. 137

grand et large surtout, boutonné jusqu'au menton, de telle sorte qu'on ne pouYait voir son linge. Il portait sous son bras un

carton enveloppe dans un vieux mouchoir de couleur, et tournait son chapeau entre ses mains en baissant la tête. Je compris sa timidité et, m'avançant à sa rencontre,

je lui dis :

— Je suis bien content de faire connaissance avec vous.

— Vous m'avez fait appeler, me répondit-il d'une voix craintive ; désirez-vous avoir votre portrait?

En prononçant ces mots, il posa son carton sur un de ses genoux, dénoua les cordons qui le liaient, et comme un des nœuds résistait à ses doigts tremblants, il le brisa avec ses dents.

— Voici, me dit-il timidement, deux portraits que j'ai faits récemment.

— Ah! je les reconnais, s'écria le valet. Ce sont les figures vivantes de deux voyageurs qui ont demeuré ici.

— C'est vraiment très-bien peint, dis-je à l'artiste. Mais asseyez-vous.

Il semblait tout effarouché. Tantôt il me regardait , tantôt il regardait le valet, qui, de son côté, l'observait avec une expression de surprise.

— Je vous en prie, répétai-je en prenant l'artiste par le bras et en le conduisant près du canapé, asseyez-vous donc.

Il continuait à se tenir debout, d'un air embarrassé, en froissant ses vêtements entre ses mains, et je ne sais si je me trompe, mais il me sembla voir des larmes dans ses paupières.

Le valet sortit eh riatlt.

L'artiste s'assit sur le bord d'une chaise.

— Vous êtes, lui dis-Je, dé celte ville?

— Oui.

— Où âvëï^oùs pris des leçons?

— J'ai par moi-même à jpeu prèâ appris ce cjue j e sais.

— Est-ce possible?

— Dès mon enfance J'ai eu le goût du dessin, et longtemps j'ai travaillé avec ardeur jour et nuit. Maintenant, ma santé*.

A ces mots il se tut.

Je le regardai avec un sentiment de peine< té

croyais di&iidguel: sur aa figure Jaunie les traces de la débauche.

— Ave2*you\$ beaucoup d'ouvrage? lui d^naodai-je après un instant de silence.

— Très-peu. .i. très-peu... Quelquefois je passe des mois entiers sans qu'on me demande Un seul coup de pinceau. Les gens de cette ville n'aimekil pas ce que je fais.

Tandis qu'il parlait ainsi, un sourire d'orgueil se montrait sur ses lèvres.

— Et quel est le prix de voâ portraits?

—4. Il est très-modjque : da cinq à dix roubles, selop la grandeur^

— Grand Dieu I Et comment donc.vivez-voûB?

— Bien petitement.

En ce moment, sous sa redingotô entr'ouverte,

je vis une chemise usée et rapiécée.

— Et vous demeurez, loi dis-je» constamment

ici?

— Oui... non... j'ai demeuré à Moscou.

•^ longtemps?

— Deux. ans.

— Que faisiez-vous là? Vous travaillia»)

140 Lt PEINTRE DE PORTRAITS.

— Oh! j'étais si bien, et j'avais beaucoup d'ou-

vrage.

Ses regards étincelèrent, puis il baissa la tête en silence, puis tout à coup il me demanda, d'un ton de Yoix dégagé qui me surprit :

— Y a-t-il longtemps que vous êtes dans celte Yille?

— Non, et je ne sais combien de temps j'y resterai.

— Pourquoi?

— Cela dépend d'une affaire.

n me regarda timidement. Je me levai, il se leva et rangea avec soin sa chaise contre la muraille.

— A revoir, lui dis-je.

Il me salua à diverses reprises d'un air embarrassé, me tendit la main, puis la retira, comme s'il craignait de se brûler. Je le reconduisis jusqu'à la porte, et j'entendis l'effronté valet qui lui disait :

— Donne-moi deux greveniks ^ pour t'avoir amené près de ce voyageur,

* Un franc,

Le lendemain matin je me fis indiquer sa demeure : une vieille maisonnette délabrée dans une ruelle étroite. Je montai par un escalier en bois, sombre et usé. J'ouvris une porte, et me trouvai dans une cuisine si chaude, qu'il était difficile d'y respirer. Une jeune fille, enveloppée d'une touloupe en peau de mouton et accroupie sur le sol, ée leva à mon approche et, se frottant les yeux, me dit d'un ton craintif :

— Que demandez-vous?

— M. Donchnikof.

Au même instant, d'une chambre voisine, une voix aigre de femme cria :

— Qui est là ?

Je tournai mes regards du côté de cette chambre, dont la porte était ouverte. Un lit, entouré de rideaux en couleur et surmonté

d'un énorme duvet, en occupait à peu près toute l'étendue, et une femme était là, revêtue d'une lourde pelisse, comme si elle craignait de geler par une température de vingt-cinq degrés.

— M. Donchnikof, lui dis-je, est-il ici?

Elle s'avança de mon côté avec des vêtements

m LE PEINTRE DE PORTRAITS.

et des efaeretii ea désordre^ et me deaianda :

— Que voulez- vous?

--^ Je désire voir^ répliqui^jo ateo impatieDce^ M. Doilcbiiikoïr«

-^ Par ici.

Qle mel fit moÉtter enùùte quelques nuurbeci d^iH) iombre escaïier, ouvriil une porta, et d'un ton impérieuïi s'écrta :

— Simon, voilà un monakui*qui voua demande.

Vite, vite, il attend.

Et elle redescendit en grognetQt.

Je pénétrai dans Un noir^ humide réduit ^ où il n'y avait qu'une seule fenêtre, à laquelle était sa^ pendu un tablier en guise de rideau ; deux mauvaisèè chaises, une table grossière, un poFifiin&afeau auquel étaient accrochés un vieux gilet et une eravat«; plus loin une commode à demi brisée ; sur la table quelques restes de couleurs, un débris de pâté et unebalaleika^; un plancher et un parquet en partie effondrés : tel était le logis du pauvre peintre, qui, à mon approche, s'était

* Instrument de musique, sorte de guitare primitive.

LE PEINTKE ^E PORTRAITS. 145

réfugié derrière la porte et se hâtait de revêtir son surtout.

Après cette opération, il prit une chaise, l'essuya avec un pan de sa redingote et me Toffrit.

— Vous n'êtes, lui dis-je, guère bien ici pour travailler.

— Tous croyez? me répondit-il, en promenant ses regards autour de lui, comme s'9 remarquait pour la première fois les inconvénients de son gîte.

••^ Voudriez-vous bien me montrer quelquesuns de vos dessins.

Il ouvrit timid^naent un tiroir de la tablç et je prie un album qu'il me présenta. îe me mis a le feuilleteret j'y vis plusieurs figures très-bien faites, entre autres celle d'une jeune femme d'un caractère singulier.

Pendant ce temps, Doncbnikof errait dans aa diambre, et sous camain résonna le cliquetis d'un ▼erre.

Je fis semblant de ne point estendre ce bruit, et je Ini demandai :

->^ Quel eat donc ee portrait?

144 LE PEINTRE DK POUTP.AJTS.

Il soupira, pâlit, et, reprenant T album :

— Pardon, me dit-il, je me suis trompé, ce n'est pas cela que je voulais vous montrer. Prenez, je vous prie, cet autre cahier.

En prenant ce second cahier j'acquis la certitude que le malheureux artiste aurait pu, en d'autres circonstances, devenir un grand peintre. Tout à coup, par hasard, j'aperçus un tableau d'une assez grande dimension, placé dans un coin et tourné contre la muraille.

— Puis-je voir cela? demandai-je à Donchnikoff.

Il parut embarrassé et ne répondit pas.

Je me remis à feuilleter ses albums, tandis qu'il se promenait dans sa chambre. Quelques instants après je levai la tête et restai stupéfait. Sur le chevalet était le tableau que j'avais demandé à voir, un tableau représentant une jeune femme au teint brun, la tête couverte de lis blancs, se baignant dans un ruisseau. L'artiste, après avoir cherché à mettre ce tableau à son jour, enleva le tablier suspendu, à la fenêtre et contempla son œuvre, comme s'il se croyait seul, ie me levai et

m'approchai du chevalet. Cette image, ponce là en plein jour, devant moi, me saisissait . Ces yeux^ cette bouche, cette chair, tout était vivant. Un simple ruban nouait ses cheveux noirs avec leur couronne de lis, un autre ruban tombait de ces bouquets de fleurs sur les épaules et sur le sein de la jeune femme, à demi cachée dans l'eau.

Avec sa petite main délicate elle cherchait encore à cueillir des fleurs, et à ses flancs était suspendue une ceinture d'herbes vertes. Tout cela était dessiné et peint avec un soin extrême. Je regardai le peintre. Ses yeux étincelaient et il était comme transformé.

— Dieu ! m'écriai-je, quelle belle personne I

— N'est-ce pas? me dit-il avec une expression d'orgueil. Regardez ces cheveux, et ces lèvres, et ces mains. Jamais je n'ai revu de telles mains.

— Ainsi ce n'est point là une œuvre d'imagination? Je me réjouis de penser qu'il y n réellement de par le monde de telles femmes. Mais il me semble qu'elles sont faites plutôt pour la poésie (Jne

Dour les réalités de la vie.

140 LB PEIKÏRË D£ PORTRAITS.

Doncchnikoff ne na'écoutail pas. Il 60»tinuait à • absorber dans la conteinpkii» de son tableau, et tout à coup il mit la iête entre ses mains et tomba en sanglotant sur une chaise.

De ma vie je n'ai entendu de tels sanglote^ si profonds et si pénétrants. Que bire? Je ne pouvais essayer de consoler eei infortuné* Conunent consoler un homme dont ehaque sanglot indique une souffrance et une passion que rie» ne semble pouvoir apaiser ? J'enlevai du ehevet l'image de la jeune Ceomie, je la remie à sa première place et je sortis.

Le lendemain j'envoyai demander des nouveUes de ce pauvre affligé. U me fit répondre qu'il ne pouvait venir me voir, parce qu'il était sii>uffrant. J'appris alors par le valet de rbôtel que la femme ehez laquelle demeurait cet humble artiste le rudoyait et le tenait entièrement dans sa dépen* dance.

Trois jours après, il vint chez moi. Je me réjouis de sa visite et m'efforçai de le mettre plus à Taise avec moi ; mais le meilleur moyen de lui donner quelque assurance, c'était de kii faire boire

LB PEINTRE DE PORTRAITS. Wt

d» vk)^« Il me déf^ignit en&st sa l#iste siluatèon, aggravée par Vbosiilké dé qUel(|oe8 femmeâ dé la iMe qui ne |K)uvaient lui pardonner àe les a^râr peintes telles qu'elles étaient réellement^ au lieo de les embelliF. À mon tour, Je lui fis part du récit de l'aubergiste et lui demandai s'il savait ce qu'était devenue la fugitive Mariette^ Il me FéiM^ndit qu'il ne l'avait pas reY«e depuis le 'pur au il était parti pour Moscou.

Je sortis et me promenai dans la rue avec lui^ ce qui fut pour les habitants de la bonne petite ville un grand sujet d'étonnement et de commentaires. En me voyant dans cette familiarité avec un homme dont on connaissait les funestes habitudes, on n'hésita pas à déclarer que j'avais le même goût que lui pour le bon vin. Je me moquai de ces méchancetés de petite ^ !le et continuai mes promenades et mes entretiens avec Donchnikoff.

Un jour qu'il s'était animé en buvant coup sur coup trois verres de punch^ je le priai de me ra*conter son histoire, et il me fit le récit suivant :

a Mon père, comme vous Ta dit Procope, était

un bourgeois de cette ville, honnête et intelligent, mais rien ne lui réussit. Ma mère était une femme d'esprit, mais d'une nature inquiète et tracassière. Tous deux avaient eu beaucoup d'enfants, qui moururent en bas âge. Moi seul je leur survis, cl ma mère me gâtait.

«J'avais environ quinze ans quand on bâtit dans cette ville une église. Un vieux peintre allemand fut chargé d'en peindre la voûte. J'allais chaque jour l'observer dans son travail, et je me

mis machinalement à dessiner des nez, des yeux tout ce que je voyais. Le peintre, remarquant mon goût instinctif, me donna des conseils et, un jour que j'avais assez bien réussi dans un de mes essais, il me dit en me posant la main sur le front : a Trace vaille, travaille, tu deviendras riche. » Dès ce jour je me sentis)â(nimé d'une nouvelle ardeur.

c< Mon père pourtant me défendit de fréquenter ce brave homme, qui voulait m'instruire ; mais j'allais le voir à la dérobée. A dix-sept ans, je fus forcé d'entrer comme apprenti dans une boutique, où je périssais d'ennui, et mon unique consolation '

LE PEINTRE DE PORTRAITS. 140

était de dessiner en cachette dès que j'avais un instant de loisir. Quelque temps après, le bon peintre qui s'intéressait à moi tomba d'un échafaudage et fut transporté tout meurtri dans son lit. Rien ne put m'empêcher d'aller le voir et de prendre soin de lui II mourut dans mes bras et me légua sea couleurs, ses toiles, tout, jusqu'à ses vêtements. Je recueillis toutes ces choses avec soin et pris possession de son atelier. Je me complaisais dans l'idée que mon père me permettrait de me consacrer à la peinture, et, pour le toucher, à l'approche de Pâques, je dessinai une Descente de croix. Le jour de Pâques, ma mère lui présenta mon travail.

« — Qui a fait cela? demanda-t-il.

« — C'est notre Simon.

a J'étais derrière la porte, épiant cette scène. Je le vis sourire, puis il m'appela et me donna un billet de dix roubles. C'était le premier argent que j'eusse jamais gagné. Ce témoignage de satis-

faction de mon père me transporta de joie. Je me mis bravement à l'œuvre. Le jour j'allais à mon magasin. La nuit j'étais dans mon atelier. J'aspirais à

étonner mon père par mes progrès et je songeais qu'alors il pourrait bien se décider à m'envoyer chez d'un maître à Moscou. Hélas ! quelle illusion ! Un soir, j'entre, selon ma coutume, dans ma chambre favorite; tout y est renversé, bouleversée. Tandis que je regarde avec stupeur ce désordre incompréhensible, j'entends résonner près de moi un éclat de rire éardonique, et je vois apparaître mon père, qui me reproche de perdre coûteusement mon temps, et me fait promesse de me ramener à la palette et aux pinceaux. Cette promesse, je ne pourrais la tenir. Je continuai à dessiner et à peindre en secret. Je commençai même à faire des portraits. Je voulais gagner quelque argent pour me rendre à Moscou.

Ce J'avais alors vingt ans, et je remarquai que je ne déplaisais point aux jeunes filles. Mais j'étais timide et n'osais leur parler. Je ne sais comment le hasard me rapprocha de Mariette, la fille de Taubert. Elle m'avoua qu'elle m'aimait. Moi, il me semblait que je l'aimais aussi passionnément. Je lui promis de l'épouser, et je fis son portrait. Cependant elle me fatiguait souvent par sa perpétuelle

LE PSYCHÉOMÈTRE POÏTIVISTE, 151

tiistafte, SiNiveQt, après we dowe et tendre mimrie toiH à coup la fin «U m Urnes et s é-

« — «- Aimé nam; à te cesiai» dafii'ainier,j'aA

«Bi^iHÂt je la vis «isigrir et dépérir. EU« enûr ' IffnfîH f^ue
«âfi ^e m voulât ^ oane^tir à notr^ iieiûH, ai die fiaîi par sa
confier à ^a niève^ qui avait pour elle une grande prédilectjpf,
Toutai doux pl^f ôraat^ priéreaft easeoibla, puis résolurent de
vé9é\er noi projets à Procapo, qui au^sit^t ^n*- «ifft filwnehep
moa pèpe«

^ J6 Me nippdia ofioore m oolère q«aod il tûf mt dt
MtieêakveyBQi

< --rrAh ! lu veux te matiep, me cria-t4l^ ah ! vaur ijen. Tu
n'est pas ea élaï da gagner un kopeck et tu veux te marier. Eh
bien, sois tranquille, c'esl mm qui me ehavge de te mçètve i la rai-
son, si tu persistes dans tes folies.

' « Je lui demandai pardon et la eonjurai de me ipemieitra
d'aller à Mpscou. Il y oonsanlii, non pas eeyqndBBé pour que
j'eptBaase a Moseou dans nm éail€4e paiatare, mais daMune
boutique dont l6

patron était un de ses amis. Je partis et, arrivé à Moscou, je lui
écrivis que je ne pouvais me résigner à me mettre dans le com-
merce, que je voulais être peintre. Il me menaça de venir me
chercher à Moscou. Lamortlempêchade me poursuivre. Ma mère
mourut aussi peu de temps après lui, me laissant pour tout bien
cette chétive maison, que j'ai vendue, en revenant ici, à la femme
chez laquelle je demeure.

Tel fut le récit du peintre. Après cette confidence, je passai une
semaine entière sans pouvoir le rejoindre. On me dit qu'il se te-
nait enfermé dans sa chambre et ne voulait absolument voir per-
sonne. Mes affaires étant finies, j'allais partir, regrettant de ne

pas lui dire adieu, quand soudain je le vis apparaître avec une joyeuse expression de physionomie.

— Je vous apporte, dit-il en me mettant un rouleau de papier dans la main, ce souvenir.

Et il s'éloigna.

Ce souvenir, c'était une copie très-bien faite du portrait de jeune femme qui m'avait tant frappé. Je courus après lui pour le remercier. Il marchait

d'un pas chancelant, et s'arrêtait quelquefois pour crayonner une figure au coin d'un mur. Les enfants le tiraient par les pans de son habit, et quelques-uns s'amusaient à lui faire, avec de la craie, des dessins grotesques sur le dos... L'image qu'il m'avait donnée était si gracieuse, le sourire de cette jeune femme si fin ! Je m'éloignai avec une pénible émotion.

Quand je fus rentré dans mon domaine, j'écrivis au peintre, et lui envoyai de l'argent en l'invitant à venir me rejoindre. Il me répondit d'une façon touchante que sa vie était infortunée, mais qu'il ne se sentait plus le courage de tenter un nouvel effort, et que, n'ayant plus de confiance en lui-même, il devait rester dans sa piteuse situation. Une correspondance s'établit entre nous. D m'exprimait très-judicieusement son opinion sur diverses questions, mais évitait de parler de lui. Enfin je lui demandai un jour par quelle fatalité il était tombé dans son triste état :

— Une vieille chanson , me répondit-il, l'amour, mais un amour ardent et insensé. Voici

mon histoire :

iU LE PEIKTHE DE PPaTRAITS.

« Pour pouvoir vîvr[^] à Moscou, j[^] rm vmk Mrt das portrait», et je revois Afssest bien* h travdillaûi u>e partie da U jauroée» j'eq[^]ployai[^] l'autre à étudier dans laa oi4}Me^{^^} et létm très»beouro:(r t'arDour de MQriâUti m ma troublait plus. 1\$ Ta- vais sacrifié à mm 9mwT pour YarL Plu^{^i^ur} inoiB s'écoulèrent ainsi» J'étais tpès-eoiiteat de moxji sort. Mais rhomme n'est ja- mais satisfait, L'idéo Hie vint d'ftlkf m lialÎQ. Pour réalis^{i^} ç[^] b[^]au projet, jfi davftifi ami[^]fler par v[^]n travail nm c^{^^} \[^]me svmm[^] d'argent, c'a[^] i[^] qm j'^{^^}ayai de &ire, non [^]luifi être [^]ouvepi cruelWmant Caiigué da la sottise at d[^] abi[^]urde[^] f;ipi- gau(ç[^] de h pluport d«8 gants dont j'ai[^]tr[^]pranai[^] 1q pQRtrait,

« Mais un jouF il m'arriva de faire celui d'une boQ9a vieille feinme qui s'intéressa gçnéreu^{n^}cjnt 9 oift [^]tion» J'allais cbaque jour dinar çb^{^x} alla, at, pour m'aidar dao[^] mes atuda\$[^] eUa mt d9maU d4 Targant, an me disant qua ja lui far^{^ii} à loisir quelques tabkau[^]» Qudod la souvenir àfi lldriette tm [^]avenftit alor;\$ à Teaprit, j'en étais

a{ff«)a* Im jaune filla m'aj[^]paraiss[^]it comma un

obstacle à ma meilleure espérance d'artistai et je

L£ r£IlSTnÇ DS PÛRTAIITS, 4[^]

ffim Dieu i'[^]K&fmir le rvule anbei[^]ikl» daus sa résistance.

« La vieille femme, 4[»i, par sa baillé, io% veniitit..sa maison très-agréable, me parlai! sans cesse de sa petite-fillA Usa qyî sa trouvait alora chfic IHM. mmiQ éftns le voisinage de Mofoou, nais qui éwatt hiasMi Mvenrir.

« — Elle est orpli(diiie, sia diaailrdb, et j« soîa aate^ca.

« {}» JoUf , fiMii»6 j'aiitrsM dlitii la boiiBe lieilk, elle s'écria gaïement :

« -^TT Im éfé mjiffà^M lim m% ^mvée. Lisa ajoula-t-elle, où es-lu? Viens ici.

f «r« A rkfiaofc, n^«9dj<;iina imx aagantine.

« Qo^um rokuiit^s ppfnb jd via appairailre me fmm fiHe de taîHe m^faone, 4}ui, par la ^rvaëiî# at k gtiele^ raaseœUait à M ^Qirat^ G3Ia loa r»fania anac^^M aiinrfifaiM <k Oimâti <fai m'anir barrassa.

« f^ Lîaa^ M dit «a fmaj^'onH^^ e'^t Hmon, daot ja t'ai pariée l'aspm que in aitms da l'afiaotion pour lui.

« .1-> C'tirt U qm a £ait «b» poristtt? répondit-

elle en fixant sur moi nn regard qui n'é(ait pins celui dun enfant.

« Je rougis et m'inclinai.

a — Oui, oui, reprit Faîeule, et il fera aussi ton portrait. (Test un bon garçon.

<K Lisa s'approcha de moi en souriant, déploya son tablier, dont elle avait tenu jusque-là les coins fermés, et, me montrant trois chat^ :

a — Voulez-vous, me dit-elle, faire le portrait de ces trois jolies bêtes, mais il faut qu'il soit ressemblant.

« — Lisa, s'écria la grand'mère, à quoi penses-tu?

« Je regardais cette jeune fille et ne pouvais lui répondre. Elle m'étonnait par sa singulière beauté, par l'agilité de ses mouvements, l'éclat de ses yeux, la fraîcheur de ses lèvres, la richesse de sa longue chevelure et la fine et malicieuse expression de sa physionomie.

« Elle remarqua sans doute l'impression qu'elle produisait sur moi, et, avec un malin sourire, elle s'éloigna.

a — Il faut s'excuser, me dit sa grand'mère,

LE PEINTRE DE PORTRAITS. 157

c'est une enfant, quoiqu'elle ait déjà dix-neuf ans.

a Je passai le reste de la journée dans cette maison, et revis Lisa, tantôt comme un enfant capricieux, tantôt comme une femme étrange.

« — Demain, me dit sa grand'mère, vous ferez son portrait.

« Je rentrai chez moi dans une agitation extrême. L'image de Lisa était sans cesse devant mes yeux. Au lieu de me coucher, je pris mes crayons et je passai la nuit à dessiner les traits de la jeune fille, puis je me jetai sur un divan, et, en fermant les paupières, je la voyais encore devant moi, et j'admirais chacun de ses mouvements.

« Le lendemain, de bonne heure, je me rendis chez la vieille femme. Lisa se fit attendre, puis enfin apparut, la figure fatiguée, comme une personne qui a mal dormi. Elle me fit un léger salut, et baisa la main de sa grand'mère.

« — N'es-tu pas honteuse, lui dit la vieille femme, de te faire attendre ainsi?

« Elle me regarda d'un air de dédain, et me dit :

« — Êtes-vous si pressé? À l'instant je suis prête.

« Puis elle sortit ta«di» qm j« préparais flsas couleurs et mes crayons, et elle réalÉ*a avec ses chats.

c(— Fi donet lui dit son ateule»

« «- Tl £iui, répoodit^dtte, que je tiennne quel* que chose entre mes mains. Regardes^ conuiie eda wra joli, 3Jout»*t-«ilp en sourânt et m prenant unie altitude, puis uao autre.

ff Je regardais av^e admiration la grâce 49 ^- €im de ses mouvemefite.

m Elle prit une nouvellepose 4a »e disent ;

« m- Suis^je mieui ainsi?

a Tout à eeiip elle jeta ses ehato pav terne ^ édbtant de rire.

(K r^ Lisa, dit son aïeule, eBt41 possible qMtn ne puisses pas rester un instant ImDquiUs?

« -«r^ Eh bien, répondU^elk, retire^weui, et je TOUS promets de ne pliis bougev.

« Le bonne grand' mère sortit, eefiportant les chats. La fantastique jeune fille s esait d'un aif iéaolu en me regardant fixement, de tisile wte gue j'en étale gêné. Pour dtssi|iuiler quelque peu mon embarras, je me mis à tailler des crayoq# et. à

étefidpe sur ma palette des coileuf s. Spudaio, ¥Oilà que la felle Ltsa quitte sa ohoif e, jßtte ua on, et t(Mnbe svur un canapé eo éclatant de rire.

<c — Eh bien, dit la grand'mère qui Tenait de psnlrep, tu esdcHicingeuTernable?

o(— Mule, regardez, lioniiie maman, et voyez li-ee n'est pas la chose la plus comique?

<x La Yieille ma regarda el se mit à rire aussi. « En préparant ma paletle, je m'étais, à mon inçu, barbouillé la figure ; je me hâ-tai de Vmh soyer.

« — Maintenant, bonne mMnan, dît Lisa d'uM ?oh oAHne, iR^4'#n enoore danp Tautre chamlNni^ j# vais peser dans la perfection.

a Elle savait bien que sa tendra aïeule ne poiï»« vflît lui résis-ter. Quand nous fttfptti seuls, ^OiM dit d*un ton caressant :

« — Dpnnez^moî votr^ palette ei vos pinceaux.

« Sans attendre que je lea lui donnaes^, i^lle

ks prit, s'approcha de la glaoa «t, av^e um

adresse parfaite, s'appli^a du vioriiiiilloa mt lit

joues.

« — N'est-ce pas que c'est joli? s'é^riftH^^dyi^

en tournant la tête de mon côté. Puis, dénouant ses longs che-veux, qui tombaient jusqu'à ses pieds, et se regardant de nouveau à la glace, en vérité, dit-elle, j'ai Tair d'une sauvage.

a — Bien belle! murmurai-je involontairement.

<c — Ah! je vous plais? Laissez-moi aussi vous peindre la fi^re. C'est vous qui tout à l'heure m'avez donné cette idée. Te-

nez, ajouta-t-elle en s'asseyant sur une chaise, mettez-vous là à genoux.

a J'obéis. Elle écarta mes cheveux de mes tempes, et passa délicatement le pinceau sur mes joues. Elle était si près de moi, que je sentais son sr^ufle glisser sur mon visage, et elle était tellement absorbée dans son travail, et moi dans le bonheur de la regarder, que nous n'entendîmes pas rentrer la grand 'mère.

a — Vois, lui dit Lisa, j'apprends à peindre.

« Après s'être de nouveau mirée à la glace, elle se décida pour tant à se laver la figuré ; moi j'en fis autant, et je repris mes crayons.

^ — Ne voudriez-vous pas , lui demandai-je, apprendre à peindre?

LE PEINTRE DE PORTRAITS. iôl

« — Non.

« — Pourquoi?

« — Parce que je n'aime pas à étudier.

« — Qu'aimez-vous donc?

« — J'aime à courir. Tenez, attrapez-moi.

« A ces mots, elle s'élança dans le jardin.

« Je la poursuivis. Mais, dès que j'arrivais d'un côté, elle se sauvait de l'autre en criant :

« — Attrapez-moi, attrapez-moi.

« Nous courûmes ainsi longtemps, et je commençais à me sentir fatigué. Enfin je la saisis; elle voulait s'échapper; je la pris par la taille, et tandis qu'elle se débattait, je ne sais comment, je l'embrassai. Elle pâlit, jeta sur moi un regard farouche, puis rentra gravement à la maison. Je resta] quelques instants immobile à la même place. Son regard m'avait effrayé.

« c II fallait pourtant continuer mon ouvrage,

et cette fois Lisa posait avec une tranquillité parfaite.

« Quelques jours après, le portrait fut terminé.

On le trouva très-ressemblant, mais moi, je n en étais pas satisfait.

m us PBINTRE DI PORTRAILâ.

« — A présent, dit Lisa, il me sem pennis de rire.

« — Ê^tnce que j« vous en %i empéohée?

c(— Oui. Vous n'aimez pas epsima rie.

« i» fmm\$ àe» îoiirnéea «ntièreg avec elle.

Sans oser me Tavouer à mei-*même, j^étais amouffmvf* EUf paraî^sail chafrinéa m je manquais à une de mea viaitea hafaî-lueUds; maîa un jour qœ je lui disais :

m — «^ Vou^ âtea doue triate de ne pas me voir?

4(-m- Sans doute, me répoedit^lle naïvement, U])*y a que vous avec q^i je puisse courif »

(K L'été apppi>fifaai;. I^agrand'mèpe pépiait de par. tir bte-Qtât pour la campagne. L'idée d'étr« séparé ée Lîsa me causait un pre^nd chagrin^ EHe remttnqpa ma tristesse et m'en demanda h cause.

« Des larmes s'échappèrent de mes yeui.

m ^^ Je dlftvine» je devinai 6'éeria4-etle ; vous êtes affligé de mon départ pour la campagne. Yoiis m'aimez!

« — Oui, lui dis-je en lui prenant vivement la mam et la portant à mes lèvres, oui, je vous aime, me le permettez-vous ?

LB PBIKTBS DE POUTRAITS. 1«3

K «^ Jo a^ ptia, répliqua-t*elle en retirant sa main, empêdier personne de m'aîmer.

« Is knдем^n sa grand'mère me firoposa d'aller giYêiQ elles à Ift campagne* Pour dissioiuler ma jpîe, io pqpofidip qui jq n'awaia pas U temps de faire cette excursion

i; ^ Quoil]»ia dit Ima, quasd aUe se trouva iwle avac riHÛ, vqhs m voulaz pas mus «>ecoin-

c< -^ fçii peur.

(X -- De quoi?

« ■-- De vous, fai peur qw vw«i q^ voBs mor quiez de moi.

ce ^1*- \$i ceU TOUS déplaît, je Dfi h f&Mi plus. « — Vous me plaigne* donc?

« -r- N'otp&-vous pa» «i*lb^«rwxl

« — Ohl oui... je vous aime... et vousl*,..

« — Que vûijlc!*-yj9U5 qqe jc^ fe^<>? Çoptinu^z à m'aimer...
Peut-être qu'ua jouTi woi au^i.^

ff Je oa la lais^i pas aisbever, je ia\$ jetai à ses genoux et hi
bai^i U nuin dans un transport d^ JQi^^ Pl# ne se déf/t^ndait
pas, et ob^rvait avec une sorte de ciiri(»3ité mw eatUpusiaaaaiQ,

« jN^ous partîmes pour la campagne. La graûd'mère me té-
moignait une véritable affection, et je crois qu'elle aurait vu sans
peine sa petite-fille répondre à mon amour. Mais Lisa me per-
mettait de lui baiser la main, et ne m'accordait rien de plus.

c(A la campagne, nous nous promenâmes dans les champs,
dans les bois et dans un grand jardin un peu négligé. Il y avait là
un ruisseau qui, en été, se couvrait de lis blancs. Un jour, Lisa me
pria de lui cueillir quelques-unes de ces fleurs, pour lui en faire
un bouquet. Malgré tous mes efforts, je ne pus les atteindre.

« — C'est bien, me dit-elle, allez rejoindre ma grand'mère; ne
lui dites pas que je vais me baigner, et envoyez-moi Catherine,
ma femme de chambre.

c(— A quoi songez-vous I m'écriai-je d'une voix tremblante et
en pâlisant.

« — Je veux me baigner. Je nage parfaitement.

« — Grand Dieu I vous vous noierez.

c< — Voulez-vous, me répliqua-t-elle d'un ton impérieux, faire
ce que je vous dis?

« Je connaissais son caractère résolu, et j'allai en courbant la tête, exécuter ses ordres. Mais j'étais dans une inquiétude mortelle. J'avais peur qu'elle ne se noyât, et je ne pus résister au désir de me rapprocher d'elle. Après avoir obéi à son commandement, je redescendis dans le jardin; je me glissai à travers les arbustes jusqu'au bord du ruisseau. Lisa était là qui nageait et jouait dans l'eau, et tantôt s'éloignait, puis revenait gracieusement et cueillait des fleurs. Je la contemplais dans une sorte d'enchantement indicible.

Alors elle sortit de l'eau, et je vis qu'elle m'appelait dans le jardin. J'allai la rejoindre. Sur sa tête était une guirlande de lis blancs, et à sa main elle tenait un bouquet de ces mêmes fleurs.

« — Où étiez-vous donc? me demandait-elle, je vous cherchais; puis soudain, me regardant attentivement et frappant du pied : Ah ! dit-elle, vous m'avez épiée.

Alors j'essayai timidement de me justifier, mais elle ne me laissa pas parler*

ISC LB PKIHTRK Dfi POHT&AITS.

« ^^ C'est J^t, «'écrit-elle ; c'dsi ain» ^ ▼ous m'obéissiez»^ el toim dites ^« tou» m'aî^ mez!

« J'étais tellement effrayé de l'effroi reproché », que je m'é précipitai à lui demander pardon. Elle lui dit : « Hésitant puis souriant. Mon pardon et mon bon cœur t'ont servi de dame ses yeux. N'as-tu pas mis nous aussi Tun à côté de l'autre sur l'herbe » Elle se pencha sur mon épaule, tandis que mon bras entourait sa taille » Nous restâmes ainsi l'un près de l'autre pendant une pa-

role. J'é-coulai sa douce respiration, et l'humidité de ses nbeveux
aTec leur eour^me de Us rafraîchissait iSion front brûlaffi.

ff La grand'itière no«s cherchait et nous appe^ kit. Je ^«èaift
me lever. Lisa^ me retint par la main ; puis, me regardant avec
ses grands yeux, m'embrassa, et naturellement je ne pouvais plus
me lever.

« Cependant je comprenais <yie je ne pouvais en conscience
dissimuler plus longtemps mon secret 4 la bonne vieille femme.
Je ki confessai mon amour pour Lisa, et lui dis que, si elle voulait
bien

Lt FCrNTlIE oE P9KTRAfT9. m

ne permeltiiB da répemetr^ «m y m eiilfèr% M

« -^ Olriy oai^ réponibl-éne ; à la mérité, tu n'tfs pas riche, et
le père de Lisa était un fonottOnnsfire» liai« ^'dld prewnû
eUe^même ta ftéGÎMOÉ. Sa màré wm disait encaifB) a» momciit
de sa laoït : « Je tVn pt\`f ne oontrark point leB imlliiialMKii «
ée Lis». » Cette pa«innre «oère, elle s'élâit mairtée flmlgré eUe^
ëf sa lée fl'a pas été h^»reu9«<

« Li^a* et iftoi notia fâme» fianoos, m^ fiM^èHbment; elle-
même toakit ifu'il en fât ainsi.

Xi Nofifr i^ev-tinea à Kosaou. Là j'appfiaifriiilt de mes pa-
rents. J'étais alors si hemfeuji^ que cIMil perte fit Btif moi gén
d'imfmsaHin.

« Qtfelqiies iilots i^rè», t^otnme je réiitfaia M jour danstnéf
àemeaf e^ on médit que ma saaiir élelt arrivée et m'avait attendu
longtemps. Ma soeiir I fc n avais p&rs de soeut*^ et ne coiRpre-

naïs ri^ à ce récit. Après y avoir réfléchi, je pensai que c'était Mariette ^i était venue me chercher J'entrai dafis mon atelier. Il y avait là plusieurs portraits de Lî8a« Sur celui qui vous a pht, je trouvai \m mouchoir trempé de laimes. Nul doute. C'était M»*

riette qui, en mon absence, s'était assise dans ma chambre. Je l'attendis, puis j^essayai de la chercher, mais bientôt ma propre infortune me fit tout oublier.

c< A son retour a Moscou, lisa était rentrée en relation avec une de ses amies, une orgueilleuse jeune fille pour qui elle avait un attachement particulier. Bientôt je remarquai que ma chère fiancée n'était plus la même pour moi. Elle ne me parlait plus et ne riait plus comme autrefois, et quand il y avait quelques personnes en visite chez elle, elle paraissait contrariée de me voir. Cela me faisait un mal affreux.

« Son aïeule lui reprochait sa conduite envers moi, et Lisa s'irritait de ce reproche et m'accusait d'exciter contre elle le mécontentement de la bonne vieille.

« Un soir, dans un cercle de visiteurs on parlait des différents costumes appliqués aux diverses classes de la société ; tout à coup Lisa s'écria :

c(— Bonne maman, quel est donc le costume obligé d'une simple bourgeoise ?

« Son amie se mit à rire, et toutes deux me regardèrent d'un air ironique. La grand'mère tressaillit, et moi, je sortis précipitamment.

a Le lendemain, la vieille me dit :

« — Mon pauvre Simon, il faut que je vous annonce une triste chose : Lisa ne veut pas vous épouser.

a Lisa s'était retirée chez son amie. T'essayerais vainement de vous dépeindre mon désespoir.

C'est impossible. EnQn je résolus de retourner dans ma ville natale, et je comptais y retrouver Mariette.

« Avant de partir, je voulus dire adieu à Lisa, et je pleurais comme un enfant et ne pouvais prononcer un mot.

a — Pourquoi pleurez-vous? me dit-elle, est-ce ma faute ? Je ne puis me résigner à l'idée que tout le monde se moquedemoi, si, pour vous épouser, je descends à l'état de bourgeoise. Si j'avais su plus tôt...

« — C'est bien... c'est bien, balbutiai-jeen gémissant, c'est moi seul qui suis coupable.

«Elle pleura aussi. Ma douleur l'attendrissait.

iO

170 LB peihtrb db portraits.

a Je partis et je ne retrouvai pas Mariette.

« Depuis ce temps, j'ai vécu follement et misérablement. Je songe pourtant que je dois me remettre, s'il se peut, au travail. Adieu ! »

Bl

ROMAN IINAGHEVÉ

Ooî aonnati, ou platôt qiri ne oemnatt kao Ivir fiovitoh? Tout le monde Ta vu et s*e8t aceoutané à le voir, et probablement personoe ne s'eet aTiaé de demander qui il est. De même pour b^ueoup de gqns. A quidi bon s oocup^ d'un homme saiKs relation» et sans fortune?

Ivan Iyanoyitch ne fréquente pas les salons, mais il se promène régulièrement sur la perspective MewBky, de deuï bepres à quatre, quel qu^ sok TcÉat de la température. Oa est sûr aussi de le

172 UK ROMAN INACIEVr.

rencontrer aux théâtres et aux concerts, car il a la passion de la musique. Quelques jeunes étourdis ont signalé Ivan Ivanovilch comme un joueur effréné, et jamais de sa vie mon pauvre Ivan n'a tenu une carte. Il porte ordinairement une pelisse de raton, un habit noir, un long gilet blanc, et paraît très-peu soucieux de sa toilette. On le regarde comme un homme dangereux, parce qu'il ne sollicite rien, et ne demande rien, quoiqu'il ne possède rien. Mais ceux qui le connaissent intimement ont pour lui une sincère alTeclion, parce que c'est tout simplement un brave homme.

Je le rencontre quelquefois, et nous nous entretenons de littérature et de science. Ses jugements sont précis et déterminés, bien qu'il ne soit point ce qu'on peut appeler un homme positif. Au contraire : quand nous sommes seuls, si nous abordons une question de sentiment, s^il peut parler plus librement, il m'étonne par la finesse avec laquelle il analyse les émotions les plus délicates. Alors son âme éclate dans ses regards, et il n'est pas

difficile de deviner que sous cet extérieur, ordinairement si réservé et si froid, il y a un cœur

profondément impressionnable. Mais comment ce cœur s'est-il resserré et contracté? Pourquoi se cache-t-il sous un masque d'indifférence? Pourquoi le pauvre Ivan s'est-il condamné à un genre de vie iii uniforme, sans s'inquiéter de ce qu'on en peut dire?

Voici ce que j'ai appris.

Il y a quelque temps, nous dînions en tête-à-tête dans un restaurant de choix. Après dîner, nous nous asseyons sur un divan, nous allumons un cigare et nous nous mettons à parler de la fuite des heures, de la rapidité avec laquelle s'envole notre jeunesse, ne nous laissant souvent que le regret de n'avoir pas su profiter de nos belles années.

— Il y a longtemps, dit Ivan Ivanovitch, qu'on a chanté celte chanson-là, et personne n'en est devenu plus sage. Moi-même...

— A propos, j'ai longtemps eu le désir de connaître votre passé. Maintenant que nous voilà seuls, fumant tranquillement, racontez-moi donc le roman de voire vie.

Ivan devint pensif.

174 un BOVAN iracheys.

— S'il y a^ me répondit-il^ quelque» roww 4aii3 ma ne, 09 11^ sodI, en tout ca9| que de\$ romms inachevés.

-^ Comment, inaaheyé?!

-^ Qui. Je ne sais s'il y a beaucoup de gens qui puissent se vanter d'avoir vu les heureux évé" nements de leur vie s'accomplir dans tout leur wlat, puis peu à peu s'effacer en projetant en a^*ie qu^l([p]e lumineux rayon. Pour moi, il n'en 9 point été de même. Mes romans me sont entrés dan^ le cœur, et ils ont été interrompus avant le

dénoûmeot.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi? Je ne sais. Par les caprices du hasard, par la variabilité des circonstances; tantôt une convenance mondaine, tantôt une sép^ation inattendue, tantôt ma propre négligence, ou la mort qui brise tout, m'ont séparé du but de me\$ romans. Parfois, un mot aurait sufG pour me dpnner le bonheur, mais ce mot errant sur mes lèvres n'était point prononcé, et la joie espérée s'éloignait à jamais. Parfois, les plus petits incidents, une visite oubliée, uq court voyage, un

sâlat absurde, un sQt mtreii^a, un ri^gArd, ont 4ét<MiFDé pa^ YÎe de son heureuse direction. Vous Oie dii^^ qufi (^ fut tm &ute^ C'egt possible. Mois l^m ai à(^ cruelleodea^ puni^ c^r Qbaque corde ic o^on omr ^ ^ihré douluureusemeot. En un rpot, qa^ qy'iJl ftp 3oiUe ipa» erreurSf de mes ^ttÎK^ m^ TQIP^ii^ l^oqt pa» eu de déopûment.

— Eh I quoi! il n'en est rien résulté?

— n egestrésuUé un seiitiment étrange, npfentimçnt de tristesse du bonheur perdu, et que^up obpse de 3emblaMe à ce qii'-qn peut éprouver ep ^pgeaat à une douce amitié ensevelie dans le içmbeau,

A ces mots, j'éprouvai ippi-même une sorte de tristesse incompréhensible, et j'e[^]^priroai ceit[^] émotion à Ivan.

— Comment! diHl, voys ne qomprçne? point?

[^]appeles-vou9 votre Jeunesse, ej vous cpmprendre%.

— Le mieux serait que vou[^] eussiez la bonté de nous raconter votre roman,, et non -seulement le commencement d'un de vos romans,

[^] Vous le vouIcRÎJMais par pw commencer?

— Par le commencement.

— Soit. Par ma vie d'étudiant. Ahl Je vous vois déjà froncer le sourcil. Vous croyez que cette histoire d'étudiant va vous ennuier? Rassurez-vous, je ne vous fatiguerai point par de minutieux détails. Pour satisfaire à votre désir je vous ouvrirai seulement quelques-unes des premières pages du livre souhaité de ma vie.

J'étais à l'université de Heildelberg. Dans la maison que j'habitais se trouvaient des jeunes Russes de Karkoff, deux frères. Nous vivions amicalement ensemble, nous assistions ensemble aux leçons des professeurs, et nous maudissions ensemble la soupe aux pommes de terre et les côtelettes noires que nous infligeait notre impitoyable traiteur. L'aîné de ces deux frères, nommé Théodore, était un original. Il passait la plus grande partie de son temps à jouer du violon, et courait régulièrement trois fois par semaine demander à la poste s'il y avait des lettres pour lui, bien qu'il ne reçût aucune lettre. Du reste, c'était un doux et char-

mant garçon. Son frère Victor, au contraire, n'aimait que le bruit et la dissipation. S'a-

gissait-il de tourmenter quelque grossier artisan, de siffler un professeur, de briser des fenêtres, crier des vivats, assister à un duel, organiser un banquet, danser dans un cercle, Victor était toujours le premier, toujours prêt et toujours joyeux. Sa voix retentissait sur toutes les places publiques, et les vieux étudiants le suivaient en se disant : il est infatigable. Les jeunes filles lui souriaient et soupiraient en songeant qu'il fréquentait moins assidûment leurs innocentes réunions que les banquets de garçons.

Victor et Théodore étaient d'ailleurs de très-bons camarades, et je les aimais sincèrement, d'autant plus qu'ils étaient Russes, et, comme moi, au commencement de la vie, séparés de leurs parents.

Leurs chambres étaient voisines de la mienne. Je les vois encore d'ici. Un jour j'étais au logis, un peu malade et triste. C'était en automne; au dehors, le ciel gris, l'air froid et la pluie; près de moi Théodore jouant sans pitié de son violon ; jamais je n'oublierai une variation dans laquelle, malgré tous ses efforts, il échouait perpétuellement. Il faut vous dire que j'entendais cette

série de variations, quelque jour pendant quelques heures sans me plaindre. « Je ne puis pas avoir tout un jour, grand sacrifice à l'armée. Mais cette fois, dans l'histoire d'hypochondrie, la patience n'échappa :

— Théodore » m'écriai-je, j'oubliais que la poste arrive aujourd'hui,

- En effet, répondit-il, déjà même, probablement-

K^ent, jelle àfi^eUi^e arriv^féie : comment n'y ai-je pas spngé?

Aussitôt remettant son violon dao)\$ ^SOA ètui^e et çbaussani;
S(es soij^eUiera v^eraits^e tm il avait des prétentions à l^elégance,
Théodi^r^e sortit préepitamxnmi, et inaurut par la^{pj}^eiûe à-
tF\$[/])^e« \m niM boueuses de Heidelberg,

Je restai seul dans un^e triste dispa^siUon d esprit : j'étais
trî^ete copume oj^e T^ert, avai4 tout, quaad le doute comnaeuc^e à
ébranler respéraiee« Je m sa^e v«is oe que j'avais à alt#iwirâi d^e
la vie^e ot j« craignais d.e ne point y trûuvor le bonlieur d'un vér
rij^eable amour, |1 est cruel risoie^ment dans les ai^enées de la
jeumsse, au teiups où chaque aflecf tion est si pure, si élevée, si
saieie. Plus tard, il

tîN ROMAN I5ÂCflEtÉ. tto

ffèti f^e pas de îiiétne. Le cnèur setnHef Tîêflir avec le corps,
et la source limpide de nos sentiments e^t troublée par le gros-
sier courant de la vie.

Due dwnr-hetffe après, la porte de ma chambre s'ouvrit avec
fracas, et Théodore apparût cottttHe un triomphateur. En vain, ri
essayait de dissimuler sa joie. Du premier coup d'œil, je lé devin
afi.

— Tu srs reçu une ïeftf e, lui dis-je.

Une put réprimer uri sottrire ie satisfaction, et de Tair impor-
tant d'un homme très-occupé d'une vaste correspondance, il me
moûtta un petit paquet, sous lcr|iel il était aisé de reconnaître
uûe écriture de fefifime.

-^e De qui?

— • Sans doutiè^ répondit-il, de ma sœur.

Heureux hovnmel ïne dis-je. lia une sœur'l Il décacheta ârtet prêcautioti sa fcltre et cotnmetiça à lire, lé* le regardais et l'eti-viais du fond de t*âtne.

— Quel âge a-t^lleî M delittatfdai-j^.

-Qui?

— T« steup.

180 UN ROMAN I>ACnEYË.

— Dix-sept ans. Mais, je t'en prie, laisse-moi lire.

— El elle est jolie?

— Oui. Que t'importe? Tu m'ennuies avec tes questions.

— Des yeux noirs?

— Des yeux noiri?.

Dix-sept ans et des yeux noirs. Quel jeune homme pourrait rester insensible à une telle image?

— Théodore, repris -je, qu'est-ce qu'elle t'écrit?

— Écoute! répliqua-t-il d'un ton hypocrite de ^contrariété, car il ne demandait qu'à me communiquer sa lettre, et il \$e mit à la lire.

Elle était remplie de gentils petits racontages. A chaque ligne, on y voyait apparaître les naïves impressions d'une insoucieuse jeune fille. Elle disait qu'elle avait été au bal de la noblesse à ^Moscou, £ts'y était tant amusée, que jamais elle ne pourrait

l'oublier. Elle portait une robe rose ircs-jolie et des fleurs disposées dans la perfection. Elle avait été engagée pour toutes les danses, et elle avait dansé la mazourka avec un aimable cavalier, mais *

UN ROHÂN inachevé. 181

non sans âme, qualité rare. Le riche généra] Kochlin l'avait invitée pour cette mazourka; mais, comme il a la figure si désagréable, elle lui avait répondu qu'elle était déjà engagée. « Cela n'est pas bien, ajoutait-elle, de mentir ainsi, et j'en ai la conscience un peu troublée; mais est-ce ma fatite si ce Eochlin m'est si antipathique? »

Ensuite elle dépeignait en détail les divers plaisirs journaliers de Moscou, les jeunes élégants, les originaux et les beautés à la mode. Puis elle annonçait que dans quelques semaines elle devait retourner avec son père à Earkof ; mais avant de partir, disait-elle, j'espère bien profiler de mon temps.

Tout cela produisait en moi une vive émotion.

Qu'on se représente dans un humble réduit, deux jeunes garçons Usant avec avidité ces récits des joies et des splendeurs de la vie de ce monde.

Une singulière idée me passa par la tête.

— Tu vas répondre à cette lettre, dis-;je à Théodore.

— Sans doute, aujourd'hui même.

*-Bh bior^ pnés^ilei nMseomplbaeiits â ta sonnr.

•— CômibeBt? Pour qii^ 'Faisan?

<—' Parb rai«miqu&jef8ms:U)n camarade^, ipie* l'6Ki4eiice, ici^ est. eramy^uâej queuta; sœur souf riniMiè ma poUfeee»^ et: qofi oria me far» plaisir. Dis-lui que tu n^cs pas'seili à t'ènn-nyerrdans eeite ville élrangère; qoe tu ag miami qui s-eimuic smt tm, mône'quandtugooes des ^affiaitioassur lewolon. Dts4uîj<p(ie:ta m'as lu.; sa leltr&ef qwe ja luÎMgouhaito biem coidialiaiDeni uae: quantité de bak dmrvtias«Rts avec de» robes roaesy al ise marzairnba^aveed'aimaèleB cavaierâ..

Théodore était un bon garçon. U se rendit èaiit>

demande, et se tmit à écrire;. tout ienfriantcdemen étrange fantaisie.

Dès ce moinMnt, J€ Teu» T^foiie, rîoiaige: d'une jeune Slle de dtx^aepl ans, avec des yeux^noirs, et parée d'une robe rose ne cessa de se représenter à mon esprit. Je la voyaia par la pensée, je l'admirais, et je lui adt«ss»is*tcmtes«orkeside discours. Si vous avez été jeune, vous comprendrez celte' folie, et vous comprendher aussi avec quelle agita-

im eaSmiine «I qpeU» drakiti» j'aUeo<)AU« mwi Yobiiiiv loKfttque,. 8doi),8Qn,b«bittdd, il aFait coturAi, àlapcMta*

Gi^pendimt notre i^* d'.étudtMt contîouAtt soni coNn». J'é-tot» devenu la fidèle cpmpagponide Yiotop^ ei je-m'aseoiciai^ a^eoune aflaitiéb^atoisnellc, à^teutes ses espiègleries. Peu, à peu je remarquai, en. lui ua éfamnani changamentv une' s^DÂm^tiPUi affefltôe, une geieté oontj^aÎAte. U ea^&siit enoeria

des vitres et buvait encore avec ses camarades^

Tm»i\ n'avait plus la môme ar4Quri. Snfin^ . chaque 8oin>.il uaua. oenduiaait' .devant une petit», maiaeu. gôee et/ solitaire, décorée de conlftveut^^ venta, U, nwa ienaut eaché», prÀs du mur d'enceinte*. quAod tout se taisait aux aleutour^s.» qfiand, le». bma Allontauda^ dormaient de leur paisible sonir meil d.*All.eaifUid^ nous donniona une sérénade, et la. lumière vftci-Uaate d'une lampe ou le mouve-* ment d'un rideau soulevé par une main timide^ noua annonçait que nous n'avions pas inutilement ebanté.

YhAoifE! était amoureux et ne dissimulait point son amêur^. Sans le petite maîpui gisisedami^wL

184 US ROMAN INACHEYÉ.

une jeune fille aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Victor l'avait rencontrée à l'un des bals de Tuniversité, et avait fait connaissance avec elle de la façon la moins romanesque. Il était venu l'engager à danser un quadrille. Elle avait accepté en rougisant. Il lui avait adressé quelques paroles incohérentes. Elle avait à peine répondu. Tous deux enfin avaient dansé ensemble assez gauchement, et de toute la nuit, ils n'avaient pu fermer

l'œil.

Bientôt je devins le confident de Victor, et après quelques-unes* de nos sérénades, je l'engageai à faire connaissance avec le père de sa chère Isabelle. Il hésitait. Il ne pouvait se résoudre à une si grave résolution. EnQn, un jour de fête, il revêtit son habit noir, prit ses gants blancs, et après midi, se présenta, en grande cérémonie, dans la demeure du père de sa bien-aimée, un gros bonhomme. Il fut reçu très-amicalement, et invité au mauvais dîner d'une famille bourgeoise sans fortune. Il revint dans le ravis-

sement, et bientôt il s'éloigna de notre joyeux cercle pour aller s'asseoir sous les yeux de colombe de sa joUe blonde,

UN ROMAN INACHEVÉ. i89

souper avec de menues IraDches de pain beuré, et jouer , sur un méchant piano , la Dernière pensée de Weber. En d'autres circonstances, je me serais impitoyablement moqué de lui; mais j'avais aussi ma folie, et je m'intéressais cordialement à sa passion ; en nous promenant pendant une partie de la nuit, nous parlions des perfections de «on IsabeUe, et de ses espérances et de son avenir. Il pensait que le plus grand obstacle à son bonheur viendrait de son père, qui plaçait la fortune au-dessus de tout. Mais quelle résistance ne parvient'On pas à vaincre avec un sentiment ardent et une ferme volonté? Isabelle, à la vérité, était pauvre, mais ne peut-on être heureux sans être riches, et peut-on sacrifier les trésors de Tamour aux calculs matériels de la vie?

De mon côté, je faisais aussi mes rêves, et, un matin que j'étais à ma fenêtre, je vois accourir Théodore avec le billet désiré. Le cœur me bat comme à l'approche d'un grand éténemeal. La lettre est vivement décachetée, et il me semble qu*elle va décider de mon sort. La jeune fille commence par reprocher à son frère d'avoir montré son in.

'fAti!«1»ai%MiiHlfge'Çi'il«mia6e de ne pliKS'tei if&ift. ^flepêtidAnt, elle<é«»it eme Mis p3fis'totigu«imiit«At Bvec i^iuslie «èifi.^tle'ttus mxie'fm'ei me &^mf>i- *vsmie ^i nôtis 'Ifftitit de l'ennuide'tiofre ei»«lâ»è)e tt (émoigrïe le wgret de tfôCnspas^)!^ de tlfdds pour ttotfs dlslr^yre ^hi\$S YV^tre ;mcflemBJtt. Btle^iib T^meyt^^tftsi tite-tmjn affeëti^ti çour «an frère ; «Ik isjmite qu'eitefeudrait meecmndlre, ^t^Hrflé^flipère que tiatis

•serioos bmi «mis. Elle v&)Mirli)r potfr'Sai^kdfr. A Mo^côti, èlks « eu mm^ùeteh- BgféaWes^t^. PBfruialbefnr, elle d^éeë^ftot -envoyée p9t iKoeMin, qui e^, dK*^â, ^imire, ^«s, tt-téchffltet, de pluSfhttd c^mttfe 'h pédié imrtH. iSlle ténnifre^dfii lettre en m'ttAressarit'de mmmNiii HM -affeëluaie-fie parole et 'èti me 'priaït 'de <«MÎnuer à aimer son frAre.

Vtyus'pouvêc *f otis figurer an^c qtrel empreêsettfent et nvec quelle joie je lui 'répdndHi, qœ je «e fayUiraïs point à sa recomti-Mmdationyet'qtte'dffiiis «ses betit^ de tristeése, rintérât que in-liûspiaït sa de6t'mée dtait ma meilleure eotisation.

Entre le 4Mre et la isœur il s'établit alors :um ^orreftponAa-wee «ssîdite. (Shéodcnre m «^adttS MÎt

m ROMAN iNACïïïvt. m

phfs Innili^tneiit eaimiie autrefois au Hiâtpt <^ poste. Il demandait «rec assurance la lettre '«pi'll arltcadait, -et 'refenait avec joie m' apporter «wt précieux ÎHitiii, 'é?t jouait idu tîoIod dans mueheureuse disposition d'esprit. Ainsi, j'ewtraï'd^uBe îa-çfm «singulfère enTBppert avec celle jeune inconnue.

©ans dbaqwe lettre que tei écrivait ^«on 'fi^àre, je'hri exprimais mes TiYessympafiiies, €ft dam se» réponses, "tantôt «lie ^s'abandonnait ihun 'doux ' élan d'ima^nation, 'tanlM e^le plaisantait ceqnrme m enfant et se moqttaïtde mon «ntheusiasme.^Qiidlqnefois nous nous quereBîoos'OTr nos ^Hféïencw» de aentmieryts; ensuite je demandais pardon, et elle mannonçait <ftt'elleTOe"paTdaHnait'étqtie jtavais raison.

'ThéodOTe*riaît de ce iqu'il appelait tnon'eiïfan* âlage, sans se douter q«e cet enfantflage était ^ deyenu-ma principale sollici-

tude. 'En vain eHe m» répétait que je me faisais une 'trop hante opinion d^lle, que'lorsque je h verrais jouerais très^d& ssgréablement sutpris. 'Monceeur avait pris Thàbi- Ittdeil^étretout oeeopé d'elle, -le ne^sais si on'peot

i88 UN ROMAN INACHEVÉ.

nommer Tamour un sentiment que j'éprouvais.

Je sais seulement que je n'avais plus de vide dans Tâme. Je me souviens que j'écoutais patiemment les récits enthousiastes de Victor, et comprenais ses transports.

n m'avoua un jour qu'il était aimé. Je ne sais comment il avait acquis cette certitude. Je crois qu'entre lui et Isabelle, il n'y avait eu aucune grande phrase. Que l'un et Tautre s'étaient tout simplement compris. Quand on est jeune on n'a pas besoin d'éloquents discours. Un regard, un mot, un serrement de main, un mouvement sufBt pour révéler le secret du cœur, et dissiper toute crainte. Je me réjouis du bonheur de mon ami, et j'attendis avec impatience l'arrivée de chaque poste.

Un matin, Théodore m'apporta une grande nouvelle. Sa sœur lui annonçait qu'elle devait faire son voyage avec une de ses tantes malades, et qu'elle espérait bientôt embrasser ses frères. Comme de coutume, il y avait pour moi dans sa lettre un post-scriptum. Il était plus court et plus ^rémonicux que les précédents, sans doute en

UN ROMAN INAGHETÉ. 189

raison de notre prochaine entrevue. Mais il me causait un plaisir particulier, précisément à cause de son ton de froideur. Mes rapports avec la sœur de mon ami ne devaient plus être une

plaisanterie, J'allais enfin connaître celle que je désirais depuis si longtemps connaître, et je m'en réjouissais, et je ne songeais qu'aux moyens de lui préparer une agréable réception. Elle aimait la danse. Nous organisâmes un bal tel qu'on pouvait Favoir à Heidelberg. Nous devions aussi nous occuper de son appartement. Pour sa tante malade, nous aurons une demeure paisible, éloignée du bruyant quar* tier des étudiants ; pour la jeune nièce, nous aurons des fleurs; nous remplirons de fleurs sa chambre, et le soir, nous l'endormirons doucement par nos sérénades. J'imaginai encore pour elle d'autres distractions, et je composais des vers pour lui souhaiter la bienvenue. Cependant les jours s'écoulaient, et nous ne recevions plus aucune lettre de KarkotT. Mais je continuais à espérer, quand soudain mon espérance fut anéantie.

Un jour Victor entra dans ma chambre, pâle, défait et les lèvres tremblantes. Il s'assit en silence

Wr ni(m îianwpé, et il YHie'fttgfltdtU'd^utte ^<râigtilière façofii, qtre'j'enlds'ëïfrayé.

^*- Ni ab»«fit«7 —• Non, gfâces mi Ksîel.

— *Pt«ir(|uoi'donc pawïs%i «i 'b(yd€rrenë?

— 'Une ISch^ttsenotiveRe. . .

*- Quiflfe iidtitêlle? je t'eti'pttiB, ffis^te ffioi,*ii 'jeptüist'aider...

^ Tti 'tte ptiÊt m'tttiler . ^e^^ •dmiAhr'pddfîr

•lîrttoir.

^ 'Eti^éftté, powquoi'?

^— A cattse dema fi(S«xr .

— A 'cfltbte ë^ la fiteor? Qu'y Ta^l^fl? <rii*«*t^* Mĭ»nc> ar-rivé? J«piars 'Wĕt t(yi.^lfetsidis-nioi'«e'(pii ^ passe. Ta \$oe«r d«t«ft ttfmer iéi aftscua'tefllB.

^^ Sautante e^tmtMrte.

— Ettasoeiur?

— Pôit «e tnarfer.

— Malgré cHe?

«>- *hh, Wè dtt Vîctor, «en nne irtmetbtiit tina

'EtH sorift'firar aUenptsseDqiiel^esiADrBiiènis
beupes'BvedIsfldbeUe.

«èioii ^rèrey cervaâi larpaanrMrjeune.fitte^ Mm^'UL-

mei en aide. 'fiavrasMnei, ife Wai*fd«ffM>ir (|ii»'«fii>

Yous. Ne suis-je pas trop jeune ponr dsovcir? il :

TO!fârafs^Wre<enoaiie.'ija*fie:nie dannaâttanl de

•douées espéraHoai. Faut-ii 'que ?« tAt tio«t «««il

ffiaéai!tii?'ll»is je oeiciirwd'frai pa^i bmimi nmlbriir.

Mon père veul que ^«pauseiKacUiui, et fa'aémct

«uedfi refus, fe «me abis jeté eafleucant à ses

jenenx, je \m oenjuré Ae ne ipaa penice eaiĚit«.

iks'estims à rire. «/Kocblinyfli'a^ -I-Hiit, est i^*

^éral el rkbe. Esĭ^vtA avec Iw^ lu «n vianbvs

à Taimer. x>

« -^isynesuĭ8^evàoriée,ĭe(le.hat8i;»c'asl im
>«iē(^iit^bonme.;il<iie tueia.

a — C'est loa^iaflaĭrey 'm'aiiĭéponèaimaii4poiif, 'CH oelèpe.
J'ai «donné ma parole, «t j-y tĭsnS'iiUpjourd'hui même, tu seras
fiancée.

« 'Mon^fpèf e,t)OB'nie:tfiaaoeyien mfc&anœi^ mdgré

«mes-pcoteslâtioiis. Jai .s u ff rfĭG KœMia àavmmnr

àiKot. Ihs'feBt fiiis.a ĭFŨne.JMjà 'û\TÊĭiû:isnw^fè*M*

'(liaiBaAts.iIlæ':peut<roire,qiie ^ja I& jittaate. #ie

102 un ROMAN IN ACHETÉ.

faire? Qui invoquer? Qui me protégera? Je suis perdue, à ja-
mais perdue si vous ne fléchissez pas notre père, si vous ne me
sauvez pas. Au nom du ciel, si vous aimez votre pauvre sœur, ne
rr.baii* donnez pas. »

Comme tous les hommes d'un caractère résolu, Victor ne ré-
fléchit pas longtemps. Le lendemain il partit pour Karkoff. En
vain, Théodore et moi, nous lui offrîmes de partir avec lui.

— Non, nous répondit-il, restez près d'Isabelle, et laissez-moi
remplir mon devoir. Je ne laisserai pas sacrifier ma sœur. J'irai
seul trouver son général. Je le tuerai, ou il me tuera, mais la
pauvre enfant ne sera pas à lui.

En parlant ainsi, Victor essayait de nous dissimuler son cruel chagrin. Quoiqu'il fût très-affermi dans la décision qu'il avait prise, il ne pouvait cependant, sans une profonde douleur, se séparer de sa fiancée.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous le conduisîmes à la première station. Nous devions passer devant la petite maison d'Isabelle. Les volets en étaient fermés, et un silence de mort ré-

UN ROMAN INACHEYÉ. 195

gnait dans cette demeure. Victor la regarda jusqu'à ce qu'il ne pût plus la voir, et alors, je remarquai qu'il pleurait. A la station, nous nous séparâmes.

Quelques mois s'écoulèrent. Nulle nouvelle de Victor ni de sa sœur. L'inquiet Théodore courait régulièrement trois fois par semaine à la poste, et

revenait au logis, la tête baissée, les mains vides. U prenait alors tristement son violon, et se mettait à jouer des variations, non plus avec joie et ardeur, comme autrefois, mais avec tristesse. Moi je ne m'irritais plus de sa malheureuse passion pour la musique, j'écoutais au contraire patiemment les sons sauvages de son instrument qui s'accordaient avec mes sombres pensées. Isabelle était aussi affligée, et son père l'emmena à la campagne.

Mon existence me devint insupportable. Ni fêtes, ni études, plus rien ne m'intéressait. A la fin, je jeçus de mes parents Tordre de me rendre à Pétersbourg. Je me séparerai à regret de Théodore. Je regrettais même sa musique à laquelle j'avais fini par m'habituer, et lui était très-chagrin de me

m m Bo1I*AN IKAGHEYÈ.

Toir pnttTr. Mm j*ii?oue smeèrement quIàfPéh bourg, JB m*affiranehis«bien iritetde sna mélaiteolie. L%9peet, le rinome-nient de iia capitale -me don* naient une autre impulsion. Là, tout éteíl iiam* imu pour moi, le luxeécs mekoíis, la grâee^des femmes, r^é^t 'des théâtres, ^la ine >mondniie. rentrai, selon le toén deiUKS parents, sfo serriee diB^Élât, puis je pris des !Mfbil-Hdcstd'éia«iee,'ët me mis à faire le galant. Tétais jeune, dons une assez bonne position; j'avais soif 'de plaisirs; je me réjouis-sais de Taccueil que j« 'reeems, rsans songer qu'à chaque suttès àmts 'le monde Je 'perdais quelque chose de mon innocence €l de'im candeur.

*Un soir, dans tra 'bal oft • j^wais^dansé «avec^w^ deur, un demes nouveauí afmts m & dit :

— Il me semble que vous avez étudié SQmdëiberg?

— Oui.

— N'aTOz-vous pasimtranMnradeBomméTicbw^?

— Certaineraent. Où esWl à préscttt?

— Ici. II. demeure dans ma maison, ^totil'è'faît tsi!haiit, ttt pariesouTcnt'de-Tous. Triste lii^toMI

Figurae-^oufi qn^il '«sitombé a^ec sa toiture dans le lac; il a eu un refroidissement, et maintefianiil eitéh«z moi diaoB la <{iliis piteuse siUialiofi. Vous feriez une bonne action si vous ve-ninB rie 'voir.

'te («nd^emaîn matiti, je montai ipcr un étroit et sombre esca-lier à la demeure de Yiotor. Je Je trouvai d^ms' une petite chatni-Mhe éiairéeiparittne seiile fenêtre sans'ridettu^éteiHki sur tm

«un» lit 'et respmtlt diff[itlem«tit. Près de loi veMisU une' sœur de charité. Pravre Victor, il n'élaîtpw reconnaîtssable. A la plaœ de «a vive et ^jfê^jmm ^ysioftomie, 'je* voyais un «vifia^ pile, «défait, jmr lequel la mort semblait déjà ^poser «Mesfiroidtti mains. A mon aspect^une sorte de sourire erra «or ses lèvres.

H'tnt recomrot'et'ine tendit la 'mrano.

— Malheureuse erreur I murmura-t«il areoun aeceiitde douleur.

— 'J'ai t}uit(é, die^e, il in^y a^pas ttoQgi«a|it ton frère, Victor.

—'Et Isabelle, 'ta'Vasfuc?

— Oui, elle «st telle <qie tu Ifas kiasée. £Ue i'attoid. Il s'ugit "«utoneiit de te^^érir^bêafim.

196 UN ROMAH INAGHETË.

Il fit le signe le la croix et me dit : C*en est fait à présent, c en est fait.

— Ne parlez pas, lui dit la religieuse; le médecin Ta défendu.

U la regarda d'un air de soumission, et de nouveau me tendit la main.

Je restai longtemps assis à son chevet, observant avec un douloureux intérêt la lutte établie entre cette robuste nature et une maladie impitoyable. En sortant, je demandai qu on m'envoyât chercher, si le mal s'aggravait. Au milieu de la nuit, on vint me chercher. Je m'habillai en toute hâte, et me dirigeai vers la fu-

nèbre demeure. Sur Tescalier, je rencontrai le prêtre qui venait de voir Victor.

— Comment est-il? demandai-je avec crainte.

— Il s'en va.

Jamais je n'oublierai cette scène, la chambre sombre, le malade assis dans un fauteuil, les mains croisées sur une table, sa tête oscillant de haut en bas comme le balancier d'une pendule, et la respiration s'échappant péniblement de sa poitrine. Autour de lui, quelques personnes qui

dans obscurité apparaissaient comme des ombres noires, et un grand silence. On n'entendait que les soupirs du moribond. Tout à coup ces soupirs résonnèrent d'une façon étrange; ses membres tremblèrent dans le dernier tressaillement de sa vie. Puis peu à peu il s'apaisa, ses râlements devinrent moins fréquents et moins bruyants. Puis sa tête resta immobile sur son oreiller. Tout était fini.

Nous nous mimes à genoux et nous priâmes.

Trois jours après, nous conduisions Victor au cimetière, et ainsi se termina le poétique roman de sa jeunesse.

Sa mort produisit sur moi une profonde impression. Je devins subitement indifférent à tout ce qui naguère me séduisait. Je comprenais le néant de la vie, et me demandais comment nous nous abandonnions à tant de rêves, comment nous nous laissions, sur notre route, affecter par tant de soucis quand nous pouvions malgré nous, être emportés si rapidement. Je regardais tout avec un froid éloignement. Sur les figures les plus animées, je ne voyais plus que l'empreinte de la mort. Les

m Vm ROMAN INAGilËVK.

beautés les pins cfaannanles m-appomssaieal comme Jes
•squekttes informes.; la terreme sobt blaittin grand tomimau.
Mes joiir nées >se, passaient dam ces sknstres'feAaKioBS ;- et la
nuit souvent^ je croyais «"Miir non aoiï^ .près de iman iit^ les .
jaainfi oroiftées^ k téeè vacillante. Ses yeux étaienti fixés sur
moi, et dans leur ierae regard, il y avait coalise nn^' expnesam
'de re^oche, eomme unefurièee ;,il me semblait que mon ami
m'invitait à m' occuper de sa .inaUieuifeiise sttuc.

Um telle TsitauAieD devenait kitoléicable. itour enffjer deme-
dislraiiie^^deia&dûiiiie aaissiaB, On me proposa de m'envoyer
à Odessa. J'acc^^ptai avec oiiipre8aesMnt..Je devaici passer
parJLarkefT. je fis ipramptement mes iprépajoalifs (de 'd^paust*
eomniB on «la présence ^en un autre lieu pouvait être utile a
«{uelqu'un. Pas un «fiancé atlendu.avae împatienceette partit, je
croia^ pour r<^<eiïiJire«a .fian* oée, awssi vite que moi pour
tme rendreÀliarJuiff. Pour (fuel metif, je nesaie,
maisge^c^yc^aaïd ocaniaie si j'allais retrouver une abèi?e<âiTe-
clitMi..Jiamvai le soir; déiïjlesireiwrèpas étaient aUuméa,
ettae** fMtoiwinâafmdBMibojiaïeDt .desiUxnpîiMis.

vm ROMAÎl INACHEVÉ. m

ât^Uiigat, par plusieurs Jours de Toyage, par la rudesse des-
chemmset une die ms maudites voitures russes, je' me twitwii
rfieï.Titi'rclslaxirBlteur, je m'étendis sur un divan ^t m^endormis
d'un profond

smnnreil.Ie lendemain, en^m'éveillait, jefusbien

surpris d'apercevoir près de moi quelqu'un qui

attendait que j'ouvrisse les yeux. 'C'était Théodore.

'ffous nous enlbrassâmes comme 'deux frères.

— Je suis venu, me dit-il, d'une voix trem- Blarite, je suis vejiu pour t'inviter an bdl.

^Aubânïïoieùdonc?

• — A un'bal de noces. Hier, m^ sœur s'est tnarfée. Que faire ?
ïe ne suis ici iqu^ depuis quelques jours .Uâ soeur demandait en
grâce qu'on lui épargnât ce bal, mais son beau^ère et sa famille
Vont èïigé. 'Aujourd^ïioi on b appris qu'un cavalier de Pélers-
bourg venait d'arriver, et on m'a chargé de f inviter.

— Très-bien . Tletoume près de ta sieur, et invîte-la de ma
part'à danser avec moïla mazourka. Puisque je suis le cavalier
deTctersbourg, et un élégant cavahér, je veux faire mon* début à
ïarkoff, en dansant làvec'iaTAnedtt'bâl.

900 UN ROMAN INAGUEY&.

— Tu a assisté à la mort de mon frère, reprit Théodore avec un
accent de tristesse.

— Oui. C'est fini. Le pauvre garçon ! Va maintenant exprimer
mes vœux à ta sœur.

Quelques instants après Théodore revint, et je me préparai à
me rendre au bal avec une insurmontable agitation. J allais enfin
voir cette mystérieuse créature qui avait pris une si singuUère
place dans ma vie. Je me rappelais tous les détails de notre cor-
respondance,d'abord les joyeuses et enfantines impressions de
cette jeune fille, puis ses premiers accents de mélancolie et, tout à
coup, son cri de désespoir. Sans l'avoir jamais vue, j'étais telle-

ment affilié - à ses sentiments que mon cœur se serrait en songeant à elle, et que je m'en allais tristement à ce bal de mariage comme à un enterrement.

A dix heures, je me mis en marche, vêtu de noir, des pieds à la tête. La rue était pleine de Toitures. Le derrière de la maison était étincelant de lumières ; de loin, on entendait résonner Tor* chestre. Sur le seuil de la porte et dans Tanticliambre, il y avait une quantité de valets.

UN ROMAN INAGHEYË. 201

JTentre. On danse la polonaise. Dans les premiers groupes apparaît un gros homme portant l'uniforme de général ; et conduisant par la main une jeune femme.

Je la reconnais si bien, qu'à peine puis-je réprimer un cri prêt à s'échapper de mes lèvres. Elle ressemble à Victor, et il y a sur sa figure la même expression malade qui m'a si fort impressionné la veille de la mort de mon ami. L'image de cette mort se lie dans ma pensée à celle de cette belle jeune mariée. Dans cette triste émotion, je me sens comme saisi d'une sorte de vertige, il me semble que je rêve, et que tous les danseurs passent autour de moi comme des ombres.

Elle me regarde aussi. Son regard rencontre le mien. Que de choses dans ce regard : bonheur passé, chagrin présent, et le regret des espérances anéanties, et la résignation à un sort inflexible. La polonaise étant finie, Théodore me prend par la main, et me présente à sa sœur. Elle sourit tristement et me dit :

— Nous nous connaissons depuis longtemps.

— l^aiiâté ea. irf^pprt avec Youft pur r«nîtîé de

-^ A/k>ik& äaft arrivé^ Uer^ npi^ad-elle, afwèi un moment de silence.

--^Hifir., à.fieDjtjhettrefi*

Elle soupira, et.mttrmBm entfixunt surmûiTiiQ ixîgard qui<me. pénéttra jusqu'au îùnà. àtùYêMo*.

— Bien, à sept beuriea^ on me iMriaijU

Je mô relira àirécart et la oontmaple aipaoïme mélancoUqiie admination. ËU« ost:. bcJle, mm diwe beauté esapreinte d'un caradare de soufW fmace. Dana sea yeux noirs édate? k fini de la fiè^ Yr^; son visage eal diun* blanc matiefcle baderne de diamants qui brille sur sa tête m'apparatt comme une couronne de martyr.

Une heur^ s'éeoule». Je ne aaiar qui , penAnt oe temps, m'a parlé, ni oe qu'on m'a dih Qn^m danser la maaouekai. Je* me rapproche de la pau»* yre jeune femme ; je m'aasieds à.côté d'elle^.et(QOUft nous mettons à oauser.. Notre entretieaeal; d'sdboKd assez froid, mais peu à> peu il s anime; Je lui parle de notre ancienne corospondaneev ot: llû demande pacdoci de ma. hardiesse. Je lui dis as^ec

quelki;hBfntiifio«^ noiifb attoiiùicoft sa» lettre» et aveor- qudle mdilé novs UgîoBftsta réai^, Ella ma répand d'un air tûuide el IrâHe. Elle se souvient, de^taouv e&ialle avuaa qp'et-leasouveolpengéai moi et que je lui apparais tel qu!dk me voyait. daBB? san ÎBMginatieB. ËU^. m'interroge ensuite fur notre vie d*étudiant; ei.enfin Qausr en venoD&t âfttrlende bumoiiti de saA,irère«.

— Héla^faj muw^mnQet^fdl^a, c[^]est oiⁱ q^pi. suis. laHaHt&edje
cette- osort;

— Nan[^]Jui dî»rje.; o'est lûdeatin[^] aeat Ja Pria-f TÎJEEiice qui
F;a yaa\\3[^]\\ aintai» Bt la.morl, ce n'eat pas* ie[^] malhenn; o'eat.
an OMortraim laifm de la* sottffmnce. J>ai Làni6' plua triate.
au[^] milieu de. Tériat dfi'oettB: fèlB[^]qnajCk ne; Lftva4a..dao& la-
sonir bre retraite où je voyais mon pauvca amiis'ôtaiAr' dm:

filles pâlit. et ses Lèvre» tremblent»

--[^] AuBom dfi: Dieu I s-écrîe4/-eUa,, na. pazdeii. paataiasi 1
Jo-ne: pouniaîs supporier ma torture».

TiiéodoM[^] aasifttdarxièmoftua, mitsaitête entca sM'maÎBa[^]
et, S4ippu|[^]nt. au: non épaule,, pleura otimne.uA oftCanU

So4 UN ROHÀN INAGHETË.

L'orchestre donna le signal de la mazourka.

Les cavaliers s'avançaient sur le parquet avec leurs dames en
pompeuses toilettes. Quelques invités jouaient au vi[^]hist.
D'autres riaient et causaient bruyamment.

Tout à coup, elle se leva, et secouant ses magnifiques boucles
de cheveux ;

— Écoutez ! me dit-elle avec une sorte de transport fiévreux :
nous aurons notre joie de jeunesse, ne fût-ce qu'un instant. Figu-
rez-vous que vous êtes un jeune homme et moi une jeune fille ;
que je vous plais et que vous me plaisez. Ni chagrin, ni souci.
Nous nous rencontrons dans un bal que nous avons tous deux
longtemps désiré. Et nous dansons ensemble. Voilà que Ton
commence. Allons I

Et, avec Télán d'une sorte de désespoir, elle m'entraîne au milieu de la salle, et nous dansons ensemble avec une indicible exaltation. Sa beauté avait alors un caractère effrayant. Ses cheveux flottaient sur ses épaules, ses joues étaient empourprées, ses yeux étincelaient et sur ses lèvres errait un douloureux sourire. Evidemment, elle

UN ROVÀN INAGHEYfi. 205

Toulait en une minute d'ivresse tout oublier, en une minute dire un dernier adieu à sa vie privée.

Tout à coup, son mari, qui désirait souper, fit un signe de la main à Torcheslre, et les musiciens se turent.

Alors elle se tourna vers moi, et sa figure était de nouveau couverte d'une pâleur mortelle, et elle me dit :

— A présent tout est fini. Ne m'oubliez pas.

Vous partirez, j'espère, aujourd'hui.

— A l'instant même.'

Elle soupira et me tendit la main, puis elle me dit:

— Quand je ne serai plus de ce monde, priez pour moi.

Son bouquet s'échappa de ses doigts. Je recueillis ces fleurs déjà fanées, image de sa vie sitôt fanée, et je sortis précipitamment. Je ne saurais dire ce que j'éprouvais. Je n'étais pas amoureux, et cependant j'aimais d'un amour infini et désespéré. La pitié, les regrets, la jalousie, m'emflammaient à la fois le sang. Je ne pouvais, je ne voulais pas rester plus longtemps à Earkoff. Je

matiVEÂ 4flRs qAon logi[^] ^vec[^] 1|^ fièvxé ; j'euyâp

^rai^ jf^ . çourm^ sur Isi. grande rqute. J^^unais liQulu, pou-
voir me &iir> a)oi-ip[i|m^»,

Et je ne la revis plus, et un an après nptrQ i^ii:ée, je çecps de
sou. frère une lettre caphetéc de aoir. \$a sœur était morte. Ellç
s'était éteinte doucement, et elle avait demandé qu'on me trans-
mit de sa part un dernier adieu.

Yoilà quel a été mon roman, le roman inachevé de ma vie.

CouELE SOLLOaOlIB.

TITRE au WOUMR

Quand une maladie commence à germer âan* notre corps, il
arrive souvent quon ri* en reconnaît pas les premiers symp-
tômes. On Continue à yiyre comme de coutume pendant des se-
maines et peut-être des mois entiers. Plus tard seulement, quand
nos forces physiques commencent à entrer en lutte contre une in-
fluence pernicieuse, nous nous sentons peu à peu oppressés,
abattus, défaillante. Mais si cette maladie est d'une nature éphi^

mère, le moment où elle éclate touche au moment de la guéri-
son, car alors nous nous appliquons à prendre de salutaires re-
mèdes et à recouvrer le libre exercice de nos facultés.

n en est de même des maladies morales.

Voilà Etienne, le casseur de pierres, qui, en sifQant joyeuse-
ment, traverse le village, avec son marteau à double tête, son
coussinet en paille et ses semelles en bois. Regardez-le. Rien en
lui ne vous indique qu'il a un ver secret dans le cœur, et
lui<même ne s'en doute pas. Ce ver fatal sommeille encore.

Etienne arrive à son tas de pierres. Il observe d'abord de quel côté vient le vent, car nous sommes en automne et Tair est froid. Puis, il ôte son bonnet, comme s'il saluait les matériaux de son labeur; puis, il descend dans la fosse, et tourne contre le vent la natte de paille qui lui sert d'abri, un frêle abri, à peine une aile de chétive cabane; mais son cœur est logé dans une forte position. D boucle ensuite à ses pieds ses semelles de bois, et se met bravement au travail qui lui donne son pain journalier.

U est là depuis deux heures, et, dans cet espace de temps, il a concassé un gros tas de pierres. U y pose son coussin, allume sa pipe, revêt ses mains de deux gants épais, et frappe sur les cailloux à grands coups de marteau. A onze heures, un enfant, pieds nus, se dirige de son côté, portant un yase eii terre couvert d'un lambeau de toile. C'est la soupe d'Etienne. Il la prend avec avidité, puis 86 remet à Tœuvre jusqu'au soir, et enfin rentre au logis.

Etienne habite une maisonnette située à quelque distance de la route. Sa fille, âgée de trois ans, est assise près de la fenêtre et s'écrie : « Voici mon père! i» Elle voudrait courir à sa rencontre, mais elle n'a que sa petite chemise et pas de robe.

Etienne traverse la cuisine, salue d'un signe de tête sa femme qui est près du foyer, entre dans la chambre, prend dans ses bras sa petite fille qui lui tiré les moustaches, tourne les yeux vers le berceau où repose son dernier enfant, puis s'adressant à une vieille femme assise dans un coin :

— Comment êtes-vous, grand' mère? lui dit-il.

Une voix plaintive lui répond :

2rt viTiiE OU MoVïint.

-^ Lès lelifktlts Font tant de btttit «t -6èftt *«i indociles 1
'Pierre m'a pris mes haricots ; j&te «fflrtn au maître quâtid je àè-
raii guérie 'ttl)m je 'pcranoï aller àTécole.

— Je'vou^ apporterai d'fttfrtt hiricMb^irétAi^Mi Etienne.

— oès grsndB brutes, et auis^i flès blttffcs. -^ Oui, oui.

Dn ne pouVlait plus Btoir auCtm etttr^tlen ai^ cette vieille
femme; elle était tombée en enfimefeit psttsait^OYi \mips à
jmi^r àvecsoi <ehat '6a i<^ee des faârit^ts.'Etle YotiMt atissi
qu'on lui ^ritivépéfir ftleçon d)â dharit pour qu'elle pâst sis pré-
MUlir dignement à l'é^ule. €e jour^à, Êtieiïi^ n'élit pas dispos à
se pfê^ à cette Me. -Il s'«ssitipiAi de ta table, sous im cadre tsn
bois qfui rénfeMait «fh pepiér ^CéUé d'un gros 'taéliët,^iet
st^eiidk q* Hïi^ftfnne apportât la lampe et tosMpiir.

Ici, je Songe que "plws d^Un lèctctar peutm^r^ rêter et me
dire : 'Ge que vous 4épeigft«z là^ c^irt ce que ttms pouvons ob-
sert^ chaque joar^ Miai alhâr plus loiu, et iMms toflMliissêds
Ad^plus^^randes misères.

^ itîStSitiU *tm» vitrons "«'41 m* y % piiiikit<dê qti'on ne
ttëc)eHm« pftis 'dhafqtie^fMif!, «iottUie «hé* Ū^e CâfosOie
ri^éi^ pfis 'feiflléShie^iu plus gtdtid ^de» conit)ats, d'tin coitibdt
frfus 4fifficite (^ ^)ns 4fêrdîque (pli; celui de'tftin
diemsIinsorits^à'jMisii» ftarnsles -fentes de rtitetofre.

fitilt piâr ^^m^tfner lui-même de 4a ^hMetriem,^, âtofs, tni
peut distinguer ce que renferme le ^ftdVê flppendu à h mutâille,
au-deM» Se ta l^le : t^M tf<m eongé ^de* soldât. iÊtiètiûie
ti'^eirtiMottfee ais Akâ» te ehîqtfième'rt^îmiôftt/LiB

jJ^rpiier^ui cotiétHe'tte* etbj^loi B'utoe pafie de son
 <efâ^iM*6, îMe ^«n^ jn^ècietisement. Lés eat'ftctdfes, {Hour-
 tatli, ^'6(n)t jstrm, la elre du cachet ^t à mit^itié fetidwe» êl te
 terre qui le protégé iieM de éhUMi^Aft «uttuba^ Tras ailx
 mouéhes.

"Élié&rm i&'est a«Bis ^e lUMiyeaai ttt^ s« if&6m Mé
 sttir^^'g<tioifx. EUe'R^le iMMlMle^etfmcHilie comme si elle
 s'associait aux rêveries de son pâ^ Mfr t! eAit t!h ^te tfiOiMul
 &b«(»%é dMM focmMmflMidti tfe^ïioniMNsé.

Si2 TIYRE OU MOURIR.

la milice. Les larmes de ses parents n'assombrissaient pas
 cette heure d'enthousiasme. Dès son enfance, il avait perdu son
 père et sa mère ; il quittait Tétat de valet pour être incorporé
 dans une légion où tous les soldats étaient ses égaux. Les années
 s'écoulèrent rapidement, et lorsqu'il fut arrivé au terme légal de
 son service, il contracta nn nouvel engagement; il eut l'honneur
 de porter un chevron à sa manche gauche. Il se sentait jeune et
 plein de feu, et il acquérait par cette prolongation de sa vie mili-
 taire un petit pécule. Mais un jour^ il fit connaissance avec sa
 Marguerite, il l'aima, et alors il se sentit seul dans la caserne au
 milieu de ses camarades; il n'aspirait plus qu'à recouvrer sa liber-
 té. Enfin, il reçut son congé et se maria. La mère de Marguerite
 possédait pour tout bien sa maisonnette et un petit champ grevés
 d'hypothèques. Etienne l'affranchit de ses dettes avec l'argent
 qu'il avait épargné et alla demeurer avec elle.

Dans ses onze années de service, il avait oublié les habitudes
 du village. Il était accoutumé à porter des gants. Le travail devait
 bientôt donner i

ses mains une couleur de bronze qui ne s'effacerait plus. Au commencement, le travail lui parut une rude chose. Avec sa robuste constitution, il finit pourtant par s'y assouplir. Mais il avait aussi perdu l'habitude de s'occuper des soins domestiques. A la caserne, ses repas étaient préparés sans qu'il eût besoin de s'en inquiéter. Maintenant il était son propre chef, il devait lui-même pourvoir à sa subsistance, et il aurait volontiers consenti à reprendre son premier état de domesticité pour avoir un salaire déterminé. Mais il ne trouva point à se placer, et par bonheur, Marguerite était une femme énergique. Pendant quelques années, l'ordre et l'aisance régnèrent dans son petit ménage. Puis vinrent les mauvais jours. Il fut obligé de vendre un champ et de contracter un emprunt, et de quelque côté que se tournât sa pensée, il n'entrevoyait aucune espérance d'amélioration.

Une hypothèque sur notre maison, c'est comme un pacte avec le méchant esprit. Il semble que l'on est au pouvoir d'un revenant dont nulle muraille épaisse n'entrave le passage, dont on sent à traversâtes serrures le souffle froid.

514 tll^RÉ OU MOURÏll.

ËtieniHs épi'oiltvtJit cette ^iniutfé ^ttipressiôft : •otrveit41 t^ âertiaiidait comment il pourrait se Hbérer d^'se^ engagemente, et il tomtrait dans là tmtesse, car il n« pduirait ptttrvetifr & foirc'-tin plmi efficace.

Un homme qui s-appaïuvrit eéfeiîtothfe un IftNfgaieur <{ti'im tf stufrage îa jeté mf iHie 'petite phi^ mobile âli «ein de l'Océan. Il eét îà toût Seul, rriendotmé A Itii-mémli^, et regarde les Våg\)es qtti l^uwe^prèB r«*itiîB frappeht et détruiifeêtlit fedti'-

firtf* gile refuge. Il ^i^ lai reste plus ^pi'tme pârttelle !te tipre/et
il sait qû'atec die biétitôt les flots l'en* gbottpont.

6e qu'il y u de pis pom* lui en Utie t^lè ^tUâlBMi c'est le tdéc-
bur»g«m6itt «uqtfel 'peu'à pRgU il "S^ bmidonm, qui paral^e
ses forées ^ Tentt'âtfe sA désespoir*

Élientie était trèsHCoicetitré en lui-même, et ses lf«are6
«écoulaiefit dans une 'sombre 'Uniformité. Chaque j(m,
poufl^tit, il tràimillâit ^éc sfrdeuf, mm il ne recoiuMiissait pas la
juâtesî^e de det atLiome populaire qui dit : « AiUères sont 'les
ra« cines du travail, «dvoui'èu&'sdlâtisés fhiits. » PôUt

jnvi^ ou Mouftu. m

Lui,,l6 lab^^r Q'était, pa% difficile, i»ai\$,il a'y UiHir Tait pas
la consolation que Ton éprouva quand o|i 4 rempli son devoir.
Sw &me étdif» voil^Q d mi

nuage spiQ^re.

La veille, il avait conduit auçimetière U coqpt de W)n eufaut
îuué. Il ^vait assisté a^ec upe movm physionon^Q i 3es. funé-
railles. «Comment se âiv sait-il, en vqyant descendre le. cercueil,
dans, là t^rxQ, cfliiungit payerai-je l^ fo^&^mv 4 les prière du
prêtre? On ne peut pas même mourir gratiitirent, 2)

ie soir,, i) ay^it en une quei^Ue asrqp ça femmft.,

11 lui reprochait de pleurer, et ellfl l's^ccusait d(^ n'avoir au-
cunçi sensibilité*

M^intenant i) est a^is en silence près de sa table rustique, et
il se rappelle le tenip? où ij nar v^t nul şouci doniestique ; et en
songeant à ti^us 1^ devoirs qui luisent à présent imposés,; le

ten^RS passé lui apparaît comme uu pçiradis perdu. U ne «Q rappelle plus les peines qu'i) éprouvait aussi à cette époque, car c'est ainsi que nous oublions,, qjiand notre pensée se reporte en-arjièr.e. II. ue se

^PfpU^ pin^ qn'en c^ ann^s-l^il n'éUât p^§ s^a

maitre, et que souvent il avait maudit sa servitude, n ne voit que son malheur actuel, et en ce moment sans doute, une terrible idée a traversé comme un éclair son esprit, car une rougeur de pourpre s'est répandue subitement sur ses joues, et sa petite Bile a été effrayée du mouvement qu'il a fait. En une minute, cepenii-nit, il a repris son calme, et il embrasse son enl* nt, comme s'il voulait dissiper dans ses baisers les noires pensées qui l'ont saisi.

Avec son enfant dans ses bras, il se rend à la cuisine, près de sa femme, à qui, depuis la veille, il n'a pas adressé la parole.

— As-tu bientôt fini? lui demande-t-il.

— Je n'ai que deux bras, répond sa femme d'un ton aigre.

Elle était sous l'impression de la querelle du jour précédent, et pensait que son mari en était encore également irrité.

— Ne puis-je t'aider? reprend Etienne avec
douceur.

Mais Marguerite ne reniarqua point cette intonation affectueuse, et répondit brusquement :

YIYRE OU MOURIR. 21T

— Non ; retourne dans ia chambre. Les hommes n'ont rien à faire à la cuisine. Entends tu comme le petit crie? Va donc ! Je ne

puis être en deux endroits à la fois.

Etienne obéit, mais avec colère. Il se disait qu'il avait été bien conciliant, et traité très-durement. Il ne réalisait pas qu'il n'avait, en réalité, prononcé aucun mot significatif, et que sa femme ne pouvait deviner ses intentions.

Chose étrange ! quand les hommes se disputent, les plus timides deviennent éloquents; mais, dès qu'il s'agit de prononcer une parole de paix et d'amour, ils hésitent, ils prennent des circonlocutions, et il semble qu'on devrait aller chercher ces paroles dans leur cœur.

Etienne berça avec colère l'enfant qui commençait à s'endormir. Il le berça si impatiemment, qu'il faillit le renverser. Il était de mauvaise humeur et il avait faim. C'est le besoin matériel qui fait que les pauvres sont souvent si irascibles et si peu indulgents les uns envers les autres. Le plus amer résultat de la pauvreté, c'est le mécontentement de soi-même et l'injustice envers son prochain.

^8 "rnrRE ou HOURIR.

Etienne attendait avec impatience le sonper.

Dans le tiroir de la table, il pouvait prendre, il est vrai, un morceau de pain. Il le prit, en effet, le regarda, puis le remit à sa place. Le lendemain était un samedi, et il savait qu'on n'achetait pas de pain ayant le dimanche.

Enfin Marguerite apporta un plat de pâtes et de la terre bouillies. Elle se versa sur la table, mit du sel à côté, puis joignit les mains et prononça le Benedicite. Etienne pria à voix basse avec elle. Mais quelle efficacité peut avoir ta « prière, quand on

garde dans - le ' cœur un ressentiment contre celui avec qui on la récite? Avec un tel -fardeau, comment Pâme poorrail-eHe «'élever ^vers le ciel? La prière alors n'est phisqu^me vaine parole.

Après le B^^dirif 5, Etienne et isa femtne gardent nu prorond silence. La petite ^e les intcÉrrompt tout à coup en s'écriant :

— Où est donc mon^ frère AatotUBf?

Pierre répond gravement :

— Il est depuis longtemps dans le ciel et soupe avec le bon Dieu. Noire maître d'école nous a dit :

VIVRE OU MOURIR. 'iîD

«[n y a des milliers de lieues d'ici ou* ciel, * mais les âmes de morts y vont en une minote. »

À CCS mots, Iklarguerite exhale un iproibnd soupir, et de gro.s^scs larmes ruul&nt >sou6 ses paupières. Etienne la regarde en serrant les lèvres, peut-élrepar un mouvement de colore, peut«être par- un mouvement depitic.

— Paix! dit-il:aux enfants, mangez :tnanquillement.

En prononçant CCS mots, il prend une poffnme de terre, mais il se sent le gosier serré, et il murmure:

— Les plus heureux sont ceux qui «ont: morts. — * Puis il se coue la tête, comme pour chasser

le souvenir d*une infortune irrémédiable.

Cepomlanl il arrive souvent qu'une pénible pensée se dissipe tout à coup avec une promptitude merveilleuse. C'est ce qui arri-

va à Élienne. A la vérité, il n'avait plus Faim, mais il se rappelait qu'il avait eu faim et que c'était l'heure de souper.

Il leva les yeux sur sa femme et la regarda comme pour lui dire : « Aujourd'hui, ne me don- Deras-tu donc rien? »

Ordinairement Marguerite, avant de manger

« 20 VIVRE OU MOURIR.

elle-même, épluchait d'une main délicate les plus belles pommes de terre, les partageait en deux, les salait et en ôlait la moitié à son mari. Ce soir-là, elle ne remplissait pas sa tâche accoutumée, et le regard expressif d'Etienne la choqua.

— Quoi! se disait-elle, est-il en droit d'exiger quelque prévenance de ma part? Ne peut-il prendre ce dont il a besoin et éplucher lui-même sa pomme de terre ?

Et elle tournait toute son attention du côté de ses enfants, comme pour les consoler des brusqueries de leur père.

Etienne devina ce qui se passait en elle, et, soit qu'il voulut l'apaiser, ou se venger doucement de son oubli, il prit avec soin une pomme de terre et la plaça devant elle.

— Mange-la toi-même, dit Marguerite : tu n'as peut-être pas lavé tes mains depuis que tu as été casser des pierres.

Etienne, à ces mots, serra les lèvres, puis ferma son couteau, et sortit en disant à sa femme :

— Prends donc un boulanger, qui doit toujours avoir les mains propres.

VIVRE OU MOURIR. 21

Quand ii fut dehors, il ext[^]ala sa colère en imprécations. Mais en même temps il entendait vibrer dans son cœur une voix qui condamnait son emportement.

— Ne suis-je pas, s'écriait-il, l'homme le plus malheureux de la terre?

— C'est toi-même qui te le figures, répondait It Yoix intérieure.

— Ne dois-je pas travailler pour ma femme et mes enfants, supporter la peine et le froid comme une béeie de somme?

— Et pendant ce temps, ta femme est obligée de s'occuper sans cesse d'une mère infirme et de tes enfants qui se plaignent.

— Pour toutes mes peines, je ne reçois pas même une bonne parole.

— Tu en as peut-être plus reçu que tu n'en as donné.

— De tout ce que je gagne, je ne conserve pas un denier pour mon usage.

— Ton salaire n'appartient-il pas à ta famille, et ta femme a-t-elle des travers?

— Jamais je nem'accorde la moindre satisfaction*

— Ta femme s'ea'[^]ccorde-t-elle?

— Depuis plusieurs semaines; je n'ai pas même hii uQs verre de bière*

— Ta femme boit-elle du vin de Malvoisie?

— Etr pas \& plus léger romArciment 1

— Qu'as-tu besoin de remède, si tatiât toi») devoir.?

— Elle me traite comme son chien. Elle n'a rien potndià; ma tendresse que par des méchancetés; Je n'ai pas encore eu une minute de bonheur.

— Oh! comme tu mens! As-tu donc déjà ouï l'Ué tant de jours, tant d'heures, où elle t'a réjoui pur sa; tendresse où un; mot aCfeoiieu^B de ta^part lui entraînait si avant dans>râmo?

— * Ma maiwrti' oïest odieuse, la vie- m'est- à charge. Je voudrais qu'une balle m'anesntiL

-^Tâche d'anéantir tes mauvaises pensées. Cela vaudra mieux.

— Si j'étais mort, elle comprendrait!? alors quel homme j'étais.

-**^ Quelhomme! un- htrnioietqui ne sait par se vaincre, et qui se tounaentede: chagrins qu'il-fii^

— Je voudrais m'en aller bien loin, et ne plus entendre parler de cette maison.

— En quelque lieu que tu ailles, ta conscience te suivrait.

Ainsi parlait la voix intérieure, mais il ne voulait pas l'écouter.

m TITRE OU MOURIR.

Où trouver un remède efficace pour les agitations et les désordres de l'esprit? Autrefois les églises étaient ouvertes. L'âme inquiète pouvait y chercher un refuge dans le silence imposant de leur enceinte; elle pouvait parvenir à s'élever vers celui qui régit le monde par des lois éternelles et gouverne la vie de chaque homme d'une main providentielle, par un (il qui se cache à nos

yeux. Mais depuis qu'on a paré les églises de tant d'ornements d'or et d'argent, on les ferme pour les préserver d'une coupable cupidité. On les ferme, et peut-être que, si elles restaient encore ouvertes, peu d'hommes sauraient y dilater leur cœur.

Dans ces heures fatales, quelle consolation si Ton pouvait trouver un ami qui s'intéresse à nos souffrances! Etienne aspirait à cette sympathie.

Mais que de fois ii nous est arrivé de dire nos anxiétés h un homme en qui nous avons confiance, et soudain nous remarquons qu'il ne nous comprend pas, car il est lui-même préoccupé d'un chagrin que nous ignorons; et alors nous reconnaissons qu'il ne faut pas attendre des hommes le secours dont nous avons besoin, mais élever du fond de Fâme notre pensée vers Dieu.

Etienne traversa le village, et il se sentait complètement seul et abandonné. Car il n'avait plus de refuge en son cœur, ni dans sa maison.

Il n'osait entrer à l'auberge pour s'y distraire, car la veille il avait assisté à la sépulture de son enfant. II vit de la lumière dans la demeure du maître d'école, et résolut d'y entrer. Il avait été autrefois en bonnes relations avec ce maître d'école; il le voyait encore souvent. Dans le sentiment de vanité qu'il avait conservé de son séjour i la ville, il le considérait comme le seul homme avec lequel il pût convenablement s'entretenir, et rhonnête instituteur méritait réellement son estime.

U trouva chez lui une nombreuse réunion de

»lr YIVBE OU MiOUBJA..

pvf6aa& qié TécoiUaiant àvac un t<l recuoill^iifliit, qIl^<m
eût' dit qu'ib^ asfiîstaient à uaef^ièEe» &V iamd d«8 gens qi» se-
préparaient àiémigrer ea» Amérique et. qui' venaient demander
au mali^i^is, d'école des noUana^sur cette tei^re loiahûfle^

Etienne se sentit tourir. à coubp saisi' d'une idée» îiopéUifiuse.
Il écouta les> réciis^ du matte% vmsk en agitant ses piedsy
comme^ pour s-' assurer qu ik ni étaient point enchaîné» au^
pla^iehefide oeUetbaiMiajtion.

Lorsque le maître eut: fini: de parler,, tons sm auditeurs sor-
tirent ppéoipttamseot. Cliaiiun d'eux aMsaiten ce montent
vokmttiers coum vea^lesfiii^ rets viergea; chacittii d'yeux aurait
youlu pottveNi tdut de' suite frapper aTeosaiha^hesusqu^li-
Quieti^ séoulaire; chacna d*eu& se sentaÂl.uuie^teUj^.iûroa et
une telle ardeur, qu'il lui semblait. qu'il dcracin iKDtilî inr des--
arbres gigantesqiaes. dft rAn^iqjvs^ comme uBiépîi de seigle.

G'e^ dans ce momeut d'exaltatioa. qie les hoviioes acscoiap-
Ugseet. de^ grandea choses^ qn'ik s'élancent comme des héros
sur les champs d^ihar taille. Maia il eat^j^liiâ aiséide. march^r/
Wiavem^nt

m^Mh ou mourir. m

à^l^j^ncpnU^ d'ufie batterie qpe i& passer des apsiée^, en-
tières (to)& un humble l^b^eur et àa luit- ^ à imi wtnQ^ û(^a
L^^ miaères. de 1^ vie.

La plupart de ceux qui venaieat d mtecroger h Wiitae d'école
se.rendireQt à Taiib^siige. Comme ils n'rlittecbaiont plus aucun
intérêt à leurs anciennia» oftfiufiatiQna, il leur sçn^lait ({u'ils
n'avaient riera DÉ^j^ie«çç« à< h}m(^^^ se,%r^r: à Voiaiy^é jur.

(ffll^ C(B qu'ils enlir^FJi^s^t un^ ao^iAvell^ œ^|i|C% dans un nouveau monde.

Gomb^ d«>g^s 9J|[^uFnoQt aiui^ le tcair^îl qu'ils d^^i^nt faire! Chaç|aei jpw, cepi^a^aint^ on a^ <{P^\\jije tâche à pe¥|i|^Ii|?, ^ VoisÂveté d^ la. y^iU^ 9ggimo^ le labeur dii lei^demajjiib

L'auberge était en grande rumeur. Il y avait ^ 9^o sa cohorte habituelle^ un prc^riétgire qu'oie a^ppislait le duc l4uq^ber&. I4 ki^i^Oè^ dç qf\ h^inp^ s'était %u^ ep, bunb^iM, d^ui^i^. cçl^e. A)pssitôty il avait vençbi ses biens pou^ une sonune assez considérable : il voulait s'eor allar yivç^ eiji An^érique^ et il avait» le premer, suscité dans resprit dçs jeunes ^s-, le m^né^ F^^ d'c^.

gratioa.

223 TIVRE OU MOURIR.

— C'est moi, leur disait-il un jour, qui tous ai donné cette heureuse idée. Je marche devant vous; je suis votre duc. Je vous découvre l'Amérique; je suis votre Colomb.

— Vive le duc Lumbersl... s'écrièrent alors ses auditeurs enthousiastes. Et ce titre de duc lui était resté, et le nom du grand navigateur qui avait révélé à l'Europe un nouveau monde devenait, dans une auberge de village, un sujet de plaisanteries.

Lumbers était un fanfaron. Depuis qu'il avait résolu de traverser TAllantique, il affectait de porter une longue barbe rouge : il l'appelait sa forêt patrimoniale, et c'était, en réalité, la seule plante qui lui restât.

Assis à la grande table de l'auberge, au milieu d'un cercle de paysans, il se passionnait et s'écriait:

— Ce soir, nous allons boire la valeur d'un champf

— Et, à ce cri, ses partisans répondaient par de bruyantes clameurs.

Etienne retourna vers sa demeure avec quelques gens réfléchis qui disaient bien que ces tapages de cabaret n'étaient pas un bon moyen de faire son

chemin, mais qui cédaient pourtant à Tascendant grossier de Lumbers.

Tout le reste de la soirée, il fut préoccupé de cette émigration en Amérique.

Celui qui s'abandonne à cette idée est comme un arbre détaché tout à coup de son sol natal. Ses racines sont exposées au grand air, et avant qu'on l'implante dans une autre terre, il peut se dessécher et pourrir.

Etienne ne dit rien à Marguerite du désir qu'il

avait conçu. Il voulait combiner lui-même son plan,

et il entrevoyait devant lui plus d'un obstacle qu'il

s'agissait d'abord de surmonter. Il se disait que,

dans ce pays, il n'avait rien à espérer, que sa vraie

vie ne commencerait que dans une autre région,

et il éprouvait un certain orgueil à former lui seul

ses projets. Mais il devait reconnaître à quel péril
on s'expose quand on se détache de ceux auxquels
on appartient.

Marguerite, de son côté, se concentrait en elle-même et pleu-
rait en secret.

Ainsi, deux êtres unis par les liens les plus
étroits se trouvaient, sous le même toit, séparés l'un
9W Y^VRE' OU a&o;»ftiR.

dei Ka«^ . eoi^m^i &!il y. ^ ey,. cotDe- ei^, yR abîme.

B«i reprenanè saitâohe journalière^ Étiieio^ secouait à tout
instant k. tête, comme si des io6eei99 lui liMurdonBûiâni dans.
le cerveatt^ Fuis^ quelquefois, il suspendait sen^ivevatl eès'a-
feorbdit dofi& sei réveiirria. Le temf» lui paoaissaii diune»
long^reilff iafeûe, et il vegi^tlart l&dMrakffttQé^oe qu'ail avait
longtemps conservé dans sa misère : iji iregctebît aa gio»tre.
Pour^ pojF.er' fesifuaéraîAcs de* som enfiiBÉ, 'À avaiè é\é*
abli^é d«» la mettre eii^ giage^ et il sAi disait qa il ne.pouiraiA
jamakla ref^Feadre» ÊR la, qiiijbtaiit , il laib seoiJblail) qWU se
,a^»exaU ihme paci-ie de kii^niênie^ . ta pfi^ntiAflg' de eeUe
rmml^e lui Faisaiil sentif plu^ yivietB\$f)4 soipe^i^vneté. Autre-
fois, il penn^aiit passer u^j^ftenliei^sav^ la re< gB^r.
Mainteif^itaentoji à tpiMi insta&i qu'elb liM'ioeqii^aM:.
Lorsque Th^rlog^ ^ légiU^e- sob«» nait, il s*arrétait dans son
travail pourcoan^^^c set ^JlN^atione, c^MmM- s'il n'cnU p^
ce^NJdiv^er à vivre sans savoir au juste quelle lieure ceètn» hor-
loge ao* MBçaiL

Si feiY^ l'eoifédiait de^ li'^teiid^e, i! kiieen»

VIYi&6 OU MOUaiRv SM)

bjâii qu'il était d&os un désert, loin, de toute haib^H tdtion
humaioe. Ajors, il se dji^aib :

— C'est ainsi que tu seras en Amérique,, imfi, Um. isolement*
Tu n'enioii^dras sonAec aucune doche^ tu seras obligé de
n;i^ui:er* toi-même le cours du temps, de pourvoir toiriQAmé à
toH^ ^tçflr besoins.

-^ . Dèik q^o sa pensée sqi reportât vers ce iioyage eni^tSicri-
quey il p^^enait en dégoût sa tâch^, h^litueUe^ iliS&Bg^ait
qu'il voulaijj^ tnaivaillei pour sdi fortune, et nos plus pour uni
misérable salaire quotidien. De noMiveau;, il m^ttaU la. main à,
soq, gousset poiui* y cberclier sa^ n^onti^e, et il se dirait :
J'a»rai3 lie moyea d|e la, racheter si. j% poiuiiais vendre le liide
laigrapd'mâre,,

l^moft de cette grand'mère occupait htäi^ mmt.soQ esprijL.
Xanique la> vieille fesoiEevlvrai^, ii m j^ursait^ p^^ veadre sa
mai6ôn>i^^iie, et, a q» Wl pas espérer qua Marguerite^ s!
Qoab2^qu4J;d,v6<; bti po«f le nomeau monde.

Un dftofeaiikdie il sootit le> prenuer de l'église^ pitîs s'arrêta
à quelque distance du porche^ iim^h^ We.ei miÊfiL, cegaifdaet
aj^ee nm son^bre ^nffi&k^

sien les passants, et se demandant ce que chacun d'eux pense-
rait si sa grand'mère venait à mourir subitement.

Dans sa demeure, il gardait un morne silence ou s'emportait
contre ses enfants. II haïssait le monde, il se haïssait lui-même.

Parfois il allait encore assister aux récits du maître d'école, mais il ne les écoutait que d'une oreille distraite. Son âme entière était engagée dans un douloureux combat. Marguerite comprenait bien une partie de cette lutte, mais elle n'en devinait pas le côté le plus terrible.

Cependant la misère de la malheureuse famille s'accrut. Le salaire d'Etienne restait le même, et le prix des denrées était presque doublé. La grand'mère qui n'en avait nul souci se portait à merveille, et l'irritation d'Etienne devenait de plus en plus violente. Dans ses rudes serremments de cœur, il n'éprouvait qu'une satisfaction, c'était d'aider dans leurs préparatifs ceux qui allaient émigrer. Ce service lui rappelait ceux qu'il rendait autrefois aux soldats qui, ayant accompli leur engagement, rentraient dans leurs foyers. Ces émigrants s'en

allaient gaiement chercher une autre patrie. Etienne voulait faire comme eux. Il rêvait que les grandes forêts, les champs fertiles de l'Amérique l'attendaient et lui demandaient pourquoi il tardait tant à partir.

En s'occupant ainsi de ceux qui allaient se mettre en route, il négligeait les obligations de son métier, et par là augmentait sa pauvreté.

Quand il se retrouvait seul avec son marteau, penché sur un tas de pierres, parfois il se disait :

— Il y a des généraux qui acquièrent un nom glorieux parce qu'ils ont fait couler le sang de plusieurs millions d'hommes sur un champ de bataille, et voilà une chélive créature qui empoisonne notre existence, et qui penche vers la tombe. Pourquoi ne pas Taider à y descendre?

Alors, il brandissait son marteau avec une sorte de rage et faisait voler les pierres en morceaux. Puis il se disait :

— Il n'y a pourtant rien de plus affreux que de souhaiter la mort d'un être humain. La vie nous est chère à tous : pourquoi voudrais-je abrégér les jours de cette pauvre vieille? Non^ non,

134 VIVRE OU MOUBia.

qu'elle vi^ tant qu'dle pourrai .*.Dîei^ satb loué qpe j'en re-vienne à/lesâdoeâ meilleures^

Ifdis quAod il jrentcaitdans; sa cabane^ il n!osai r«g»r.der
^faocifUtgiumd^iDèïie^ : il. fie» sentait) eoi»pable envers elle.
Et un soir qu'il avait. éproqué un numyement de colère de la
vair^ pñendndi un époripe mcMHi^aiiide'pati), ilserepaolit aus-
sîlât de cet empor4f»8ej|^ ot lui>Qfriûile^niprceau.qtt!il terat
Ittirmêmeà^lamain... .

Ii\$ joue vint>. pourtant^ où il n'aurait pnssqu^ plu^ri^ n àoll-
Vjur. Il était arrivé^au- dernier > degré du dénûm^nli.

Dan^spiniAÎsoQi^ il n'y; aiv^ti pluor:dliiutDe: litqu^
Gf^ui^e laivioiUo: femme;; t^uile-rosle était vendue. M^glDA-
rite souffrait de la faim,, aipksi que se& e»» fants. De plu^ elle
était. a^digé^de la, sombre froin 4eur de. son inari,. EllaaurAit.-
vowlu, cw^r amicalement av^ec.lui» :. c'était .la, ^^eule consola-
tion qiûi leur restât. Elle aurait voulu lui, parler ., mais* ^ voîi,
Tjesjiait, CQwn>\$v étiiapgléft dans, squ goaîer.

SayeajrWU» qe qw c'^que 4f^ ^ iia*/8E sur uim comsixe
d^paiUe ^eç k faiaaa?, Oqi s^ t^r^e d%

VIVRE OU UOURIR. 23\$

cété et d'autre sans pouvoir trouver le repos. De fiiiislres
can«eptioDs agilcîrf; l'esprit, et si Tan parvient à s'assoupir, sou-
dain on se sent réveillé par une dodeur poignanle-. QiieUQ& ter-
ribles images que celle» qui apparaisitefib à Themme qui souffre
de la faim» dans le silence de h nuit Autour de lui, tout dort. Ses
angoisses seules sont éveillées.* Ciie malédiction s'échappe de
ses lèvres... une pensée de perditio»... Arrête, malheureux I
Prends garde de te précipiter dans l'abîme d'où rien ne te
sauverait!

Au milieu- de la nuit, Etienne s'est éveillé ea proie à une mor-
telle torture. Il se lève. Il saisit* son' marteau , s'avance vers- la»
retraite de l'aïeule.

Mlii» M&rguerile s'^tet» oVeillée^effmfne temps;

— Au nom de Dieu, Élielfme, s'écrie-t-elle, veu«-to me faire*
mourir moi» et> Tenfent que je? porte^dans mon sein?

Êtieniie»DeloiiDbe'à genou?Ë siipsa couche, san» pouvoir
prononcer un mot. La révélation- dfe- sa» femme^l'a sai«i jus-
qu'au fond de râme^

•*^ Ohl Marguerites s!écri6*t><il eo&a d'une voifr

enlrecoupée par des sanglots, cet enfant est notre

ange sauveur! Mais pourquoi, pourquoi ne m*en

avoir encore rien dit?

Marguerjte alors lui avoue en pleurant qu'elle n'osait s'entre-
tenir avec lui, le voyant si sombre

et devinant ses projets d'émigration; puis elle le

console par de tendres paroles.

— Pardonne-moi, dit-il, pardonne. C'est vrai, j'avais songé à partir. Mais comment aurais-je pu m'éloigner et vivre sans toi? Pardonne, et désormais ne songeons qu'à vivre l'un pour l'autre, en quelque lieu et dans quelque situation que nous soyons.

L'heure fatale était passée. Les deux époux retrouvaient une nouvelle énergie dans l'accord de leurs affections. Ils parlèrent avec confiance de leur avenir, et résolurent de supporter avec énergie leur infortune. En même temps, Etienne prenait aussi la résolution de ne plus s'abandonner à ses rêves funestes, mais de travailler avec ardeur.

Cependant la grand'mère avait probablement entendu quelques mots de l'entretien, et ils avaient

produit sur sa tête affaiblie une singulière impression.

Le matin, elle jeta un cri pitoyable. Les deux époux accoururent près d'elle, et elle leur dit :

— Vous avez pris la petite Marie (c'est ainsi qu'elle se désignait), vous l'avez entraînée dans un grand désert, vous l'avez liée à un arbre et vous l'avez abandonnée. Je suis seule dans le monde, seule, exposée au vent et à la neige. Ne quittez donc pas la petite Marie Simon : quand son père viendra il vous battra.

Elle se tourmenta ainsi longtemps et ne parvint que peu à peu à se calmer.

Etienne s'était remis bravement au travail. Le printemps vint, qui adoucissait les souffrances de la famille. Il se montrait plein de bonté et de tendresse envers sa grand'mère. Le soir, il jouait

avec elle comme un enfant et se prêtait complaisamment à toutes les fantaisies de sa folie. Parfois, elle se plaignait d'avoir oublié sa leçon, et il la lui faisait répéter ; elle ne savait quel chant on lui ordonnerait de psalmodier à l'école, et il lui en indiquait plusieurs ; puis, soudain,

t58 VIVRE OU ^MOURIR.

elle demandait à jouer de nouveau avec Qêš 'l)aricots.

Le maître d'école eut ki botîté de venir la voir un jour; il l'interrogea comme si elle était une de ses jeunes élèves, 6t il lui donna une image, ce qui la ravit.

Lorsque, dans la belle sa!si)n,'le convoi d'émi-

^ranls partit, Etienne se sentit de nouveau inquiet

et agité. En les voyant passer devant lui, et en

cassant ses pierres, il se disait avec amertu'me :

— 11 faut que je leur fasse un bon chemin pont qu'ils voyagent plus côitimoïdémént , mais il me semble qu'ils me 'frayent e«x - mêmes 'ttta route.

Le duc Lumbers s'en allait chantant, et seîWoquait de ceux qui laissaient voir à leur départ quelque regret de cœur.

Etienne n'avait jamais voulu s'associer aux bruyantes réunions présidées par le duc de Lumbers. Il éprouvait pour lui une sorte d'cloignement dont il ne pouvait lui-m^ese rendre compte, car, en vérité, on n'avait aucun grave reproche à laireà cet homme. S'il dépendait étoardiments^

tfgerit, pcsn^miB n^aitmt Ie«[mt de^lui^en deiManiev
compte. Maïs pêut-iêtre qu'il ciiequaît Elkno» f&v son
^arpo^gaitc^, ^r h'présoinplion atec la- Tjffrelteil prétendait ré-
gir totit'ce qui l'^aitoiipait. St {fèt homme ^est péHirtMt
liearet^s^^se disail lepaiN tre casseur de pii6ttes:'il'a de l^ar^nt,
il peut faits te que bon ki «etnble, làmits qivie moi, <}>e fis dans
une crainte conlitttecHc.

En passant devant lui, le duc lui dit:

— Malheureux nianU5«vre, je vais en Afnérit|Ud acheter UBe
principauté qui s'appellera Lunib»s. Quand tu viendras me re-
joindre, je te donnerai cent acres de terre.

Etienne ne répondit rien.

Après le départ des émigrants, on remarqua d'abord un grand
vide dans le village. On regrettait ceux qui s'étaient éloignés et on
se disait qu'on ne les oublierait jamais. Mais lorsqu'un individu
ou une communauté disparaît dans le torrent de la vie, c^et^t
comme une pierre qui tombe dans leau. D'abord elle creuse la
surface de Fonde, elle y dessim:un cercle qui bientôt s'efface, et
les dots reprennent leur cours habituel.

Au temps où les émigrants se mettaient en route, les hiron-
delles voltigeaient autour des toits où elle voulaient bâtir leur
nid, et y en planant dans les airs, jasaient de leurs projets de
construction. A peine leurs nids étaient-ils achevés, qu déjà dans
le village on ne se souvenait plus guère de cette cohorte de frères,
d'amis qui allaient chercher une demeure dans une région
lointaine.

Seulement, Etienne et le maître d'école parlaient des émigrés et les suivaient de leurs vœux.

tIVRE OU HOURm 24€

L'automne est revenu. Etienne a une petite fille de plus, mais il a perdu un ami : le maître d'école avait été arrêté, pour avoir enfreint un règlement de la police. Voici ce qui était arrivé. E avait reçu une lettre de son frère qui faisait partie de la dernière cohorte d'émigrants. Dans cette lettre, le malheureux lui racontait toutes les déceptions que lui et ses compagnons avaient subies. D'abord ils avaient dû maudire pendant des semaines entières le bâtiment qui devait les transporter au delà de l'Atlantique. Toutes les promesses qu'on leur avait faites avaient été indignement violées, et plusieurs d'entre eux, ayant ainsi dépensé leurs dernières ressources, étaient tombés entre les mains des escrocs et forcés de se rendre dans des lieux malsains où ils ne pouvaient manquer de mourir.

U2 ^TIYHE OOïMOUttIR.

en peu de temps. « mes pauvres compatriotes, ajoutait le frère, savez-vous ce que vaut voire titre d'Allemand ? Dès que vous aurez quille voire sol natal, vous vivrez comme vos défenseurs s'occuperont de vous. Nous avons dans tous les États des ambassadeurs que nous payons très-cher, afin qu'ils puissent expédier des courriers pour annoncer la naissance ou le mariage d'un prince? imais quant aux pauvres gens qui payent les impôts, ils ne trouvent aucun appui en pays étranger. Qu'ils soient trompés, évincés, bafoués, qu'importe? Si un de nos amis vient à mourir, nous l'accompagnons jusqu'à son dernier gîte. Mais les braves Allemands que la crainte de l'indigence nous a

éniigrer, on n'y songe plus. Tant qu'ils étaîât dans leur village, payant leurs impôts, on les[^]pwtégeaïï. Dés qu'ils ne payent plus, rien, qu importe ce qu'ils deviennent? »

Pour dormir un 'Salutaire avertissement à.eeux qui so propo-
saient encortî d'émigrer, le maître d'cci.le, qui i.o pouvait publier
celte lettre daos les journaux, en avait fait et distribue plusieurs
4X>pies : voilà pourquoi il était arrêté.

Un dimanche matin, Etienne, appuyé ccnlrle pilier de sa
porte, rogarvait les liirondilles voltigeant dans les airs. Les idées
de voyage arrangêes dans sofl[^]'csprit se réveiUaient. Ilâongealt
que les hiijonfielles allaient èienfôï émigrer p[^]ur c<:Iiapper àila-
faim ctau froid.

— Elles sont libres dcpjftir, Sô dkait i! ; elles nont point à s'oc-
cuper de leur f»miUe.

C'étaient là, au reste, les mauvaises» pensées qui naguère Ta-
vaient si crurilemwit agité. CcptMvbnt Etienne était tellement
changé, qu'iMui senib.'aïi que ce n'était pas lui, mais un sùmi-
lacre de lui-» niême qui avait cairetenu ces pcn«écs<.

Tout à coup il entendit reteniil[^]. ds& cris

— Le duc Lumbres I le duc Lumbrea est dorm iïaarl

Un homme couvert de haillons courait à;trav6no lerTiliâge, en
sécriantr:

— Ma: femme] m» feim»e<! mndeermoi ma fénnnel Oû
e8tf«Ue? où eatfeMfr? LVt^{^^}on en* lcn*ée<? Qui est[^]ee qp l'a
tuée? Qiâ dilqtioc[^]eat

■)? Oiii,.o'e8t)in»iifiailieârnMÛimoum !.

s.: VIVRE ou mourir.

Il entra dans l'église en proférant des vociférations insensées. Les sacristains l'entourèrent. Il continuait à se frapper la poitrine et à crier :

— Voyez-vous, sur le navire, elle est montée au haut des mâts. Je ne pouvais la suivre et la précipiter en bas... Dans la grange, je l'ai précipitée du haut d'une échelle, et l'ai cachée pendant trois jours dans le foin. Croyez-vous que j'étais parti? Non, me voilà... me voilà !

A ces mots, il tomba dans une sorte de convulsion. Etienne le saisit d'une main vigoureuse et l'emporta dans une maison voisine. Il lui semblait que ce malheureux représentait précisément son fatal simulacre.

Il prit charitablement soin de lui, et parvint enfin à l'apaiser.

— Merci, lui dit le malade, tu es bon, tu as toujours été bon.

Le pauvre casseur de pierres ne put entendre ces paroles sans un saisissement de cœur.

Quand il rentra dans sa demeure, il regarda la grand-mère avec un profond sentiment de reconnaissance. C'était à cause d'elle qu'il n'était

pas parti. C'était elle qui l'avait ainsi préservé du sort funeste de Lumbers et de ses compagnons.

Cependant il ne renonçait point à ses desseins. Il voulait, quand le moment favorable serait venu, émigrer avec le maître d'école, qui, par suite de son arrestation, avait perdu sa place;

mais, auparavant, il avait un châtiment à subir : il devait expier les criminels désirs auxquels il s'était autrefois abandonné.

Un matin il se mit à réparer son toit; car, depuis qu'il avait repris sa raison, il voulait que sa demeure fût en bon état, et il relevait des poutrelles, et il clouait des planches à son grenier.

En ce moment, la grand'mère était assise sur l'escalier qui conduisait au grenier et jouait avec son chat. Tout à coup, elle poussa un cri perçant et roula sur le plancher. Etienne accourut, son marteau à la main. Plusieurs voisins accoururent aussi autour de la vieille femme qui gisait inanimée.

Etienne la regardait, saisi de terreur, pâle comme la mort. C'était donc là l'événement qu'il

246 VIVRE OU MOURIR.

avait secrètement désiré. Il lui semblait qu'il venait lui-même d'accomplir ce qu'il avait eu parfois le malheur de rêver. Il voulait écarter, les assistants, il courait de côté et d'autre, comme s'il avait perdu l'esprit. Les gens de la police arrivèrent. Il était accusé d'avoir tué avec son manteau la vieille femme..

L'impression produite dans le village par les paroles désordonnées de Lumière avait fait naître à l'égard d'Étienne un horrible soupçon..

Parfaitement innocent du crime dont on l'accusait, le malheureux, se sentait pourtant la conscience déchirée, en se rappelant à quelle résolution le désespoir de la misère l'avait entraîné.

Par bonheur, Faieule recouvra, la parole et ra^ conta qu'elie.dvaa eile-même roulé au bas de Ves^ calier en voulaji saistr son chat. Le soir même, Etienne était rendu, à lai liberté*

Il assista aux funérailles de la graad'môre en pleurant. C'étaient les dernières larmes qu^il versaitsur sa terre aatate. 11 était résolu à partir, et il fit avec eakne ses^ prépara life de voyagea B

VIVRE OU MOURIR. 2i7

s'était fortifié dans sa lutte contre les difficultés de la vie et dans sa lutte avec lui-même. Dans ce triste combat, il avait appris à se connaître et à apprécier les affections de la famille. Il' pouvait désormais entrer avec une nouvelle vigueur dans une nouvelle arène.

Il partit avec sa femme, ses enfants et son ami le maître d'école, sous le patronag3 d'une société qui venait de se former pour protéger les émigrants. Chemin faisant, il bénit plus d'une fois raction charitable de cette société. Il parlait souvent à ses enfants de leur grand'mère, et leur enseignait à vénérer sa mémoire.

Il réussit, et fut plus heureux dans cette paix, loin de son sol natal, qu'il ne l'avait été dans son pays.

AUERBEGII.

LE

J'étais bien jeune encore quand je commençai à voyager sur les rives dangereuses du Mississipi. Déserte et sauvage était alors celte contrée où, depuis, on a vu flotter tant de bateaux à vapeur,

et s'élever tant d'opulentes habitations. Souvent j'étais seul. Quelquefois un voyageur, solitaire comme moi, cheminait avec moi pendant plusieurs jours; quelquefois j'avais pour compagnon un Indien de la tribu des Chactas.

Il n'y avait, à cette époque, qu'un très-petit nombre de blancs établis dans ce pays. Je faisais par To's quinze ou vingt lieues sans découvrir aucun indice d'habitation humaine, et, à la fin d'une de mes longues journées, c'était ordinairement dans la cabane d'un métis que je trouvais un gîte. A mesure pourtant que je me rapprochais de l'embouchure du grand fleuve, que les Indiens appellent les Père des eaux, je rencontrais plus fréquemment des colons européens, et, dans la demeure de l'un d'eux, j'ai appris la singulière histoire que je vais essayer de raconter.

Un soir, je chevauchais dans une vaste plaine, cliquant autour de moi un asile pour la nuit, lorsque, à quelque distance des rives du Mississippi, j'aperçus sur le sol les traces de roues d'un chariot. et vis un sentier qui me rappelait ceux de l'hôte Caroline, mais pas mal; Je dirigeai mon cheval de ce côté, et bientôt j'arrivai en face d'une de ces primitives habitations qu'on appelle des Jogjives. Elle était petite et construite sur un plan rectangulaire toutes les dimensions avec de-

troncs (d'arbres superposés Tun sur l'autre. Mais, au dehors, par la disposition de son enclos, par les beaux arbres qui l'entouraient, elle avait un aspect plus riant que toutes celles que j'avais précédemment; ses fenêtres étaient vitrées, chose assez rare alors dans les rustiques habitations des settlers, et derrière ces vitres se déroulaient des rideaux en colon blanc. A l'intérieur, le plancher était soigneusement nettoyé; le foyer récemment verni avec de l'ocre rouge; les chaises et les tables grossière-

ment façonnées, .mais d'i^ne propreté extrême et symétriquement mpf^ées.

Je remarquai là plusieurs objois.de luxe qu'on aurait vainement cherchés dans une autre loghouse..Mais ce qui me frappa le plus, ee «fut de voir un . paquet de cartes cloué sur le manteau de la cheminée, Tas de cœur au milieu, traversé par un gros clou noir. L'histoire que je veux narrer tient à ce jeu de cartes. J'y reviendrai.

A la porte.de la cabane était assis un vieillard d'une constilution robuste. Bien qu'il eût près ^e quatre-viîngls .ans, il se tenait aussi féroce et

25^ LE JOUEUR DU HISSISSIPI.

aussi droit que moi, et ses yeux bleus limpides, et sa douce et sereine physionomie indiquaient le cours d'une existence paisible. Avec lui vivaient son fils unique, un vigoureux homme de quarante ans, la femme de ce (ils, et un bel enfant d'une dizaine d'années dont la figure, comme celle de sa mère, avait un caractère oriental.

Accueilli avec une franche bonté par le vieillard, j'entrai dans sa demeure d'un pas résolu, comme un jeune homme habitué à toutes sortes de rencontres. Mais soudain je me sentis déconcerté dans mon assurance, et troublé à la vue de la maîtresse de la maison. Au lieu de la simple et rustique femme que je m'attendais à voir dans ce cottage solitaire, je me trouvai en face d'une femme d'une singulière beauté. Ses yeux noirs, ses cheveux noirs, son teint d'un blanc mat, tout en elle indiquait, je l'ai déjà dit, un type oriental : ses formes avaient une délicatesse extrême, et sa bouche était bien la plus jolie petite bouche que j'aie jamais vue.

Sur sa physionomie, il y avait une expression de mélancolie tempérée par

un imposant caractère de dignité. Son mari l'appelait Rachel, et ce nom me fit d'abord penser qu'elle était d'origine juive, mais elle était chrétienne, parfaitement chrétienne.

Lorsque je franchis le seuil de son habitation, elle était assise devant la cheminée, et près d'elle était son enfant, tenant à la main un livre d'i* mages, et, de temps à autre, levant les yeux sur sa mère qui le contemplait avec un doux sourire. M. Rayner, son mari, m' ayant présenté à elle, me fit asseoir près du foyer, et nous nous mimes à causer. La jeune femme nous écoutait avec attention. Elle parlait peu, mais chacune de ses paroles indiquait un esprit cultivé ; et son mari Vécoutait avec une déférence marquée.

Cet intérieur de famille, si différent de tout ce que j'avais vu jusque-là dans mes diverses pérégrinations, éveillait en moi un vif intérêt, et me donnait l'idée que quelque étrange événement devait s'être accompli dans cette maison. Madame Rayner m' étonnait par sa grâce et sa distinction, mais le vieillard, le patriarche de cet asile champêtre, n'était pas moins curieux à observer.

Ea le voyant tel qu'il était alors, on derioait ce ^*il avait dû être<e dana sa verte jeunesse^ un des premiers colons d*une terre déserte, un de ces anciens pionniers de^KAnaérique^ bar dia^. patients, fâsolus, rudement treaipos^ juais honnêtes et (bnncs, uo< de ces b^mme» qu'un ad^ensaire nedeuia, mais auxquels un> ami pont se fier en toute sécorila. Telle était sa boane et expaoaïve j»ature, qiu'en peu d'instants, je me trouvai aussi à

Taise que si j'avais vécu familièremeiit avec loi p(>.ndant de longues années.

Après souper, nous roviîimes nous assemr près du feUb De nouveau, je remarquai les cartes rangées^ ei clouées contre la cheminée. Il était aisé de reconnaître qu'avant d'être placées là, elles avaient été froissées^ .éceméesi par des mains de joueurs. La fumée les avaitnoircies. Mais l'as de cœur brillait encore sous la pointe de ter ipî la traversait.

-«- Vous, avez là, dis-j,e tout à coup un singulier ornement de cheminée.

Je prononçai ces paroles en souriant. PersoBoe M répondit à mon sourire* Axl contraire, je ce-

marquai sur le visage de mon hôte une- sui)ite

«xpression de tristesse. Madame Rayner se leva, et

quitta la chambre. Quand elle fut sortie, son mari me dit :

— Oui, ce que vous voyez là n'est pas ordinaire, je vous en donnerai l'explication quand nous aurons fait la prière.

Un moment après, la jeune femme rentra, tenant à la main la Bible de famille qu'elle posa sur une table devant son beau-père. 11 la prit; il l'ouvrit à la page oîi il s'était arrêté dans sa lecture de la veille, et lut d'un voix grave le chapitre de l'Ecclésiaste qui commence par ces mots ; « Enfants, écoutez votre père, et agissez de telle «orte que vous soyez sauvés. »

Ensuite, nous nous agenouillâmes tous dévotement, et le vénérable vieillard prononça une dei plus ferventes prières que j'aie jamais entendues. Un grammairien aurait peut-être remarqué,

dani cette pieuse invocation, quelque faute de langage, mais le cœur était là, un cœur vraiment animé par une religieuse pensée.

Quand cet acte religieux fut fini, madame Rayner

se retira de nouveau, en nous faisant un aimable salut, et emmena avec elle son enfant. Le vieillard sortit aussi. Je restai seul avec son fils qui, de lui-même, revint à la remarque que J'avais faite sur le jeu de cartes.

LB JOUEUR DU MISSISSIPI. m

— leune homme, me dit-il, à ce jen de cartes se lie une histoire que je crois devoir raconter à celui qui, comme vous, en est au début de la vie. D y a là pour moi un grave souvenir et un solennel enseignement, aussi solennel, j'ose le dire, que celui du livre saint que mon père vient de lire. Hais mia narration sera longue, et avant de la commencer, permettez que je jette du bois au feu.

Après une courte interruption, il revint s'asseoir près de moi, et me fit le récit que j'essaye de reproduire fidèlement.

— II y a douze ans, dit-il, que cette étrange aventure m'est arrivée. Mon père et moi, nous vivions déjà dans cette maison, non pas si élégamment que maintenant, mais dans une honnête aisance. Mous avions deux domestiques pour nous aider dans nos travaux, un homme et une femme,

25?". LEimeKBftlVUJmSSÎIfiSlPEr!

et nous travaillions bravement. Nous ne gagnions pas beaucoup d'argent, mais nous en dépensions encore moins. Nous n'avions pas une nourriture très-délicate, mais point d' médecin à consulter, et nulle pharmacie à payer. En&n, nous étions assez

heureux, et nous avons bien des raisons de resBMsier.Dnii
 J»«eâ gH^tm. fi^'oe'qttaoïMM fakioia, «t il nous a^Kicordé
 plue tod d/oalets fav«frs dont mais :de«on6 aiisâi ftlne liàs.-
 HE8£(Rinàimmte.

fiDDC, il y «a dôme ans^ par tiie.oliaiied:ieinftee
 dunriois^diaiiet, rjiemM iisndais à chwaL mam oMe des'aoBCB
 du fieuve où les>8^pHakies deJMteaoji déposent en paswHt
 'les^di^trses deoréesv^'ib se soflit cbargiéB d'adiateff pour ootse
 eoiapAe. ie trenvai 4& différeiiiftes nhMes^iâB .saore, du («afè,
 des ustensiles de ménage que naus dttenêionBtd^ puis plusieurs
 joues, et ifes.flees d» sob, «de sd, destinés » unio^èat/^etqui
 »«Bt(deins BOÉre loî»* nage. Mais ees sacs .de sel^ayamté-
 kéimnhidfoiÉe» ment jetés sur laplage,^a(VBient^gliasé.dans
 Tcbh. Ils i^ieol gros et lourds. .«Feiaployai tmites ibm fojsttsà les
 tilferihora dii flDBwa, et a kaiUsim

LE JOrEim DU MlSSiSSIPL 259

sur le sable sec. Sans cette précatition, nos vowms auraient
 perdu une de leurs provisions essentielles. Ce travail, accompli
 sous rni soleil ardent, m'avairfaligué. Je m'assis à Torabre d'un
 arbre et m'assoupis. Tout à coup je fus réveillé par u» cri de dé-
 tresse. Je m'élançai aussitôt sur mon cheval, et me dirige précipi-
 tamment vers l'endroit d'où provenait ce son douloureux. A
 quelques centaines de pas de distance, j'aperçois un étranger
 frottant vigoureusement de ses deux mains les jambes d'un che-
 val étendu par terre. Je devine ce qui s'est passé, en voyant près
 de là un énorme serpent à sonnettes, qui a dû faire de terribles
 morsures, mais qui a cessé de vivre, le m'approche du pauvre ani-
 mal blessé, je lui fais une incision à la jambe, puis je cours cher-
 cher du sel, et j'en mets une poignée dans sa plaie. Mais déjà le

poison du serpent lui était entré dans le corps, et nul remède ne pouvait le ranimer.

J'examinai alors l'étranger, qui avait assisté en silence à mon opération. C'était un petit vieillard, à la figure pâle et profondément ridée. L'âge, ou

les fatigues de la Tête, avaient courbé sa taille, mais n'avaient pu éteindre la flamme de ses yeux noirs, qui brillaient d'un éclat extraordinaire. Il était d'ailleurs élégamment vêtu. Sur son gilet de velours pendait une chaîne d'or avec plusieurs ca* chets du même métal, et, à tout instant, il prenait du tabac à priser dans une petite corne ornée d'un cercle d'or.

— Je suis vraiment affligé, lui dis-je, du malheur qui vous arrive.

— Bah I répliqua-t-il tranquillement, c'est un accident facile à réparer. Vous avez un bon che' val, vous me le céderez.

A ces mots, je le regardai avec surprise, puis je tournai les regards vers mon cheval. C'était une excellente bête, forte et docile, qu'on pouvait à volonté seller, atteler à la charrue ou à la voiture. Je n'avais nulle idée de m'en dessaisir, et j'étais choqué de la façon avec laquelle Pinconnu nie l'avait demandée. Peut-être, me disais-je, tentera-t-il de me l'enlever; mais, qu'il essaye I nous verrons qui de lui ou de moi est le plus alerte et le plus fort. Soudain je songai que ce singulier person'

nage était peut-être un de ces sorciers, ou un de ces méchants esprits, dont on racontait encore les maléfices à nos veillées, et cette pensée troublait ma résolution.

Il devina probablement ma pensée, et me dit:

— J'admire votre cheval. "Voulez- vous me le vendre? Je vous en donnerai un bon prix.

Ces paroles me firent faire une autre réflexion. Quel est l'Américain qui, lorsqu'il en trouve l'occasion, se refuse à conclure un marché avantageux ? J'avais pour mon Rainbow (c'est ainsi que s'appelait mon cheval) une prédilection particulière ; je l'avais nourri de ma propre main, j'en avais fait en quelque sorte mon compagnon journalier, et il m'était pénible de m'en séparer. Cependant, je songeais que nous avions encore deux autres chevaux à l'écurie, et qu'une certaine somme d'argent nous serait fort utile en ce moment pour opérer plusieurs améliorations dans notre ferme. Enfin, la raison m'ordonnait un sacrifice, et d'un son de voix qui annonçait ma résolution vacillante, je dis à l'étranger :

263 LE JOUEUR DU ■L69Sfi}PL

— C'est im superbe aDÎmal.

— J«k*VDi6,mer^oadit^il. Aussi suis^jietoiit disposé à Toci-sile paji»*) chèrement

— Combien Voulez-vous en donner?

"^ Dites TOUS* même ""votre prix.

— Cent soixante et dix dollars (850 fr.)

'*— Très^bien. Vous les aurez* Be plus^ je vo«s abandonne la peau de mon «hievai qui, il y a ifusl* qiiies heures, était aussi un fier coansier. Vous pourrez l'empailler, el le mettrOi eomme un m»» dèle, ' dansTOLre écurie.

LE J^ODCVa MI lltiISSlSSCPT. 2G3

Bu f^ariftot aissl, il oomptait des pièces d\^r. Était-ce bien de Tor? Je pouvais en dPo«ler,et je n'étaisf guèpe«plft:à eii'jtt^r. Mais, d'une patt, je me âentttS'hoBlKixxdelaissair foirmon.igoo-
rance, et de Fautre, cet étran^ anrait'U»tel atr de oom»* maâde-
meni, cpie je.n'^^ans^entreprenredtdt digcik ter ttvec lui : >9e8
>^tefiifni8, ses brisuxy^èout ce qu'il avait sur lui, et surtout son
fier et étinceiaiii regaidind^uMeut-ea que IW afipèlk im» yi«î
gentlMwn.

— Yoilàj.innijHraTe^rQCNn, mB}dii*d',eii met^ tanléilutiBa-
Bia» yne pilede doilara ; jiîoiâfpÛK qua vottsinavezr pettt-étaB
jiunaâs jmdk^voAre .m une tcUerquaolilé d'oo?

«-^ Non, jamais.

— Puisse cette somme contribuer à Yotii&'bofi»*

heur I Vous avez une honnête physionomie. Yotrû cheval n'a
pas de défaut caché ?

— J'en répons. Puis-je être sûr aussi de la Taleur de votre or?

— Parfaitement.

— Eh bien, je dois tous avouer que j'ai été trop exigeant dans
mon marché. Je ne devais pa& demander plus de cent cinquante
dollars pouf mon Rainbonv.

— Et cela vous trouble la conscience ? Voua êtes un bon gar-
çon. Mais je vais vous donner uu moyen d'apaiser vos scrupules.

A ces mots, il tira de sa poche un paquet de cartes, les mêmes
cartes que vous voyez clouées à cette cheminée.

— Nous allons jouer me dit-il, en jetant paf terre deux mgles (deux pièces en or de dix dol lars), les vingt dollars qui vous inquiètent.

Machinalement, je posai à côté des siennes dewt pièces semblables. J'obéissais à son invitation, tout en me disant que j'avais tort, mais il exerçait sur moi une sorte de fascination inconcevable et irrésistible.

— Quel jeu voulez-vous; me demanda-t-il. Et il nomma en français, et, je crois, en espagnol, une vingtaine de jeux dont je n'avais pas la moindre notion.

— Vous ne connaissez donc aucun jeu ? s*écria-t-il avec surprise.

Je nommai celui auquel je m'amusais quelquefois innocemment avec mon père.

— Ah ! très-bien, reprit-il, une vieillerie. Comment n'y ai-je pas songé? Soit ! coupez.

Je coupai.

Il plaça ses cartes près de lui, puis ouvrit une petite boîte d'argent, dans laquelle il prit une pilule d'une couleur grisâtre qu'il avala. Ensuite, il se mit à jouer, et ses yeux devenaient de plus en plus brillants, si brillants que je n'osais plus les regarder. Tout en continuant son jeu, il mV dressait diverses questions sur ma famille, sur notre situation et notre façon de vivre.

Après que je lui eus franchement répondu, il médit: •

— Vous êtes un brave garçon ; voyons si vous éles aussi heureux au jeu.

Lesortmefanrorisa. Jcgagftaû Mais je ne tqulais pas prendre mon gain.

— Allons I repril-il en felnni eette fois i^tre aigles sur le sol; ma revanche... J'obéis av^c un tel ^Bîfiissenmni ! qtte je pouvais, à peine respirer. Ce n'étâil pas la crainte de perdre qu^ me causait une^lfiUe émotion; c'était son étonnante UèàSé)rence. Cette rencontre, oette «cràei éU^eat pour moi n étranges que je i»af4juaifi Al jouais isans savoir ce que je £u&ais.

De nouveau je gagnai, et de nouveau .il doubla sa '.mise. - Jka-mis alors devant naoi quatre* vki^ doilârs (400- fr .) ; jie entais, le sang lœ: monier w visage, «t, d'une nain tromblante, je tiiai, &anf y Begard«r,.ffias:/cartas L'uae «^uràs Lautrc. if^Jg^gneà enooce.

X'incdnnu tira. :8a bourse de^ poidieetlavida eni «ouriant sar le< teirrain*

— Non, non I m'écraia-je, ^ardca vx^tre . argent etilaifis^e-AMi retourner à ma. demeure.

— Bah ! répliqua-t-il, vous êtes un brave gfivçQOyiet aussi beureux.que b^ave. Pourquoi oe seriez-vous pas mon héritier 7 Jfieux vaut que .mon

LE JOUECK DU MIS5ISSIPI. 2C7

or soit dans vos mains que dans celles d'un outre, n réjouira vos regards.

— Mais non pas mo» cœur .

— C'est selon rcrsege- que vovui en ferez» L'«rgerit est une honnie chose, eomme^tout ce q»e Dieu a fait. C'est un bonheur d'être ricfae^ si Ton sait employer noMement sa richesse jPreBez ceb, mon ami, et soyez plus sage que moi.

Il avala de nouveau une de ses pilules et reprit ses cartes. J'aurais voulu lui résister, mais je ne m'en sentais pas la force. Je jouai à tout hasard; je ne pouvais même plus compter les points.

— Tout cela est à vous, me dit-il en poussant de mon côté un monceau de dollars !

— Non, m*éciai-je une seconde fois, non, je ne prendrai pas cet argent !

— Et pourquoi s'il vous plaît?

— Parce que cela n'est pas juste, parce que je ne l'ai pas gagné.

— En vérité ! si chaque homme n'avait que l'argent qu'il a gagné, combien on en verrait qui ne sauraient comment payer leur dîner. Prenez cela, c'est à vous.

— Non! répétai-je d'une Toix ferme, et je me levai.

— Attendez, dit-il, vous êtes vraiment un brave garçon ; asseyez-vous. Je ne puis, malgré votre obstination, reprendre ce que j'ai réellement perdu ; mais vous pouvez me le faire regagner. Je joue contre cette somme le cheval que vous m'avez vendu.

— Soit ! répondis-je.

En ce moment, le yeillard m' apparaissait comme un homme riche et généreux, mais affligé d'une monomanie, et j'éprouvais

pour lui un sentiment de pitié.

Il prit encore une de ses pilules et prépara son jeu en causant :

— Vous avez vraiment une chance extraordinaire, me dit-il, mais vous la méritez, parce que YOUS êtes un bon garçon. Je ne vois pas pourquoi vous ne seriez pas mon héritier.

Une minute après, en rangeant ses cartes, il me dit :

— Ainsi donc vous n'êtes pas marié !

— Non.

— Mais vous avez sans doute quelque amour

270 LE LOVEUR DU BISSISSI?!.

qui VOUS tient au cœur. Un jeune homme comme vous, cela ne peut pas être autrement. Quel âge avez- vous ? Vingt-cinq ans, je suppose.

— Oui. Mais point d'amour, comme vous vou.:

le figurez. Ce pays n'est guère habité, et je n'y connais pas une fille que je voudrais épouser.

— J'espère pourtant que vous n'êtes pas trop exigeant?

— Tlon, je ne crois pas. Mais il me semble qu'on doit éprouver une sorte de penchant particulier pour la femme qu'on vent épouser, et je n'ai encore rien senti de semblable.

— Je vois que vous n'êtes pas facile à captiver, mais je ne vous en blâme point. L'homme est tin trop noble animal pour se laisser prendre dans une souricière. Cependant il y a des femmes...

A ce mot, il s'arrêta tout à coup.

— Il y a des femmes, reprit-il un instant après...

Cette fois encore il ne put finir sa phrase.

— Allons, RayncT, s'écria-t-il avec un accent de bonne humeur, tâchez de bien jouer. Votre Rambow ptmt encore vous appartenir; naaisje

LE JOUBUR ffU ÎIISSÏSIPL 27!

TOQs préviens cfuemonjen D-^t pas à dédaigner*

— Jejoïie...

— 'Bkin. Jousz.

— Je prései^i Bion as de cœur, le même t qui est làielouB à la cbsiamée.

— Déeklénent, médit k vieittord, \atts êtes un heureux homme, etil-uagent el le oheyal soitt à vous.

<~- Merett luidis^je en me levant. Mais ce n'est pat ià>cei«pie je feux. Je>ne isàs pourquoi j aijoué si longtemps avec'vou8,isl ce n'estpar la crainte de vou» désobliger. A préseKtqoe c est fini, prencEir votpe argent, et hmeE^noï mon Ratnbow, ou, si««eu& 9T«z besoin de*ee cheval, laissez-moi les 150 dollars qui, selon moi, eu représentent la valoir. Quant an reste, Je n'y^brueherai pas.

— Vous êtes un hoa gRsrçon, répliqua le vieillafd. Mais on homme; pins jeune et phis iraecibk que moi répondrait à fos paroles 'par un coup d^è* pée on une balk. Il fut un temps m tous ne nranriez pas tenu impunément un tel langage.

Saékez donoque, paimi les gens ooffitimeâl £ant,ita

dette de jeu est sacrée. Celui qui a perdu doit payer, et celui qui a gagné doit recevoir. Voilà votre argent, et le cheval est à vous. Mais je n'en ai point fini avec vous, en vérité, je le répète, vous êtes un bon garçon, et de plus vous êtes heureux. Je vous aime, et il y a des chances pour que vous soyez mon héritier. J'espère que vous ne me refuserez pas de me donner ma revanche.

— Non, certainement.

— Ma bourse est vide, mais il me reste un anneau et une épingle en diamants qui valent plus que tout ce que j'ai perdu. Seulement je dois vous prévenir que je n'ai pas ces objets avec moi. Il faut que vous vous en rapportiez à ma parole de gentilhomme, et vous pouvez être sûr que je ne vous tromperai pas.

En l'écoutant parler ainsi, je pensai qu'il inventait un moyen de continuer son jeu dans l'espérance de regagner son argent, et je désirais qu'il le regagnât. Je ne tenais qu'à conserver mon cheval ou les 150 dollars. De ma vie je n'avais joué un centime, et il me semblait que, gagner de l'argent avec des cartes, c'était une espèce de vol.

J'acceptai donc avec empressement sa proposition : il m'eût offert un brin de paille pour enjeu, que j'eusse également accepté.

Cependant, il tira de sa poche un crayon, et écrivit sur un lambeau de papier qu'il me remit : <x Bon pour un anneau et une épingle en forme de croix de Malte d'une valeur de 700 dollars, t>

Je me figurai, en lisant ces deux lignes, qu'il était fou, et je m'affermis dans cette idée, quand il ajouta un instant après :

— Ce n'est pas tout, mon cher Rayner, si vous gagnez mes deux bijoux, vous gagnerez en même temps une femme.

A ces mots j'éclatai de rire.

— Ne riez point, s'écria-t-il. Je suis très-sérieux. Jamais peut-être je ne le fus plus. Il vous faut une femme, n'est-ce pas vrai?

— Oui, si j'en trouvais une qui me plût...

— Vous êtes un brave garçon. Vous méritez une brave femme, et je veux vous en donner une.

— Très-bien. Mais me plaira-t-elle?

— Je l'espère. Elle a toutes les qualités nécessaires pour inspirer les meilleurs sentiments. Elle

est douce, sensible, intelligente, inébranlable; elle est émue comme

un ange et joue de plusieurs instruments, du piano, de la guillemine;

— Piano! Je ne comprenais pas la signification de ces deux mots. et je regardais le vieillard comme un aliéné* échappé d'asile.

— Oui, dit-il, peut-être. Elle dessine. et peint. à l'aquarelle. Elle a l'air d'être née pour l'éducation de sa fille.

^ Elle s'appelle Rachel?

— Oui, c'est son nom de baptême,

— Et son nom de famille?

— Vous le saunai, si khis gagnez mes diamants.

— OkI quel âge a-t>dle? Est-elfe jeune et jolie? J'ai entendu dire que les femmes dont on Tante tant lesppit sont généralement lakles.

— Vous êtes obscure, quoique vous so3pez un bon garçon. Raofad est trôsgolie;, elle* n'a que ditsept ans, et w»ub eaia;if6aB yingt-cinq. C'est parfaitement oonilenable. Je* tous aime, etje risqueaTec plkiain Racfadi dans cette nouTolle partie. Si je

11 IW^Vïk QV mSÂLSâlBU Si

p(HB) jrmVn réjoukai^carjrilBaiirftim'lionanam^ et TOUS serez mon héritier.

— Merci ! répmMfe-fe:€a nant , aii iBademoisêUe B>Mhel<^* liflUa quÉ: Yo1UI U dépeignes, ja ne puis aToir trop t6t le bonheur ds^ia. coniaitre; Mm- werm^e' vous- dennnder m o'estifotfvi fille ?

•^ Ma fille I répiî(fua^t-il avec vn aeoanii <k tew» tMM ; nofi^ leciolme' mf arpa» faiÊ bt giAoe de^nt donner une fille eomme Badiel. Sbo,. c'est Teo^ fiitit d'une hoaoraUe fiunille^ et je.'vouft ea donnerai b' ffPeuve' quand: k moBient en seim iwmi» Aii«z-^iî8 d'^mtoes qiMHiftoab à m'adirffiBeff ?

-- Wein

— Et TOUS épmaflrei& Racbel, et honm la reB^ dr<z liBwreuse.

En ipMmaçafotCB\$mok^ ildaodait «ur aiûi.ieii fegiLtA pMHttlnlyde'tdle sorte cp'il me fit baisser ^ yeut; le ne sarnssi je^diereisLrtffe ou m!en&ûr dàws mfr demeiRC; mais .«enme je

le erojàs complètement fou, je jugeai que le mieux était éfrine'-
prdter eneore à ifiiMie^ ebye lui répondis :

VittcQwm me prtt k4iiian,iaBen»/aireG Jtaeeoilo

de contraction nerveuse, ayala deux de ses pilules, et rangea
ses cartes.

La chance que j'avais eue jusque-là me resta fidèle. Je gagnai
les diamants, et ayeclès diamants, je gagnai Rachel.

— A merveille I s'écria-t-il, je suis content que tout soit à tous,
et tout est à tous. Je tous prierai seulement de vouloir bien me
prêter votre cheval pour aller chercher votre femme.

— Le cheval est à votre service, répondis-je, ainsi que la plus
grande partie de cet argent. Je ne me sentirais pas la conscience
en paix, si je prenais un dollar de plus que ce que je vous ai de-
mandé pour vous céder Rainbow.

Je pris alors quinze aigles dans la masse d'or entassée sur le
sol, et abandonnai le reste.

— Vous êtes mon héritier, répliqua-t-il, et dans nos liens ac-
tuels, je puis agir avec vous sans façon. Ma bourse étant vide, je
vais prendre là ce dont j'ai besoin.

Tandis qu'il se penchait vers le trésor étalé sous ses yeux, je
détournai la tête, pour lui donner plus de liberté. Avant que
j'eusse fait un autre mouve-

ment, il était monté à cheval et partait au galop. Tout (*e qu'il
avait perdu était là, à Texception de deux pièces de dix dollars.
Ainsi qu il meTavait dit, il n'avait pris que ce qu'il lui fallait pour
subvenir à ses besoins.

Je ramassai tout ce qu'il avait laissé, et retournai à ma demeure dans un état de perplexité extrême. Cet homme, qui m'était apparu comme un fou, n'était-il pas un rusé filou? Ce métal, que je portais dans ma poche, n'était-ce pas un amas de pièces de cuivre sans valeur? Mais que faire? Il était déjà loin de nous, loin de moi avec mon cher Rainbow, et riait peut-être de ma simplicité, tandis que je m'affligeais de m'être ainsi laissé duper.

Î78 EE JOUEUR DU ttlSSISSÎPL

En rentrant au logis, je âisk mon père que j'avais vendu Rsrinbovr, et lui préscln'lâ cent cinquante dollars. C'étaient bien de bons et vms <Jtdlars. Je n'osai pas raconter les détails de mon aventure. Le jeu que mon père m'avait enseigné il en faisait un innocent amusement et ne compte* naitpas qu'on jouât de l'argent. Je cachai le reste de mon or, avec l'intention de le rendre à l'étranger, si jamais je le revoyais, ou de l'employer peu à peu à l'amélioratiou de notre petit domaine.

J'étais encore dans un grand émoi de la fabuleuse rencontre que je venais de faire. Mais le tra"vail est un bon remède pour les inquiétudes de l'esprit. Je me remis à mon œuvre journalière avec ardeur, et peu à peu je recouvrai ma tranquillité

LB TOUÏUR DU 'MI5SFSSIPL 27t

hablhieile. Toute la semame, je fas tris»oceupé. Le âimafiêhe éimi un jour de repo^ >nm Ichindî j'avais use fbulede cèoees à fistire. Ge jouMà, j'avais tant travaillé, que kvsifue le sole^ ae^ coucha à rbomoB, j*état8 trèe^fiitigmé. Je j«tiâ ptu* 4erre la hache avec laquette j'avais p«iiidjeiii de longues heares coupé des arbres, taillé des pieox, et m'é^ tendis to«il de niofi long devant la porto de notre habitation, près du seuil sur lequel monpè-

réétaît assis. J'avaisôlé ma veste, relvouaBé les manches dama chemise, et j'aspkrais «vee défices la fr«dh ckeur de Taïff. Tant à ceitp j^snàeiids résanner ks pas d'un cheval. Je lève la lête, ei je vois arriva rétrmiger. Il était 'moolé acur fueii RaiBl^ow, oet derrière lui venait une femme assise graeieuseaent «urune'jotie-jiiiiieit.ie regarde akoarpèjce; il me regarde aussi, et remarque que je suis tra«-. Ué ; mais avant qu^ilait pu rae faire une que^iw, et que j'aie pu lui ré^adm, le singulier vieillaid était pràs de nom afvee^sa compagne. Si troublé cpie je fusse de eette subite apparition, je ne pouh yais m'enpècèer d'esaBOÂner la jeune ûlle, qui n'ékak point ua tma vève^ccMaamejjie Kavais sup-

posé. Sa figure était couyerte d'un yoile épais, mais je remarquai sa taille élégante et fine, Taisance avec laquelle elle gouyemait son cheyal, et je fus confondu, en réfléchissant à l'état où elle allait me voir la première fois, les bras et la poitrine nus, la figure couyerte de sueur et de poussière ! Quelle horreur ! Cependant, je m'ayançai à la rencontre du yieillard, et lui demandai pardon de me montrer à lui dans un tel négligé.

— Vous n'ayez pas besoin deyous excuser, me répondit-il. Les signes du trayail sont honorables, et s'il a le cœur aussi ferme que la main, l'ouvrier est un gentilhomme.

Je le présentai à mon père ; il lui tendit la main, et lui dit :

— Je vous amène ma pupille, dont j'ai parlé à yotre fils.

A ces mots, la jeune fille écarta son yoile, et je restai stupéfait à la yue de sa charmante physionomie. L'étranger m'observait, puis il tourna ses regards du côté de mon père ; et parut satisfait de son exanèn. Il n'avait plus la brusquerie de manières et de langage qui m'avait surpris à notre

première rencontre. il était, au contraire, très-réservé et très-digne.

— M. Rayner, dit-il en s'adressant à mon père, puis-je espérer que vous voudrez bien donner, pour cette nuit, une chambre à ma pupille?

— Nous n'avons, repartit mon père, qu'une pauvre maison; mais, telle qu'elle est, vous pouvez en disposer,

— Très-bien. Je n'attendais pas moins de votre bonté. Vous êtes de ces hommes que j'aime. Je m'appelle Eckhardt. Ma pupille, qui est la fille d'un de mes chers amis, s'appelle Rachel Herder. Maintenant si vous voulez bien indiquer à Rachel la chambre où elle pourrait réparer le désordre de sa toilette, je vous serais fort obligé.

Tandis qu'on conduisait la belle voyageuse dans la meilleure pièce de notre habitation, M. Eckhardt enlevait les bagages dont les chevaux étaient chargés, et les faisait transporter dans la chambre de Rachel. Puis il s'assit à côté de mon père et se mit à causer familièrement. En peu d'instants, ils étaient aussi à leur aise, Fun et Tautre, que s'ils s'étaient connus dès leur jeunesse.

S82 LE rotrnft m msmBsm.

Pendant ce temps, je conduisais Rainbow et la juiBtal à yé^urie. Rainbow me reconnaissait et par&is3ait tout jx^yeuz de retrouver son gîte. Mais je ne songeais tplus à lui. h songeais à la belle jeune fille que je v^aais devoir, et me sentais de plus en plu-fi honteux de l^état où elle m'avait trouvé*. Je loe rappelais ce que m'avait dit M. Eckhardt, qu'eu g^gpaxxi ses diamants, Je ga^Bitts Rach«l,.et il oe m'éteit pas possible de oMÎre quHl eût

pu sérieusement concevoir une telle idée, ((l'u'il pût penser à unir une si chère personne à un grossier bûcheron»

-<*• Noa tps si -grossier I m'écriai-je <tout à coup avicunm-
Mvement^de fierté. Pauvre^ il est vrai, nwis non grossier.; et ai
Thoaune a i'ei^cit droit, le cœur loyal; sa pauvreté ne le rtud pas
iar

LE LOÏBLÎR BU «ISSfSSlPI. 28»

digne de la 'fenamie ifiti pcrte les plus rkhet pâtures.

Je tonlaÎB pourtant me présenter à iseper d'ime iaçoB convenable. Meii Knge, mon kobit netif, mon pantatoti bleu étoient daiis'laehaiibre occupée'par mademoiseUe Rachel. Je dise fiolre sePMSMie'd^ aller trxe les ckereber. Lors(pi'€iie:|iie les" eut "apportés, je deecendis an bord'du m»»seau et j'y fis une large ablution, puis je^Hns^ineB b«mtx tc4ein«nts; je me peignai les cheveux/et es ttie>reganiaat alors dans un petit imiroic, ii mfe #efiib]a q«e j'étais «m assez joli garçon, elrifBie la jeaœ âfte pouysait bien avoir la méo» idée.

Jerevnfôpfès de%. Eckiardt, qui continuait à ig"entrel^ir amicalement atec mon <père,^ qui n/examina dans memnou-feau costume, avec > une y ieibie satisfaction. Le souper étant tfarri, Raehel viiil'iMRis rejoindre, si be&e, si ravissante que je ne pouvais me lasser de la contempler. J aurais voulu qu'elle m'accordât aussi quelque^tenlbn. Uue fois, je^foisurpris qui me regardait. Mais aussildt eHe déleurna les yetfx, ci, dès ce moment,

ne les tourna plus de mon côté. Il me parut qu'elle ne se souciait nullement de moi, et que M. Eckhardt ne lui a^ait pas dit uii mot de ses prétendues combinaisons, ce qui prouvait bien qu'il s

était joué de moi. Cependant, chaque fois qu'il m'adressait la parole, il y avait sur sa physionomie et dans l'accent de sa voix une expression si sérieuse, que j'en revenais à croire à la réalité de ses projets.

Notre souper fiit bientôt fini : du lait, des œufs, du lard, c'était tout ce que nous avions à offrir à nos hôtes. Mademoiselle Rachel mangea peu, et moi, je ne mangeai guère plus ; j'avais l'esprit trop tourmenté. Si le vieux gentilhomme ne m'avait pas trompé, n'était-ce pas pour moi une prodigieuse affaire que de me marier si vite avec une inconnue? Et s'il s'était amusé de ma crédulité, n'était-ce pas cruel de perdre une si charmante personne, après avoir conçu l'espoir de lui appartenir? Telles étaient mes réflexions et mes perplexités.

Après souper, M. Eckhardt m'engagea à faire une promenade avec lui, laissant sa pupille près

de mon père, qui paraissait fort satisfait de rester avec elle.

— Eh bien, me dit-il, lorsque nous fûmes à quelque distance de la maison, vous avez vu la femme que je vous destine? Qu'en pensez-vous?

— Elle est admirablement belle. Mais il est d'autres qualités que je désire trouver dans la femme que j'épouserai, et qu'on peut discerner en un instant.

— Combien vous faut-il de temps pour vous décider?

— Je ne sais...

— Huit jours, dix jours?

— Gela n'est pas aisé à déterminer. Il y a des gens que l'on connaît à fond en une première entrevue; d'autres avec lesquels on passera une année entière sans pouvoir se faire une juste idée de leur caractère.

— Bah 1 c'est votre faute, si dans vos observations vous n'en venez pas à une plus prompte conclusion. Enfin, vous êtes d'une nature ouverte; Rachel également. En huit jours, vous devez par-

28^ LE Mlin^R BU IIIS8ISSIBI.

faHsttenl \ov»wmkAt6e iaméimi. Je vosBtdsoae

ces huit jours.

•^ MaÎB, parlez -<i«Mi6:oérieii6em«at?

*^ Sérieusement ! ëb doulM-vms^ Au irit, Yotlpe question iBSt naliffrite. ^cius dei^ MTefort surpris de tout ce qui s'est passé entre nous. Sëlott Ie94labitudeBdu*iMki(Qe,'C^e8teii effet très-tMiiTe. Mafê écoBteB'iiiei': oëfle jeune fille m-a 'ité em* fiée 'par un ami qui m'était cher. J ai juré de hi tenir lieu de père, et je veiiix accomplir me pre* mesee. Me ^eilà ^ieu^i^, errent ë&ns le monde, exposé à commettre encore plus d^une faute. Je désire trouver pour cette enfant un proleelenr, un homme de cœur, un brave ihojne à qui je puMe me fies. Je crois sMrotr treuvé cet ^boaiflae en «vous. Je juge, j'agis >prenipteiiieit, meîe'iMNB êtes'deeeuK dont on* peut y ait le fané de l'àoie eii»peu d'instant», et voue mouviez plu,>et je w» ai choisi pour être le mari de Raoil&l. Jus^oSà présent, elle ne eokinea encore» de mes projeté; elle restera avec vous une semaine, et je suie convaincu que, dans cet eepaoe de tempe, "VOue sefce plekMmt&t'coalrats l-an'de.PeuIre. *^

Cette explication était catégorique, je n'avais plus rien à objecter. Cependant, je ne pus m'en empêcher de dire à M. Eckhardt que je ne comprenais guère comment il se décidait à marier cette jeune fille si biaw[^] élevée avec un simple paysan, au lieu de lui chercher, dans quelque grande ville, un jeune homme élevé comme elle.

— Yotlre remarque est juste, me dilKk Peu de gens en un oas semblable, auraient) pvi» la même décisibn que moi. Mais je ooi-mafs le cosar d[^] Rachel. C*ⁱ3st de son cmm que je dois m'eecv-per, bien plus que de ses talents d'agrément, et je ne voulais point runil" à quelque joli citadin, élégant, léger, supeifieiel et froide-ment existe.

tu LE JOUEUR DU KISSISSIPL

Le soir même, après que mademoiselle Rachel fle fut retirée dans sa chambre, M. Eckhardt dit à mon père qu'il devait entreprendre une excursion assez diiBcile à Fouest du Mississipi, pour rejoindre un homme qui lui devait de l'argent, et demanda s'il voudrait bien, pendant une huitaine de jours, garder sa pupille.

Cette demande parut à mon père toute naturelle et il y acquiesça sans difficulté.

Le lendemain matin, le vieux gentilhomme étant parti, mon père me dit pourtant :

— G*est singulier qu'il laisse cette jeune fille dans une maison habitée par deux hommes qu'il connaît à peine.

— N*est-elle pas, lui répondis-je, aussi en sût«

reté avec nous, que si elle était entourée d'une réunion de femmes?

— Sans aucun doute, répliqua-t-il, et si elle se trouve bien ici, j'en serai charmé, car c'est vraiment une très-aimable personne.

L'heure du déjeuner approchait, l'heure où j'allais revoir cette belle Rachel. Je sentais mon cœur battre violemment dans ma poitrine, et quand elle s'assit à table, j'étais si troublé qu'il me sembla que je faisais un acte de courage surhumain en lui adressant la parole. Mon père lui annonça le départ de son tuteur. Elle en parut d'abord un peu inquiète. Puis bientôt elle reprit sa bonne, placide et touchante expression de physionomie. De ma vie je n'ai vu une nature de femme plus douce et plus résignée, et je crois que si elle avait été attristée par quelque grand malheur, elle l'aurait supporté sans se plaindre.

Je me tenais bien timidement, et pour ainsi dire tremblant devant elle. Mais peu à peu, je me rassurai, par l'effet de sa gracieuse placidité et de sa naturelle bienveillance. Avant que le jour fût

fiw, àé^ J9 popY9i^ Pfi'a«\$e€^ir à ««« eèiés, «t

causer aisément avec elle ; sa bonié m'encourag>ait, et à iBû-Nirf. q^e ja lui fMiriais, je la vayaia ave^ joie ^'ioiè^â\$«er à pQ que je lui disais. Je lui moQtr^i uç^ vacbo9, iH»tre laiterie, notre ttouYe^au ehanok, toutes les faunaUes richffiMfi de notre petit domatae. fille examinait tout ayee atteiktion, et me pemereîait avec un ain^ahle sourire des (Jétaik que je lui donnais. h la conduisis par une veirte pelouse sur la ceU lîr)6, puis au bord du Ck^iYO, el, à chaque pas, il y avait là pour noua un i^ouveau şujel d*entrelieu. Le laudenjain, et les jpura suivants, nous re-

commençâmes nos promesses. Quelquefois mon père voulait nous accompagner ; mais bientôt il le poussa abandonner à lui-même, car il ne pouvait marcher si longtemps, té Bachel et moi, nous causions avec une heureuse « on ?

fiance. Enfin, je passai ainsi des heures agréables, et alors je bénissais ma partie de jeu avec M. Eckhardt, et je pensais comme lui que celui qui a perdu doit payer, et que celui qui a gagné doit recevoir, il avait gagné ses diamants, et je ne m'en souciais pas, mais le mariage attaché à ses diamants, voilà ce qui était devenu pour moi plus précieux que tous les biens de la terre*

M. Eckhardt resta deux semaines absent. U avait le regard fin. Dès qu'il se trouva seul avec moi :

— Vous êtes content , me dit-il ; très-bien, je vois que vous serez mon héritier. Vous avez vu que tout ce que je vous disais de Rachel était vrai. n ne reste plus qu'à savoir quels sont ses sentiments. Avez-vous passé beaucoup de temps avec elle?

— Oui, s'il faut vous l'avouer, je crois que depuis votre départ j'ai été uniquement occupé d'elle.

— Comment! vous avez négligé votre ferme abandonné vos vaches, vos chevaux?

— Ils paissaient en liberté.

— Je n'ai rien à reprocher à l'amoureux, mais

le fermier manque à son devoir. Il faudra reprendre d'autres habitudes, quand vous serez marié.

— Hélas ! murmurai-je avec un soupir. Comment oser espérer que mademoiselle Rachel consente à m'épouser ?

Il me regarda d'un air inquiet et ne me répondit pas avec sa vivacité habituelle.

Un instant après, il me dit, mais d'un ton qui n'était pas très-rassuré, ni très-rassurant :

— Rachel a toujours écouté mes conseils, elle sait combien je lui suis attaché, et elle a confiance en mon jugement. Vous Bayner, vous avez plusieurs des avantages qui plaisent aux jeunes femmes : la jeunesse, la taille souple, la beauté virile. De plus, vous êtes bon, sensible, et vous avez une délicatesse innée de sentiments. Voilà ce qui m'a frappé à notre première rencontre; voilà ce qui doit particulièrement frapper Rachel. J'ignore pourtant si vous avez plu à ses regards, et si vous avez conquis son cœur. • Mais, grâce aux qualités et à la docilité de Rachel, j'espère en venir à un arrangement auquel j'attache une grande importance,

âM LB iODSQR DIT HISSIBSIPI^

car èi là dépeniedl imb jprqMs htïïfih fhxÉ Yerri»i9«

En ce moment, j'étais trop occupé de Raohd pour faire attention à ces dernières paroles^ et je ne songeai pas ihême à rinterroger sur ses projets. Cependant il ne m'était pas possible de ne pas i^ marquer en lui une gravité, ou^ pour mieux dire, une tristesse dont^ jusque-là, il ne m'aTait montré aucun indice. Sa parole était moins Tive^ son iregard plus inquiet^ et je remarquai aussi qu'il pré« nait fréquemment iln plus grand nombre de ses pilules^

Lorsque Rachd s'approcha de lui ^ il s'inclina vers elle et lui donna un baiser sur le front^ puis il lui prit la main en silence; et il avait alors la triste expression de physienoitûe d'un hotnme dont l'esprit est préoccupé d'une idée sinistre. Elle aussi semblait triste, et je les observais Ton et l'autre avec une pénible émotion;

Mon père sortit et m'invita à sortir avec Inî^ pour ne pas les gêner dans leur conversation.

— Willielm, me dit-il quand nous fûmes au salon^ nous avons là deux singuliers kAfcés; bon ou mauvais?

LS JOUEUR DU MESSIUSPI. 195

je crois, surtout la jeune fille, qui me plaît extrêmement, mais il y a entre eux je ne sais quel mystère inquiétant. N'est-ce pas une chose étrange que M. Eckhardt ait ainsi, pendant quinze jours abandonné sa fille à deux inconnus, bien qu'en vérité, elle n'ait eu rien à craindre avec nous, si que je puisse répondre de toi comme de moi?

— Ce n'est pas sa fille, répondis-je.

— N'importe. Il l'aime comme sa fille, et je crois qu'elle n'a jamais connu son père. Pauvre enfant ! J'ai déjà pour elle un tel attachement, que je voudrais qu'elle restât toujours avec nous.

Ces paroles me déterminèrent à lui dire que je n'avais pas encore osé faire. Je racontai alors à mon père tous les détails de ma première rencontre avec M. Eckhardt, et nos parties de jeu, ^ ce qu'il m'avait proposé en engageant ses diamants, et ce qu'il m'avait dit depuis; et maintenant, ajoutai-je, il faut vous confesser que si vous désirez que mademoiselle Rachel reste avec nous, moi je serai profondément affligé de la voir partir.

Mon père secoua la tête d'ua air de mécontentement. Il avait horreur de la passion du jeu, et il me blâmait d'avoir cédé aux instances de M. Eckhardt. Pendant qu'il m'exprimait ses idées à ce sujet, le vieux gentleman vint nous rejoindre :

— Mon ami, me dit-il, voulez-vous bien aller retrouver Rachel? J'ai une explication à donnera votre père, et si déjà vous la lui avez donnée, j'ai quelques mots à y ajouter.

Je m'élançai vers notre demeure ; mais, arrivé sur le seuil de la porte, j'hésitai. Dans la chambre voisine, Rachel exhalait un soupir plaintif. Je m'arrêtai. Je songeai que c'était une barbarie de forcer l'incUnation de cette douce créature. N'étais-je pas indigne d'elle? Comment pouvais-je aspirer au bonheur de l'épouser? Cette humble réflexion me donna le courage d'entrer : Je la verrai, me dis-je, je lui parlerai, et si je ne puis obtenir son affection, elle reconnaîtra que je suis un homme d'honneur, incapable d'abuser de sa situation. h\ m'avançai vers, elle, je lui pris la u.ain, et je n'essayerai pas de me rappeler le lan-

!/£ JOUEUR DU HISSISSIPI. 297

gage que je lui adressai, car, en vérité, je ne sais pas ce que je l:ui dis. Je sais seulement que je lui parlai humblement, doucement, avec une profonde émotion. Elle m'écouta avec des larmes dans les yeux, en laissant sa main dans la mienne, puis enfin elle me dit :

— M. Eckhardt m'a communiqué ses projets , je crois qu'il les a laits pour mon bien, et je veux les accepter.

Un instant après, le vieillard rentra et s'écria qu'il était très-heureux d'avoir réussi dans ses combinaisons ; et il affectait, en

réalité, de paraître heureux. Mais sa figure trahissait, malgré lui, une peine secrète, profonde, et je ne pouvais la regarder sans une indicible appréhension. Après avoir causé avec nous quelques minutes, il me dit à voix basse:

— Rayner, vous êtes un bon garçon. Si vous
alliez chercher un prêtre? Qu'en dites-vous? Votre
père me dit qu'il y eu a un non loin d'ici. Vous
pouvez l'amener avant le coucher du soleil et vous
marier ce soir. Moi, je voudrais vous quitter de-
inain.

201 LE IOÛCtIfel Dtl MISSIBSIPI.

Je n'avais rien^ bien entendu, à objecter à une telle proposi-
tion. Eu ub clin <l*œil, ma petite carriile était attelée^ et^ le soir
même^ j'étais Tcpoux de Radhelrf

iÈ ioHtà liti Hiibfti^âi^i.

Le lendëm&ifi, dès que le dqeuher fut fini, M. Eckbardt, se le-
vant et bôulonaant sa redingote^ ditàRîiehel:

-^ Moh êtlfotit, il faut que }e vous quitte. Je né sâi^ quand je
tdlis reverrai. J'ai rempli là pro*ûteHé quie j^stvaiè faite à vôtre
pèrei Youa êtes la femme d*un brave homme, d'un homme 4e
cœur, qui ^'etk pimn de douceur et de bonté^ et je i^uis êûr que
^hs deféz aussi une exodlente. femme. İ/^È semences dti bien et
du bdnheur sont dansoette niaiëofi; j'e:i(iëire qu'elle^ fVuctifle-
ront. Embrassez, moi, mon enfant, embrassez-moi. d'est peut-
être pour là dël*tièrë foia.

— Noh, nori; s'ébria-t'èlle d'UMi toii trem-))lante, non, ne parlez pas ainsi I

Et, dans l'excès de son émotion, elle s'évanouit. J'étais tout bouleversé ; mais lui la prit dans ses bras, la porta sur un lit, puis me dit :

— Ce n'est qu'un petit accident qui ne sera pas de longue durée. Je vais en profiter pour m'échapper. Dès qu'elle aura recouvré sa connaissance, venez me rejoindre. Vous me retrouverez à l'endroit où nous avons joué.

11 acheva le reste de sa phrase d'un ton si bas, qu'à peine pouvais-je l'entendre. II s'approcha de Rachel, lui donna un baiser sur le front, et ses lèvres remuèrent comme s'il lui adressait une bénédiction. Ensuite, il se détourna brusquement pour me dérober une larme, mais je la vis rouler sous sa paupière.

Quelques instants après, j'allai le rejoindre, comme il me l'avait demandé. Je m'attendais à le trouver occupé des derniers préparatifs d'un long voyage, et fus bien étonné de ne voir près de lui ni monture, ni valise.

— Où est donc, lui demandai-je, votre cheval ?

— Je n'en ai point. Vous savez bien que j'ai perdu Raiobow,

— Y songez-vous? m'écriai-je, et pouvez-vous supposer un instant...

— Paix, Rayner, vous êtes un bon garçon.

Rainbow est à vous, soit par votre chance au jeu, soit par ma générosité, n'importe! Ne vousai-je pas dit que je voulais vous faire mon héritier?

— Mais, repris-je, laissez-moi espérer que vous ne songez pas encore à nous quitter.

— C'est décidé. Il le faut, au contraire.

— Et comment donc comptez-vous voyager?

Par eau?

— C'est possible, répliqua-t-il avec un étrange sourire.

Puis après un moment de silence, il ajouta :

— Il y a plus d'une façon de s'en aller hors de ce monde, et tel es le voyage que je me propose de faire. La vie est chose incertaine. Si peu qu'elle vaille, la plupart des hommes voudraient la prolonger indéfiniment. Moi, au contraire, j'en ai assez, et j'y renonce. Tous mes arrangements sont faits, et, comme je vous l'ai annoncé, vous serez mon héritier.

Je le conjurai au nom du ciel de ne plus parler ainsi ;

8A lÉ iétÈtjH bu lisblliSiFt

-« ^ Rainer, re{}riHl trëhqtiiénlènt, Vdns êtes un bon garçon, ne m'*interroïH{}eÉ J)âà. Il Hô iiiè reste plus que pett de teltps à pdrier. Èiéfitôt, Votls parlerez iûtît ^ù'il v6uft plàita ; je Ûé pout^rai plus vous interrd^rîpire. Yoiué domptBxietl

— Je comprendfii que toiis todléz inettrë fin à totre tie.

— C'est vrai: Mais voii» dites eèla aussi tristô* ment qde di Je devais tous èrtievef la vôtre.

-^ Je suift]rrorotldëitiént ârfligé de totre dcse* poir. Puis-je vous en demander la cause !!

•^ Oo serait uM IdHgitë lûstdiré. Je ttib dispenserai de vous la raconter. Qu*il vous suflisé dé Savoir que jeëtiïë lad de l'ëtiste-hee. Châ^Uë moment qui la prolonge m*htiftiilie et rîie dégradé. J'ai possédé trdis fortunes princièrei^, et maintenant, il né tn'en reste pas une bribe. o(1 iÈi*à dté Comme Uû ' homme d esprit et de talent, et je n'ai paë éul'es^ prit d'éviter la mauvaise compagnie, ni le talent d'échapper à de tils coquine. Si du moiUs j'étais seul victittie de meâ erreUrà! Mdis tette pauvre en^ faut, cette douce Rachel, que 6on |)ère en tUourant conliait à mon aiuitiéy elle a été victime

Il lOVEUR HV 1ISSI8SI?!. 805

amn^b. Attendei... Elle est restée^ grâce an ciel^ pure comme un ange ; je feux dire G(uMle a perdu son héritage. Je Tai dissipé avec le mien^ Le ^eu qiii lui reste) j'ai voulu du moins le lui conserver, et, chaque jour, je tremblais de la réduire à la pauvreté. Mdintenant qu'elle est Votre femtne^ je n'ai plu^ pour elle aucune inquiétude. Ne croyet pas que je vous Tai donnée parce que je ne trDuvaizç pour elle aucun autre parti. Des hommes occultant une haute positioh^ des hommes riches, ont demandé à Tépouser. Mais après avoir dissipé sa fortuné^ je më faisais un devoir sacré d'assurer autant que possible son repos. Je voulais la re-^ mettre entre les main^ d'un honnête homme qui la rendit heureuse. Je crois avoir trouvé cet homme en vous. Maintenait mon oeuvre est achevée. Quand Tblivrier a Ohi sa tâche^ il se retire. C'est ce que je vais faire. Encore un mot : Vous voyez ces cartes Élvec lesquelles nous avons joiïié. Elles Ont été les instruments de ma folie. Prenezlel^. Rayner, gardez-les sous vos yeux, montrez-les à vos enfants comme un avertissement; Qu'ils ap« pfennent par tûon histoire k rêdieuter le jeu^ à le

fuir comme un danger mortel. Et à présent, adieu. Laissez-moi. Voici ma dernière pilule.

A ces mots, il vida sa petite boîte d'argent, et voulut me la donner. Mais je refusai de la prendre.

— Bah I me dit-il, votre refus ne changera rien à ma détermination. Vous êtes un enfant, adieu.

En parlant ainsi, il se dirigea vers le fleuve. Je le suivis. Il marcha d'un air mécontent. Je le sui^ vais toujours, et le suppliais de renoncer à sa fatale résolution. Comme nous arrivions au bord du fleuve, il se retourna vers moi, et me dit d'un ton impérieux, et avec un regard étincelant :

— Allez rejoindre votre femme 1

— Non I m'^riai-je.

— A«A I nous allons voir.

En prononçant ces paroles, il tira de sa poche un pistolet, Tarma, et me visa à la tête.

Machinalement, je reculai de deux pas.

— Rayner, dit-il, vous êtes un bon garçon, mais vous ne m'empêcherez pas de faire mon dernier voyage.

Au même instant, il jeta par terre son pistolet,

qui n'était pas chargé, puis s'élança dans le fleuve. Je m'y élançai aussitôt pour tftcher de le sauver; déjà il était emporté par un impétueux courant, et je ne pus le rejoindre.

Telle est l'histoire des cartes clouées à notre cheminée. Bachel ne peut les voir sans un douloureux souvenir; elle pense cependant qu'il est bon de les laisser là comme un enseignement pour notre fils. J'ai tâché de la rendre heureuse, ma chère Rachel, et je crois y avoir réussi.

Ainsi finit le récit du colon du Mississipi.

LE HOÛEt rOR

CONtB SLOVAQUE

Une pâUtrë veuVé ttvait dctis filles, deux jolilëllëili qui aa ressemblaient tellement qu'on né p^nvait lë^ di^tlnguelr rtine dé l'autre. Mais al elle» ättfieit la mêmilë figure et)a même (ailles leurs tar&clèreî^ étaierlt très-diffcrehis. L'une é'ap^ pdhitDotm^iinkd', elle 6lait dodle, laborieuse, ih^ telligenc et bonne ; l'autre nommée Zlaboda étëit aif coHlrëllhë [Ddrë.^seusèf,* hâutdirte, hîehloUse et hléchailte. Cependant sa nière avall p6uf celle-ci utie jltëférëilcië nlârquée et eherdiait à «âtisftire à toutes

Cette Yeuve demeurait dans une petite cabane, au milieu d'une foret où l'on voyait rarement passer quelqu'un, bien qu'elle ne fût pas trèséloignée de la ville. Pour que sa chère Zloboda acquit quelque instruction, la veuve la conduisit à la ville, et la mit en service dans une bonne maison.

Quant à Dobrounka, elle devait rester dans la forêt, et pourvoir à tous les besoins du ménage. De bonne heure, elle donnait du fourrage à sa chèvre, préparait le repas du matin, nettoyait la cuisine,

puis elle s'asseyait devant son roi\et et travaillait sans relâche. Le lil menu qu'elle tirait de sa quenouille, sa mère allait le vendre à la ville et employait souvent le prix qu'elle en recevait à acheter quelque nouvel objet de luxe pour Zloboda. La pauvre Dobrounka n'en recevait rien. Cependant elle aimait beaucoup sa mère, elle lui obéissait ponctuellement et supportait son injustice sans jamais se plaindre.

Un jour qu'elle était seule dans la cabane, assise devant son rouet, filant avec ardeur, et chantant selon sa coutume pour s'égayer dans son travail, tout à coup, elle entend résonner les pas

d'un cheyal ; elle s'approche de la fenêtre et aperçoit un jeune homme monté sur un cheval fougeux, portant sur les épaules un manteau de fourrure et sur la tête un bonnet de velours, orné d'une plume blanche.

— Quel beau cavalier I se dit-elle. Mais le voilà qui s'avance, qui met pied à terre. H faut que j'aille voir ce qu'il désire.

Au même instant, l'étranger ouvrait la porte, car à cette époque, il n'y avait aux maisons ni verroux, ni serrures, et l'on ne volait personne.

— Je vous salue, au nom de Dieu, dit le jeune homme. J'ai bien soif. Pourriez-vous me donner un verre d'eau ?

— A l'instant même répondit Dobrounka, voulez-vous bien vous asseoir ?

Elle prit une cruche qu'elle avait nettoyée le matin, courut à la fontaine et revint près du jeune homme en lui disant :

— Je regrette de n'avoir pas une meilleure boisson à vous offrir.

— Merci ! dit le cavalier, je n'en désire pas Une autre.

Après ftYoif bu, il remit la cruche à pobupat^, çt \$ai)P qu'elle \$'e^ aperçût glissa sou\$ l'oreille ^ 9Qn lit<Mne bourse remplie de pièces d'of*

r77riîv^leexç;^euie eau I dil-iK Yo^lw-yoïja mç permettre de venir vous revoir demain.

rrr Ti^^^^^olontier^, irépoadit Dobroy^oka, si cela vi^s ^ agré^Uç.

n lui tendit la main, reipon^ 9 cbeyal ei; f'élo^ng.

JLa îepne Qlle ^e remit à soi^ roigye^ maifi l'iipage du cayali-çr ét^it restée dang s? pep^éc, ^i i^upnçpt 4^f)S S9 distraction, elle casç;^it \$m Pl,

I^q ^W, ^ roèrp revint 4^ l((\iUe, et hii racopfci toutes les belles choses que Zloboda apprenait» et Cf^mm^Ui ^Ue dev^it de jour efi jpujç plus jolie. Puis elle lui demanda si ellp ijt.'ayaji; vu personne, fiW U y » ^V« 4i^4J^-eilj8, unç grgndp chasse dans la

— J'ai vu, répondit Dobrounl^a;uii.be2|u seigneur ^|¥)44il uo içi9ntç.9u ie fourrure et un bonnet avec une plume blanche ; san^ çlpute c'était un des g^s^m^, Ilm^ priée lj:è^-pQlfl?ic>t de. lui donner un verre d'eau et il est parti.

^h n «JQiHa pas qu'il lui avait serré la main «I (jH^'il «lapait revenir.

Q i^lquâs instants après, en préparant sa couchette, olle fU
tomber la bourse que |e cavalier y 9V^il4^o^é,

— Qu'est-ce donc que cela ? s'éma la veuve. Qui 4pq(t'a fiait
C^ jtféseniî

-TT P^ai^é^ C'eat peviMti'e le généreux chaa^ i^f qui
l'avai^t caché là.

— De l'or I de l'or, s'écria la vieille femme avec m ix^(\^p^vi
4^ îoi^ . C'est le d^n d'un riche seigneur qui voyant notre pauvre-
té aura voulu uous secourir. Que Dieu Ip bônins^ !

4>^^ pats^ elle remit dans la))oturge les pièces étincelantes
qu'elle avait étalées surlatablei etja cacha dans un bahut.

P^roun^a;; '.endormit et fit un rêve étrange, un rêve où elle se
voyait d^o^ uo magnifique château, assise ayep mie .çou^on.n^
de wwięc ^ pne table splendide, et ppurspivle p^ un anii^cial
monstniew qui lui enfonçait ses ^riiTes daps le cçDur.

Le matin, elle \$e le:^^^ toute troublęc de ce songe effrayant,
et pourtm)^ jqUq 9'MbiJl^ ai^eç plujs dP

Mi LE ROUET D'OR.

soin que de coutume. Elle n'avait qu'une simple robe en toile
bleue, mais d'une propreté extrême. Elle natta ses cheveux avec
des rubans roses qu'elle ne portait que dans les jours de fête et
noua à sa ceinture un tablier de soie. Ainsi parée, elle était char-
mante à voir.

Sa mère sortit pour aller ramasser du bois dans la forêt. Do-
brounka attendait le chasseur, et tout en filant sa quenouille re-
gardait souvent par la fenêtre.

Vers midi, le chasseur arriva, salua poliment la jeune fille, puis s'assit.

— Avez-vous bien dormi? dit-il.

•^ Oui, si ce n'est que j'ai fait nn rêve qui m'agite encore.

— Voulez-vous me le raconter.

Dobrounka lui dépeignit naïvement les bizarres images qui lui étaient apparues.

— A l'exception del'effroyable animal qui vous a si cruellement poursuivie, ce songe peut devenir une réalité. Voulez- vous m'épouser.

— Oh ! monsieur, répliqua Dobrounka en rougissant, une pauvre fille comme moi !

— Je VOUS parle sérieusement, et en venant ici aujourd'hui, j'étais résolu à vous faire cette proposition.

En parlant ainsi il lui tendait la main.

La jeune «fille toute confuse lui donna la sienne.

La veuve rentra. Le jeune cavalier s'avança à sa rencontre, lui exprima ses vœux et lui demanda sa bénédiction :

— J'ai, lui dit-il, un assez joli patrimoine, et une assez grande maison pour que vous puissiez y venir demeurer avec nous. Accordez-moi votre fille.

La vieille femme donna son consentement.

— Maintenant, dit le chasseur, en se tournant vers Dobrounka, travaillez activement; quand vous aurez filé votre vêtement de

noce, je viendrai vous chercher.

A ces mots, il l'embrassa et partit.

La veuve se montra dès ce jour-là plus attentionnée pour sa fille. Cependant elle ne cessait de s'occuper avec plus de tendresse encore de la méchante Zloboda, et elle acheta pour elle une quantité de colifichets avec l'argent que le généreux

chasseur avait déposé sur la couchette. Mais Dois

314 &E louiT rom.

brounka ne s'inquiétait guère de cette injuste prodigalité. Elle travaillait avec ardeur pour finir au plus vite la toile qui devait servir à ses vêtements de noces.

Le jour même où elle finissait, son fiancé apparut.

-^ Tout est-il prêt? lui demanda-t-il.

— Oui.

— Ainsi tu peux Tenir avec moi à Tini^tsaitT

— Pourquoi si tft?

— Il le faut. Dentain je dois partir pour l'armée. Je voudrais me marier avant mon départ, et t'installer dans ma demeure pour avoir la joie de f y trouver à mon retour. Allons cberclier ta iHttère...

La veuve n'accueillit pas sans quelque dépit le désir que Timpatient jeune homme lui manifestait, car etle avait combiné en secret un autre projet, mais que faire? Elle ne pouvait résister aux instances d'un tel gendre.

— N'ayez aucune inquiétude, lui dit-il et quand Ifous voudrez venir vewvotre'fflle, demandez dans le diiàte&u du priiteé o& est Dobh)Utt%à . fout le mtmde

VOUS indiquera Tendroit où vouç devez vous rendre.

A ces mots il prit par la main Dobrounka qui s'affligeait de quitter sa mère, la fit asseoir sur son cheval et s'éloigna.

Dans le château du prince, il y avait Un grand mouvement de soldats et une quantité de gens qui paraissaient attendre l'arrivée du cavalier.

A son aspect, de joyeuses clameurs retentirent dans les airs :

— Vive notre prince I s'écriait-on. Vive notre jeune princesse I

Ces clameurs redoublèrent lorsque le cavalier entra avec sa (iancée dans la cour du château. l)obrounka était stupéfaite.

— Est ce donc toi qui es le prince? dit-eUe au jeune cavaUer.

— Oui, c'est moi. En as-tu du regret?

— Peu m'importe ton rang. Mais pourquoi m^astu trompée?

— Je ne t'ai pas trompée. Je t ai dit que ton songe deviendrait une réalité.

Le mariage fut célébré pompeusement. Puis le prince présenta sa femme à ses vassaux, et le

lendemain matin, il lui dit adieu. Il allait rejoindre l'armée de l'empereur.

La pauvre Dobrounka se trouvait conune un agneau égaré dans cette vaste et splendide demeure. UUe aurait mieux aimé

attendre le retour de son époux dans sa solitaire cabane, au milieu de la forêt. Mais elle parvint bientôt à surmonter son inquiète surprise, elle se rapprocha des gens du château, et en peu de temps, elle avait conquis leur affection par ses grâces et sa douceur.

Quelques jours après elle envoya chercher sa mère et la pria de lui apporter son rouet. Elle pensait que sa mère allait se réjouir de sa brillante destinée. Mais la veuve, au contraire, en fut attristée, car elle n'aimait que la méchante Zloboda, elle aurait voulu lui donner cette grande fortune, et elle ne cessait d'y songer»

Un matin, elle dit à Dobrounka :

— Je sais que ta sœur a été injuste envers toi. Elle s* en repent. Pardonne-lui. Viens la voir, et engage-là à demeurer avec toi.

— Très-volontiers, répondit la bonne et confiante Dobrounka. Allons la chercher.

Aussitôt elle fit atteler la voiture.

Arrivée au bord de la rivière, elle dit au domestique de l'attendre, puis se dirigea avec sa mère vers la cabane. Zloboda accourut à sa rencontre, l'embrassa tendrement et la fit entrer. Mais dès qu'elle lut dans la chambre solitaire, les deux horribles femmes la saisirent, et Zloboda lui enfonça un poignard dans le sein. Puis elles lui enlevèrent les deux yeux, lui coupèrent les deux mains, les deux pieds, qu'elles enveloppèrent dans un linge et traînèrent son cadavre mutilé dans le bois. Ensuite Zloboda ayant pris les vêtements de sa sœur rejoignit la voiture avec sa

mère et se fit conduire au château, où tout le monde la prit pour Dobrounka, tant elle lui ressemblait.

Cependant la pauvre Dobrounka n'était pas morte. Bientôt elle reprit connaissance , et il lui sembla qu'une main bienfaisante lui versait dans la bouche un salutaire cordial. Le souvenir de ce qui venait de se passer lui revint alors à l'esprit, et elle gémit de la barbarie de sa sœur et de sa mère.

— Tais-toi , lui dit une voix compatissante^ ne te plains pas*
Tout finira bien.

Hi LB ROUBT D'OE.

— UélasI répliqua-t-elle^ que deviendrai-je.

Plus jamais je ne pourrai revoir la lumière du soleil, plus jamais je ne pourrai tendre la main à mon cher époux, plus jamais je ne pourrai raarcher<

Celui qui lui avait parlé, et qui était un déi vieux génies de la forêt, appela un enfaat, et lui remettant un rouet d'or, lui dit :

— Tu vas te rendre avec ce rouet, à la ville, dand le château du prince. Si on te demande quel est le prix que tu y mets, tu répondras que tu le donneras pour deux yeux et pas pour autre cbsai

L'enfant partit. Zloboda l'aperçut au moment où elle venait de faire une promenade avec sa mère^

— Regarde donc, s'écria^-t-elle, quel ravissuni rouet l lui envie de racheter.

Puis s*approchant de l'enfant :

— Que demandes- tu, lui dit-elle , pour cet ustensile?

-^ Deux yeux.

— Deux yeux? Quelle idée?

— C esi.la volonté de mon père.

jtloboda regarda le rouet. Plus el)e le regar-

dait, plus il la charmait. Elle se rappela qti'elle avait les deux yeux de sa sœur el les donna à Ten* fant qui les rapporta dans la forêt*

Le vieillard les prit est les replaça délicatement dans les paupières de DobrOunka.

— Ah! Dieu! s'écria-t-elle, je revois le cîeJ, les bois^ la verdure. Quel bonheur. Puis ses regards s'arrêtèrent sur le bon génie ^ qui se tenait péniche près d'elle.

"— C'est vous, lui dit-elle^ à qui je dois ce bienfait. Que ne puis-Je vdus prendre la main et la porter avec reconnaissance à mes lèvres I

*— Calme-toi^ répondit le vieillard^ et attchds:

Le lendemain Tentant retourna au château avec une .bobine en or^ et demanda^ pour cettd bobine^ deux piedsi

Zloboda ne pouvant résister à cette nouvelle tentation^ lui temit les jolis petits pieds de sa malheureuse sœur.

Le vieillard les ajusta aux jambes deDobroùtika) les oignit d'un baume magique. La jeune femmB voulut se lever dans Félan de sa joie.

^^Non» non 4 lui dit son libérateur^ ne bouge

3Sf LE ROUET D'OR.

pas. Attends que tu sois complètement guérie. Le jour suivant, le fidèle messager retourna au château avec une quenouille en or et demanda deux mains.

— Il faut que j'aie cette quenouille, dit Zloboda, et elle abandonna encore les deux mains.

Cette fois, la bonne Dobrounka recouvra toutes ses facultés, et grâce aux soins du puissant génie, elle était plus belle que jamais.

— Comment pourrais-je, lui dit-elle, vous témoigner ma gratitude. Parlez. 11 n'y a rien que je ne fasse pour vous remercier de mon salut.

— Tu ne me dois aucun remerciement, répondit le vieillard. Je n'ai fait que mon devoir. Mais reste ici près de cette grotte jusqu'à ce que quelqu'un vienne, et attends avec patience. Je pourvoirai à tes besoins.

A ces mots, il disparut. Dobrounka courut autour de la grotte, dans un transport de joie. Tantôt elle levait les yeux au ciel avec une sorte de ravissement. Tantôt elle enlaçait dans ses bras les arbres verdoyants, puis elle cueillait les fleurs épanouies sur la mousse, puis elle tournait ses

regards du côté de la ville où elle s'était mariée. Elle aurait voulu y retourner. Mais elle n'osait désobéir aux ordres du vieillard.

Pendant ce temps, une heureuse nouvelle s'est répandue dans le château. Le prince va revenir, et tous ses gens l'attendent avec

impatience, car Zloboda les traite durement. Et le voilà qui arrive, et la perfide Zloboda court avec confiance au-devant de lui, et le prince l'embrasse croyant embrasser sa vertueuse femme.

— Qu'as-tu fait? lui dit-il, pendant mon absence? Sans doute tu t'es assise à ton rouet?

— Oui, répond Zloboda, et à un rouet d'or superbe que j'ai acheté.

: — Montre-le moi donc, et donne-moi le plaisir de voir encore avec quelle habileté tu files.

Zloboda s'asseyait, met en mouvement le rouet, et aussitôt il s'en échappe un son surnaturel, et la voix d'un être invisible module ces paroles :

« Seigneur, ne te fie pas à elle, car elle est menteuse et cruelle. Ce n'est pas ta vraie femme. Ta vraie femme, elle Ta égorgée. »

Zloboda s'arrête éperdue, comme si elle était

9ÊÊ Ll fteVBT rOR»

fira)pp<e par ié fottdr6« Lé pruloe regards dd IOBo c6tés pour essayer de eonnaltre d'oà vienl eetle Toie, puis ordonne à Zloboda de eootinuer«

De DôUTEau le rouet tourne, de nouTeau la toûc mystérieuse se fait entetidrei

« Seigneur, ne te fie pas à elle^ tår elle est meateuse et cruelle» Elle a tué sa sœur, elle Ta traînée daùs la forêt. 9

A cette dernière révélation, Eloboda se lève précipitamment, et veut s'enfuir. Le prince l'oblige à fie rasseoir^ à faire tourner

encore le rouet, et cette fois la voix s'écrie 1

m Seigneur^ monte a chevaL Cours dans la forêt. Pénètre dans la grotte. Là est ta femmoi qui te désiré, qtsi t'attende j»

A rinstànt le prince se précipite daas la eour^ fait sellei* son meiUeur ebeval, et s'élànéé au gatop ters la forêt»

Là^ il s'en allait de côté et d'autre chercher la grotte, quand tout à coup il aperçoit une biche blanche qui se sauve devant lui^ Il la suit. Il arrive près d'un rocher, ou il aperçoit une crevasse. Ait fend dé cette crevasse est sa chère Debrounka. Il

se jette dans ses bras, et lui demande pardon d^avoir pu un instant se laisser tromper par la similitude de figure de sa sœur.

Puis il retourna avec elle au chftteau. L'iniUme Zloboda et la féroce yçuve fufent châtiées comme elles méritaient.

Dobrounka se fit bénir de tous ceux qui Tentouraient, et vécut très-heureuse avec son digne ^pouz.

TABLE

ï. Une Aventure en Chemin de Fer.. .'..*• i

ïï. La Pupille , 45

in. Le Peintre de Portraits • . . 125

VIL Le Roubt d'or 307

PoI8ST. — IHP. AnB]EU. LEJAT ET CIB

COLLECTION iVll^CHcL LÉVY

1 franc 25 cent, le Volume

■ fPAR LA POSTE, 1 F«. 50 CENT.

CTION MICHEL LEVT I h. Uv«lo«e(E>tNM

IDClHiiiIin<)anH^,di l>

TICTOI BDOO F"" iniUl», Sooi«i iU Sfaihiprin on. U Cf-^n
^DILLERâT 1 B-lt""

màUhm-.rt'Oafuser

>uoan4»a-^i*uiiiiue. DEL

Tu«|ini|.DE LtIIDLIIIE & bbK J- DI LtKtntliRE «•» <>

. , , J,,CWTMi,Cipn6i«»M,Q»Birdl,

kU,À ^ut«t F^BitAD. Fanridi pevplB, GAnvf Lîrt,

, I>u« iTÂn, Jisgurd, T°qiHiu L°u.<ndn, >uw<,H>« <»)•
Uil|iu,B<(l», Ruico., N.l.o>, •fl. Vit ^ Tbv UMIIllSIJnl J° fevli,
i<rgiiCr<i;ii»T,LirRUIEP>]<l<*LtBo13X4T Il di l'uDHT DI Lkl-
ODCHI Adrinu, kjaitr, ilSITubriu Sviluial, FncHXMuW, Un,

Imt.VaUaaiEI LsBflLATULtl EiH, diPiru . UDBITT Oppl. <■
AnnB», Bail wriU., Fa. M . » JI . , LDUfE M r» •m» r. KtUSmLE
tUmi, ,^Idp>luDti,Kta.d(dcaJua.UomlNiT Coi4iud ■ OIBOIVIt-
lEt I>« •» •• A'riqyi KUIVAUX

. ■ m ABU DiuHduI lu ■ ■ • bMald.IintDal d'uni - '
>,VDj.aiAn>l.uad]Ic.H&Tn-BEIII

-'• aiim,CUl.4-«ToBr«,CUi.

Orinl,. IiiUudmÎ- FaTlMiuM,SJiiH u Sntimim iFirLi, U Tniup-
HUr-KBOBlClTTriu 4i .ill,j^ .DEBOLIEI-l'Ht-
4aT<i|Hpu<iCuui.*tlMclu ■ niH,au«ala, ■ aDtHiis._BlA.tiiiibU,
Blri. nnlib. bUh. G>»iilh. Ji •Uab Imtn IDLlttE CSiom •fUw Mw
M. LAEITIE l.'ÉdM.ilù. ih Fgj»

■ omis HW. 4> i. PindbmimiC'KDHSELEI 1> Cnpldp» tuaE
MltALmT riinl tB AnotHd* T. p>1>'~. G» Dl ■OTIIB Bol-ta.»!
tTMd. S.i- •n BtS'MQBEAD (■●!<• r.BOBBàND^lonl»

b^{TMTM*}, ». «DSiBEB BiTMi* d'«ï, M.d, Olj-œp.,

t-DB anlItT. BALtAt F

■ rICBAT u FUwst 1. FICBOT »

i^H roMniAiTiB Omm doB pi»>i.

ii.pUoi, UJii>"> d. (£l<. «Td<,if4^ v>

■ ~ ^KI-BDDir— •■

M>nvnd.rcinrJ.DESI-r£LU '

Gml d> DK»,lItUauHlii>d>c, -

d.n>^iw,Bi«iiXw.d.u«L_i'.

C°n>i..d<iToHd*Fni>a, Cou.i. .!■

~CvlHd<Fintl]a,-Aiiu>in Jt v Dxli><»),B>*III>>J«. f«t"--- • I
— Hain'UHw, UiUMinnpJn, Mut'-^ ■>. ^Uii»

nUn. 4g Bml, ton è>Cnb J, P><l-i*w. M^t#L_

ijDi.«.tfir»^4n4>ui^iM.ASt-^n,châi

» JniiHH HHll, •< VMHh iimmOI. Vk, * ji

il,.nfi1.t,«eO»BBTMAi>(»d»f*j«,B

Fnil Fmvil STAUBII Stln. d. I.

i>B rAii»ijjt,cif«Biq, ri ftnvv , ^chft

d>iull«»,B«|*«»Mi BTCBK- „

S. sut Bum 1t»*r^ OtiU> nMa^ .

««•>, -AUI>V<nHU,>aiu«>Ilu», FtbAM

GcunundlM ■«DltOmUS Uauf*

TExtBBA>Do«>tni»n.«. Tucnr '-

Vilatd>^o.[l| TALLUMutanHCHi

SoUDU DHlwnlS. VdIi Ji lua T. '
Coml.d>9|.V^,CswHl4>ruVt||, BAS BALBET niU tm 4ml Bl«
TCHBEDI1, A<HI. >■ fi«B<|.J Br t. «•■[

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/enchemindefernooomarmgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.